

# LES DEUX BABYLONES

## ou IDENTITÉ DE L'ÉGLISE ROMAINE ET DU CULTE DE NEMROD ET DE SÉMIRAMIS

### Deuxième partie/4

#### CHAPITRE 3

##### Festivités

##### Article 1 - Noël et la fête de l'Annonciation

Si Rome est en effet la Babylone de l'Apocalypse; si la Madone adorée dans ses sanctuaires n'est autre que la reine du ciel dont les adorateurs provoquaient la terrible colère de Dieu aux jours de Jérémie, il est de la dernière importance de bien établir le fait de manière à ce qu'il n'y ait plus aucun doute possible; car si on peut le démontrer, tout homme qui tremble à la parole de Dieu doit frissonner à la pensée de donner à un pareil système, soit comme individu, soit comme nation, la moindre protection ou le moindre soutien. Nous en avons déjà dit suffisamment pour montrer l'identité des systèmes Romain et Babylonien; mais à chaque pas l'évidence devient plus écrasante. C'est ce que prouvera particulièrement la comparaison des différentes fêtes. Les fêtes romaines sont innombrables; mais il en est cinq parmi les plus importantes que nous pouvons mettre à part, ce sont: Noël, l'Annonciation, Pâques, la Nativité de Saint-Jean, et l'Assomption. Chacune de ces fêtes, on peut le prouver, est une fête Babylonienne.

##### Noël en décembre

Prenons d'abord la fête en l'honneur de la naissance du Christ ou Noël. Comment se fait-il que cette fête ait été établie le 25 décembre? Il n'y a pas dans l'Écriture, un seul mot sur le jour précis de sa naissance, ou sur l'époque de l'année où il naquit. Ce qui y est rapporté montre que quelle que soit l'époque de sa naissance, ce ne peut avoir été le 25 décembre. Lorsque l'ange annonça la naissance aux bergers de Bethléem, ils paissaient leurs troupeaux pendant la nuit au milieu des champs. Sans doute, le climat de la Palestine n'est pas si rigoureux que le nôtre, mais bien que la chaleur du jour soit considérable, le froid de la nuit, de décembre à février, est très vif, et les bergers n'avaient pas l'habitude de garder les troupeaux dans les champs après la fin d'octobre. Il est donc absolument incroyable que Christ soit né à la fin de décembre. Les commentateurs sont unanimes sur cette question. Sans parler de Barnes, Doddridge, Lightfoot, Joseph Scaliger, et Jennings, dans ses "Antiquités Juives", qui sont tous d'avis que le 25 décembre ne peut pas être l'époque de la naissance du Seigneur, le célèbre Joseph Mède énonce une opinion décisive dans le même sens. Après avoir longuement et minutieusement examiné le sujet, il donne entre autres l'argument suivant: lors de la naissance de Christ, chaque femme, chaque enfant dut aller se faire enregistrer à la ville à laquelle ils appartenaient, et plusieurs avaient à faire de longues marches; mais le milieu de l'hiver n'était pas propre à une pareille besogne, surtout pour les femmes et les enfants. Christ ne peut donc pas être né au milieu de l'hiver. De plus, à l'époque de sa

72

3 MÈDE, *Oeuvres, Discours*, XLVIII, 1672. L'argument de Mède repose sur l'hypothèse du bon sens et de la sagesse qui, on le sait, caractérisaient les lois romaines.

4 Archidiacre WORD, dans *L'Annotateur chrétien*, vol. III, p. 2. LORIMER, *Manuel du Presbytère*, p. 180. Lorimer cite Sir Peter King, qui dans ses *Recherches sur le culte de la primitive église*, etc. conclut que cette fête n'était pas observée dans l'Église, et ajoute: "Il paraît invraisemblable qu'on ait célébré la naissance de Christ quand on n'était pas d'accord sur le mois et le jour de sa naissance." Voyez aussi Révérend J. RYLE, dans son *Commentaire* sur Luc XI, note du v. 8; il admet que l'époque de la naissance du Christ est incertaine, tout en contestant que les troupeaux aient pu être en plein champ pendant le mois de décembre, il s'appuie sur la plainte de Jacob à Laban: "Le jour la chaleur me dévorait, et la nuit le froid me glaçait." (*Genèse XXXI*, 40). Or, toute la force de la plainte de Jacob contre son cruel parent repose sur ceci: Laban lui faisait faire ce qu'aucun autre homme n'aurait fait, et dès lors, s'il parle des froides nuits de l'hiver, (ce qui toutefois, n'est pas l'explication ordinaire de cette expression) cela prouve exactement l'opposé de ce que voudrait prouver M. Ryle: les bergers n'avaient pas l'habitude de laisser leurs troupeaux dehors pendant les nuits d'hiver.

5 GIESELER, vol. I, p. 54 et notes. CHRYSOSTOME, (*Monitum in hom. de Natal. Christi*) écrivant à Antioche vers l'an 880 après J.-C. dit: "Il y a à peine dix ans que nous connaissons ce jour", vol. II, p. 352. — "Ce qui suit, ajoute Gieseler, confirme d'une manière éclatante la facilité avec laquelle des coutumes de date récente ont pu revêtir le caractère d'institutions apostoliques." Voici comment continue Chrysostome: "Parmi les peuples de l'Ouest il était connu auparavant depuis des temps primitifs et fort reculés, et les peuples qui habitent depuis la Thrace jusqu'à Gadeira (Cadix) le connaissaient avant nous, c'est-à-dire, que le jour de naissance de notre Seigneur, inconnu à Antioche dans l'est sur les frontières même de la Terre Sainte où il était né, était parfaitement bien connu dans toute l'Europe occidentale, depuis la Thrace jusq u'en Espagne!"

6 Il parle des sabbats juifs.

7 TERTULLIEN, *De l'idolâtrie*, c. 44. vol. I, p. 692 et GIESELER, vol. I, sect. 79.

8 WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. IV, p. 405. PLUTARQUE (*Isis*, vol. XI, p. 877, 13. B) dit: "Les prêtres Égyptiens affirmaient que la naissance du divin fils d'Isis à la fin de décembre était prématurée. Mais ceci est la contrepartie exacte de l'histoire classique de Bacchus: lorsque sa mère Sémélé était consumée par le feu de Jupiter, ce dieu fut arraché, à l'état embryonnaire, aux flammes qui la

naissance, les bergers veillaient avec leurs troupeaux pendant la nuit, et cela ne pouvait se faire au milieu de l'hiver. Et si quelqu'un pense que l'hiver n'est pas rigoureux dans ce pays, qu'il se rappelle les paroles de Christ dans l'Évangile: "Priez que votre fuite n'arrive pas en hiver." (*Matthieu XXIV*, 20). Or, si l'hiver était une mauvaise saison pour fuir, ce n'était assurément pas une saison où les bergers pouvaient demeurer dans les champs, où les femmes et les enfants pouvaient voyager.

Les écrivains les plus instruits et les plus sincères de tous les partis<sup>4</sup> reconnaissent que l'on ne peut pas déterminer le jour de naissance de notre Seigneur<sup>5</sup>, que dans l'église chrétienne on n'entendit jamais parler d'une fête pareille avant le IIIe siècle, et qu'elle ne fut guère observée que bien avant dans le IVe siècle. Comment donc l'Église Romaine a-t-elle fixé au 25 décembre la fête de Noël? En voici la raison: longtemps avant le IVe siècle, et même bien avant l'ère chrétienne, les païens célébraient une fête à cette même époque de l'année, en l'honneur de la naissance du fils de la reine Babylonienne; or on peut présumer que pour se concilier les païens, et augmenter le nombre de ceux qui adhéraient de nom au christianisme, la même fête fut adoptée par l'Église Romaine qui se contenta de lui donner le nom de Christ. Cette tendance de la part des chrétiens à faire des concessions au paganisme se développa de bonne heure; et nous voyons Tertullien lui-même,

vers l'an 230, déplorer amèrement la faiblesse des chrétiens à cet égard, et l'opposer à la stricte fidélité des païens à leur propre superstition: "C'est nous, dit-il, nous qui sommes étrangers aux sabbats<sup>6</sup>, aux nouvelles lunes, et aux fêtes, nous qui étions autrefois agréables à Dieu, c'est nous qui fréquentons maintenant les Saturnales, les fêtes du solstice d'hiver, les Matronales; on porte ça et là des présents, les cadeaux du nouvel an se font avec fracas, les jeux, les banquets se célèbrent avec des cris; oh! comme les païens sont plus fidèles à leur 140 religion; comme ils prennent soin de n'adopter aucune solennité chrétienne<sup>7</sup>!"

Des hommes vertueux s'efforcèrent d'arrêter le flot, mais en dépit de tous leurs efforts, l'apostasie se développa, jusqu'à ce que l'Église, à l'exception d'un petit reste, fut engloutie sous la superstition païenne. Il est hors de doute que Noël était à l'origine une fête païenne. Ce qui le prouve, c'est l'époque de l'année où on la célèbre et les cérémonies qui l'accompagnent. En Égypte, le fils d'Isis, titre égyptien de la reine des cieux, naquit à cette même époque, au moment du solstice d'hivers. Le nom même sous lequel Noël est

73

dévorait."

<sup>9</sup> MALLEY, vol. I, p. 130.

<sup>10</sup> De Eol, enfant. La prononciation est ici la même que celle de eon dans Gédéon. En Écosse, du moins dans les Pays-Bas, les gâteaux d'Yule sont aussi appelés gâteaux de Nûr (le u se prononce comme en français). En Chaldéen, Noûr signifie naissance. Donc les gâteaux de Nûr sont des gâteaux de naissance. Les déesses Scandinaves, appelées "Noms", qui prédisaient aux enfants leur destinée au moment de leur naissance, tiraient leur origine du nom analogue Nor, un enfant.

<sup>11</sup> SHARON-TURNER, *Les Anglo-Saxons*, vol. I, p. 219.

<sup>12</sup> SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 491.

<sup>13</sup> STANLEY, p. 1066, c. I.

<sup>14</sup> SHARON TURNER, vol. I, p. 213. Turner cite un poème arabe qui montre qu'en Arabie comme chez les Anglo-Saxons on reconnaissait un soleil femelle et une lune du sexe masculin.

<sup>15</sup> Dans la version autorisée, Gad devient "cette troupe" et Meni, "ce nombre" mais les commentateurs indiquent là une erreur: ces deux mots sont des noms propres.

<sup>16</sup> Voir KITTO, vol. IV, p. 66. Le nom de Gad se rapporte au dieu de la guerre, car il signifie attaquer mais aussi celui qui assemble, et sous ces deux idées on peut l'appliquer à Nemrod, qui était un dieu soleil en tant que premier guerrier célèbre et pour avoir, sous le nom de Phoronée, réuni les hommes en communautés sociales (p. 81). Le nom de Meni, celui qui compte, semble un synonyme de Cush ou Chus, couvrir ou cacher, mais aussi compter ou démontrer. Le vrai sens du nom de Cush est donc "celui qui compte ou le calculateur" car tandis que Nemrod son fils était le propagateur du système idolâtre de Babylone, il était réellement en qualité de Mercure, le créateur de ce système, car il apprit aux hommes à s'approcher de la Divinité par des prières et des sacrifices (WILKINSON, vol. V, p. 10) et comme l'idolâtrie et l'astronomie sont étroitement unies, il devait être habile dans la science des nombres. Or, Mercure (Cush), est le premier qui découvrit les nombres, la géométrie, l'astronomie, les jeux de hasard, d'échecs (*ibid.* p. 3) et il était, d'après une allusion au sens du nom de Cush, probablement appelé "Nombre, le père des dieux et des hommes" (*ibid.* vol. IV, p. 196). En Chaldéen le i prend souvent la forme du e final, ainsi Meni correspond à Mené, celui qui compte, en hébreu. Nous pensons avec Gesenius que Nebo, le dieu prophétique de Babylone, était le même dieu que Hermès (p. 43). Cela montre l'emphase de la sentence divine annonçant à Belshazzar son destin: "Mené, Mené, Tekel

populairement connu en Angleterre, le jour d'Yule<sup>9</sup>, prouve tout de suite son origine païenne. Yule est le nom chaldéen pour "enfant, ou petit enfant<sup>10</sup>"; et comme le 25 décembre était appelé par les anciens païens saxons le jour "d'Yule" ou "le jour de l'Enfant" et la nuit qui le précédait "la nuit de la Mère<sup>11</sup>", et cela longtemps avant qu'ils ne fussent en contact avec le christianisme, cela prouve suffisamment son véritable caractère. Ce jour de naissance était observé bien loin dans les contrées païennes.

On a généralement cru que cette fête avait seulement un caractère astronomique, et qu'elle rappelait simplement la fin de la course annuelle du soleil et le commencement d'un nouveau cycle<sup>12</sup>. Mais il est hors de doute que la fête en question avait une bien plus haute portée; elle rappelait non seulement le symbole de la naissance du soleil au renouvellement de sa carrière, mais le jour de naissance du grand libérateur. Les Sabéens d'Arabie, qui regardaient la lune et non le soleil comme le symbole visible de l'objet favori de leur culte, observaient la même époque comme la fête de la naissance. Nous lisons dans la "Philosophie Sabéenne" de Stanley: "Le 24<sup>e</sup> jour du 10<sup>e</sup> mois, c'est-à-dire décembre, selon notre manière de compter, les Arabes célébraient le jour de la naissance du Seigneur, c'est-à-dire, la Lune<sup>13</sup>." Le Seigneur Lune était le grand objet de culte des Arabes, et ce Seigneur Lune était né, disaient-ils, le 24 décembre, ce qui montre clairement que la naissance qu'ils célébraient n'avait aucun rapport nécessaire avec le cours du soleil. Il importe de remarquer aussi que si le jour de Noël chez les anciens Saxons d'Angleterre était observé pour la célébration de la naissance d'un Seigneur de l'armée des cieux, le cas doit avoir été précisément le même ici qu'en Arabie. Les Saxons, on le sait, regardaient le soleil comme une divinité femelle, et la Lune comme une divinité mâle<sup>14</sup>. C'est donc sans doute le jour de naissance du Seigneur Lune, et non celui du soleil qu'ils célébraient le 25 décembre, comme les Arabes observaient le 24 décembre parce que c'était le jour de naissance de ce même Seigneur Lune. En Orient, il paraît que le nom de ce Dieu Lune était "Meni"; c'est là en effet croyons-nous l'interprétation la plus naturelle de la déclaration divine faite dans Ésaïe: "Mais vous avez abandonné ma sainte montagne, vous qui préparez une table pour Gad, et vous remplissez une coupe pour Meni<sup>15</sup>." (*Ésaïe* LXV, 11). On a des raisons de croire que Gad se rapporte à la divinité du Soleil, et Meni à la divinité de la Lune<sup>16</sup>.

74

Upharsin (*Daniel* V, 25), ce qui revient à dire: Celui qui compte est compté." La coupe était l'emblème de Cush (p. 77), d'où l'usage de lui verser la boisson sacrée. Or, Mercure, le calculateur en Égypte, identifié à la lune qui sert à compter les mois, était appelé seigneur de la lune (BUNSEN, vol. V, p. 394) et comme distributeur du temps (WILKINSON, vol. V, p. 11), il tenait une branche de palmier, emblème d'une année (*ibid.* p. 2). Ainsi, Gad était le dieu du soleil et Meni, le dieu Lune.

<sup>17</sup> MALLEY, vol. II, p. 24. Edimbourg, 1809.

<sup>18</sup> Supplément à IDA PFEIFFER, *L'Islande*, p. 322-323.

<sup>19</sup> JAMIESON, *Dictionnaire écossais, sub voce*. Parmi les nombreuses hypothèses de Jamieson pour expliquer ce mot le passage suivant me paraît bon à citer: "Hogmanay est le nom donné par le vulgaire au dernier jour de l'année. Sibb pense que le mot peut avoir des rapports avec le Scandinave Hoeg-tid, mot appliqué à Noël et à d'autres fêtes de l'Église. Comme le mot Scandinave tid veut dire temps et que hoegtid s'applique aux fêtes de l'Église en général, le sens de cette expression est évidemment « le temps de la fête » mais cela montre que hoeg a précisément le sens que j'ai donné à Hog, c'est-à-dire le sens chaldéen."

<sup>20</sup> JÉRÔME, vol. II, p. 217

<sup>21</sup> PLUT., *De Iside*, vol. II, sect. 52, p. 372. D. MACROBE, *Saturn.* liv. I, ch. 21, p. 71.

<sup>22</sup> MACROBE, *Saturn.* liv. I, ch. 23, p. 72. E.

<sup>23</sup> Voir les *Recherches sanscrites*, du colonel KENNEDY, p. 438. Le Col. Kennedy, un des savants les plus érudits en sanscrit, fait venir les Brahmanes de Babylone (*ibid.* p. 157). Il faut remarquer que le nom même de Surya donné au soleil par tous les hindous, se rapporte à cette origine. Bien que le mot ait eu

Meni, ou Manai, signifie celui qui compte, et ce sont les changements de la lune qui aident à compter les mois: "Il a fait la lune pour marquer les temps, et le soleil sait quand il doit se coucher." (*Psaumes* CIV, 19). Le nom d'homme de la lune ou du dieu qui présidait à ce luminaire chez les Saxons était Mané, comme on le voit dans l'Edda<sup>17</sup>, et Mani, dans le Voluspá<sup>18</sup>. Ce qui prouve bien que c'était la naissance de ce Dieu Lune que célébraient à Noël les anciens Saxons, c'est le nom donné encore dans les pays bas d'Écosse à la fête du dernier jour de l'année, et qui paraît être un reste de l'ancienne fête de la naissance; en effet, les gâteaux qu'on fait à cette occasion s'appellent gâteaux de Nûr, ou de naissance. Ce nom, c'est Hog-manay<sup>19</sup>. Or, Hogmanay en Chaldéen veut dire "la fête de celui qui compte" – en d'autres termes, la fête de deus Lunus ou de l'homme

de la Lune.

### Les festins de Noël

Pour montrer le rapport qu'il y a entre une contrée et une autre, et la persistance invétérée des anciennes coutumes, il est bon de remarquer que Jérôme, commentant les paroles d'Ésaïe que nous venons de citer, sur l'usage de dresser une table pour Gad et d'offrir des libations à Meni, déclare que de son temps (au IV<sup>e</sup> siècle), c'était encore la coutume dans toutes les villes et surtout en Égypte et à Alexandrie, de préparer des tables et de les charger de toutes sortes de mets recherchés et des coupes contenant du vin nouveau, le dernier jour du mois et de l'année: la foule en tirait des présages sur la fertilité de l'année<sup>20</sup>. L'année égyptienne commençait à une époque différente de la nôtre; mais c'est aussi exactement que possible (en remplaçant seulement le vin par le whisky) la manière dont on observe encore Hogmanay en Écosse, le dernier jour du mois de l'année. Je ne sais pas si on tire aucun présage de ce qui se fait alors, mais tout le monde, dans le sud de l'Écosse, sait parfaitement qu'à Hogmanay, ou la veille du nouvel an, parmi ceux qui observent encore les vieilles coutumes, on prépare une table, et que pendant qu'on offre des gâteaux et autres friandises, on distribue des galettes de gruau et de fromage à ceux qui n'en voient jamais qu'à cette occasion, et que la boisson forte entre pour une large part dans le menu du jour.

Là même où le soleil était l'objet favori du culte, comme à Babylone et ailleurs, il était adoré à cette fête, non seulement comme le globe du jour, mais comme le dieu incarné<sup>21</sup>. – C'était un principe essentiel du système Babylonien, que le soleil ou Baal était le seul Dieu<sup>22</sup>. Lors donc qu'on adorait Tammuz comme étant le Dieu incarné, cela voulait dire aussi qu'il était une incarnation du soleil. Dans la mythologie Hindoue, qui, on le sait, est essentiellement Babylonienne, ce fait ressort distinctement. Surya, ou le soleil, y est représenté comme étant incarné, et venant dans le monde pour soumettre les ennemis des dieux qui, sans cette naissance, n'auraient jamais été soumis<sup>23</sup>.

75

d'abord un sens différent, il était évidemment identifié par les prêtres avec le Chaldéen Zéro et confirmait l'idée de la naissance du Soleil-dieu. Le nom en Prâcrit se rapproche encore davantage du nom scripturaire de la semence promise; c'est Suro. On a vu dans un chapitre précédent (p. 118) qu'en Égypte aussi le soleil était représenté comme né d'une déesse.

<sup>24</sup> Le nombre des jours des Saturnales fut plus tard élevé à sept. Voir JUSTE LIPSE, *Oeuvres*, tome II, *Saturnal*, liv. I, ch. 4.

<sup>25</sup> Si Saturne, ou Chronos, était comme nous avons vu qu'il y a des raisons de le croire, "Phoronée l'émancipateur" (p. 82), l'émancipation temporaire des esclaves à sa fête était exactement en accord avec son caractère supposé.

<sup>26</sup> ADAM, *Antiquités romaines*, Religion, Saturne. Voir STAGE, *Sylv.* liv. I, ch. VI, v. 4, p. 65-66. Voici les paroles de Stace:

Saturus mihi compede ezelutâ

Et multo gravidus mero December

Et ridens jocus, et sales protervi Adsint.

<sup>27</sup> Dans ATHENEUS, XIV, p. 639, C.

<sup>28</sup> De Tzohkh, se divertir et badiner, et anesh, homme, ou peut-être ânes, terminaison signifiant celui qui fait, de asi, agir sur. Pour les initiés, il avait un autre sens.

<sup>29</sup> CRABB, *Mythologie*, Saturne, p. 12.

<sup>30</sup> Correspondance du *London Times*, décembre 1853.

<sup>31</sup> OVIDE, *Métamorphoses*, liv. X, v. 500-513.

Ce n'était donc pas une fête astronomique que les païens célébraient au solstice d'hiver. Cette fête s'appelait à Rome la fête de Saturne et la manière dont on la célébrait montre bien son origine. Organisée par Caligula, elle durait cinq jours<sup>24</sup>. L'ivrognerie et la débauche se donnaient libre carrière, les esclaves étaient provisoirement émancipés<sup>25</sup> et avaient avec leurs maîtres toutes sortes de libertés<sup>26</sup>. – C'était précisément de cette manière qu'on célébrait à Babylone, suivant Berose, la fête du mois Thebeth, correspondant à notre mois de décembre, ou en d'autres termes, la fête de Bacchus: C'était l'usage, dit-il, pendant les cinq jours qu'elle durait, que les maîtres fussent soumis à leurs serviteurs, et que l'un d'eux, vêtu comme un roi d'une robe de pourpre, gouvernât la maison<sup>27</sup>. On appelait ce domestique ainsi vêtu, Zoganes<sup>28</sup>, l'homme du plaisir et de la dissipation; il correspondait exactement au "dieu du tumulte" qui dans les époques de ténèbres, fut choisi dans tous les pays catholiques pour présider aux fêtes de Noël. La coupe des festins de Noël a son contrepied dans "le festin de l'ivresse" à Babylone, et plusieurs autres coutumes encore observées à Noël ont la même origine.

### Les bougies à Noël

Les bougies qu'on allume la veille de Noël dans quelques parties de l'Angleterre et qu'on garde pendant toute la durée des fêtes, étaient aussi allumées par les païens la veille de la fête de la naissance du dieu Babylonien et en son honneur; car c'était l'une des particularités de son culte d'avoir des bougies allumées sur ses autels<sup>29</sup>.

### L'arbre de Noël

L'arbre de Noël, si connu aujourd'hui parmi nous, était aussi connu dans la Rome et dans l'Égypte païennes. En Égypte c'était le palmier, à Rome le sapin<sup>30</sup>; le palmier dénotait le Messie païen, Baal-Tkmar, le sapin se rapportait à lui sous son caractère de Baal-Berith. La mère d'Adonis, le dieu soleil, la divinité médiatrice avait été, disait-on, changée en arbre, et dans cet état elle avait enfanté son fils<sup>31</sup>. Si la mère était un arbre, le fils doit avoir été reconnu comme l'homme-branche. Et c'est ce qui explique pourquoi on mettait au feu la bûche de Yule la veille de Noël, et pourquoi le lendemain on trouvait l'arbre de Noël. En qualité de Zero-ashta, la semence de la femme, qui signifie aussi Ignigena, ou né du feu, il doit entrer dans le feu pendant la nuit de la Mère, afin de pouvoir naître le lendemain, comme branche de Dieu, ou l'arbre qui donne aux hommes tous les dons célestes. Mais pourquoi, demandera-t-on, entre-t-il dans le feu sous le symbole d'une bûche? Pour

76

<sup>32</sup> Voir p. 107.

<sup>33</sup> Ail ou II, synonyme de Gheber, le puissant (*Exode XV*, 15) signifie aussi un arbre qui s'étend au loin, ou un cerf aux cornes en rameaux (voir PARKHURST, *sub voce*). Aussi, à diverses époques, le grand dieu est-il symbolisé par un arbre élevé, ou par un cerf. Dans la figure 27, la décapitation du puissant est symbolisée par la décapitation d'un arbre. Sur une pièce de monnaie d'Éphèse (SMITH, p. 289), il est symbolisé par un cerf coupé en morceaux, et il y a un palmier représenté comme poussant à côté du cerf, absolument comme ci-contre il pousse à côté du tronc mort. Dans Sanchoniathon, Chronos est expressément appelé Ilos, c'est-à-dire le puissant. Le grand dieu étant décapité, la coupe d'abondance à gauche de l'arbre est vide, mais le palmier répare tout.

<sup>34</sup> Le lecteur se rappellera qu'Esculape est représenté d'ordinaire avec un bâton ou une branche d'arbre à ses côtés, et un serpent enroulé autour de la branche. La figure dans le texte explique évidemment l'origine de cette figure. Pour son caractère de restaurateur de la vie, voyez PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 26. VIRGILE, *Enéide*, liv. VII, v. 769-773.

<sup>35</sup> Baal-bereth, qui diffère seulement par une lettre de Baal-berith, le Seigneur de l'alliance, veut dire le Seigneur du sapin.

<sup>36</sup> GIESELER, p. 42, note.

<sup>37</sup> Dans l'histoire Scandinave de Balder (p. 90), le gui est un élément distinct du dieu dont on déplore la perte. Les mythes druidiques et les mythes Scandinaves diffèrent quelq uefois mais cependant, même dans l'histoire Scandinave, il est toutefois évident qu'on attribuait à la branche de gui un pouvoir surnaturel: car elle pouvait faire ce que rien d'autre au monde ne pouvait accomplir; elle avait détruit la divinité sur laquelle reposait, d'après les Anglo-Saxons, leur empire du ciel. Or, pour expliquer cette contradiction apparente, il ne faut que comprendre que cette branche qui avait un tel pouvoir, était une expression symbolique du vrai Messie. Le Bacchus des Grecs en vint évidemment à être reconnu comme la semence du serpent; car, dit-on, il fut le fruit de relations de sa mère avec Jupiter, quand ce dieu lui apparut sous la forme d'un serpent. (Voir aussi DYMOCK, *Dictionnaire classique, sub voce Deois*). – Si le caractère de Balder était le même, voici ce que l'histoire de sa mort signifierait exactement: que la

semence du serpent avait été détruite par la semence de la femme. Cette histoire doit certainement être née parmi ses ennemis. Mais les idolâtres firent en sorte d'en prendre ce qu'ils ne pouvaient pas entièrement nier, avec comme intention évidente, celle de l'expliquer.

*Fig. 27—D'après MAURICE,*

*Antiquités Hindoues,*  
vol. VI, p. 368-1796.

le comprendre, il faut se rappeler que le divin enfant né au solstice d'hiver était comme une nouvelle incarnation du grand dieu (après que ce dieu eut été mis en pièces) afin de venger sa mort sur ses meurtriers<sup>32</sup>. Or, le grand dieu, brisé au milieu de son pouvoir et de sa gloire, était représenté sous la forme d'un gros arbre, dépouillé de ses branches, et coupé presque à hauteur de terre<sup>33</sup>. Mais le grand serpent, symbole d'Esculape qui rend la vie<sup>34</sup>, s'enroule autour du tronc sans vie, et voici (**fig. 27**) qu'à ses côtés surgit un jeune arbre, un arbre d'une espèce entièrement différente, qui ne doit jamais être abattu par aucune puissance ennemie, un palmier, symbole bien connu de la victoire.

L'arbre de Noël, comme on l'a déjà vu, était ordinairement à Rome un arbre différent, c'était le sapin; mais le palmier rappelait la même idée que le sapin de Noël; car il symbolisait mystérieusement le dieu né de nouveau, Baal-Berith, le Seigneur de l'alliance<sup>35</sup>, et ainsi témoignait de la perpétuité et de la nature de son pouvoir, maintenant qu'après avoir succombé sous ses ennemis, il s'était élevé en triomphe au-dessus d'eux. Aussi le 25 décembre, jour qu'on observait à Rome comme le jour où le dieu victorieux était réapparu sur la terre, était-il considéré comme "natalis invicti solis", le jour de naissance du soleil vaincu<sup>36</sup>. Or, la bûche de Yule est le tronc mort de Nemrod, déifié comme dieu-soleil, mais renversé par ses ennemis; l'arbre de Noël est Nemrod redivivus, le dieu mis à mort rendu de nouveau à la vie. À la lumière jetée par ce fait sur les coutumes qui persistent encore en Angleterre, et dont l'origine s'est perdue au milieu d'une antiquité reculée, que le lecteur considère la singulière pratique encore en usage dans le sud la veille de Noël, celle de s'embrasser sous la branche de gui. La branche de gui, dans la superstition druidique, qui nous l'avons vu, venait de Babylone, était une représentation du Messie, l'homme-branche. Le gui passait pour une branche divine<sup>37</sup>, une branche qui venait du ciel et poussait sur un arbre qui sortait de la terre. Ainsi en greffant la branche céleste sur un arbre terrestre, le ciel et la terre que le péché avait séparés, étaient réunis, et ainsi la branche de gui devint le gage de la réconciliation de Dieu avec l'homme; le baiser en effet, est le gage bien connu du pardon et de la réconciliation. D'où pouvait venir une pareille idée? Ne serait-ce pas des versets du

77

38 PAUSANIAS, liv. VII, *Achaïca*, ch. 7.

39 Voir p. 48.

40 THÉOCRITE, *Idylle*, XXX, v. 21-45.

41 SMITH, *Diction, class.*, p. 112.

42 *Times*, correspondance de Berlin, 28 décembre, 1853.

43 Le lecteur se rappellera que le soleil était une déesse. Mallet dit: "Ils offraient la plus grosse bûche qu'ils pouvaient trouver à Frigga, c'est-à-dire la mère de Balder, celui qu'on pleurait" (vol. I, p. 132). En Égypte, on offrait des porcs une fois par an, à la fête de la Lune, à la Lune et à Bacchus ou Osiris: c'est à ces dieux seulement qu'il était permis de faire une pareille offrande. (*Elien*, X, 16, p. 562.)

44 *Iste tibi faciet bona Saturnalia porcus*. MARTIAL, p. 754.

*Fig. 28*

psaume 85: "La grâce et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entrebaisées; la vérité jaillira de la terre (à cause de la venue du Sauveur promis) et la justice regardera du haut des cieux?" (*Psaumes* LXXXV, 10, 11). C'est possible; mais il est certain que ce psaume fut écrit bientôt après la captivité de Babylone, et comme des foules de Juifs, après cet événement, demeuraient à Babylone sous la direction d'hommes inspirés, comme Daniel, il doit leur avoir été communiqué comme partie de la Parole divine aussi bien qu'à leurs frères de Palestine.

### **Le sanglier aux dîners de Noël en Angleterre**

Babylone était à cette époque le centre du monde civilisé, et ainsi le paganisme, corrompant le divin symbole comme il l'a toujours fait, avait des facilités pour propager jusqu'aux extrémités de la terre son odieuse contrefaçon de la vérité, grâce aux mystères affiliés avec le grand système qui avait son centre à Babylone. Ainsi les coutumes de Noël qui existent encore jettent une lumière étonnante sur les révélations de la grâce faite à toute la terre, et sur les efforts tentés par Satan et ses émissaires pour les matérialiser et les rabaisser! Dans bien des pays, on sacrifiait au dieu un sanglier pour expier l'injure que, d'après la légende, un sanglier lui avait faite. Suivant une version de l'histoire de la mort d'Adonis, ou Tammuz, ce dieu mourut de la blessure faite par la dent d'un sanglier. La fable raconte que le Phrygien Attès, le bien-aimé de Cybèle, dont l'histoire était identifiée à celle d'Adonis, mourut de la même manière<sup>38</sup>.

Aussi Diane qui, représentée ordinairement dans les mythes populaires comme une chasseresse, était en réalité la grande mère des dieux<sup>39</sup>, a-t-elle souvent près d'elle une tête de sanglier, non pas en signe d'une chasse heureuse, mais bien de triomphe, sur le grand ennemi du système idolâtre dans lequel elle occupait une place si importante. D'après Théocrite, Vénus se réconcilia avec le sanglier qui tua Adonis, parce que le jour où on l'amena enchaîné à ses pieds, il se défendit éloquemment, en disant qu'il n'avait point tué son époux par méchanceté, mais simplement par accident<sup>40</sup>. Cependant, en souvenir de la mort causée par le sanglier du mythe, plus d'un sanglier perdit sa tête ou fut offert en sacrifice à la déesse irritée. Smith nous représente Diane avec une tête de sanglier auprès d'elle, au haut d'un monceau de pierres<sup>41</sup> (**fig. 28**) où l'on représente l'empereur Trajan brûlant de l'encens à cette même déesse, et où la tête du sanglier est très apparente. Le jour de Noël, les Saxons du continent offraient un sanglier en sacrifice au soleil<sup>42</sup> pour se rendre propice cette déesse<sup>43</sup>, à cause de la perte de son bien-aimé Adonis. À Rome il y avait une coutume semblable; le sanglier formait le centre principal de la fête de Saturne, comme le prouve ce vers de Martial:

*Ce sanglier te fera une bonne saturnale*<sup>44</sup>.

78

45 WILKINSON, vol. y p. 353.

46 *ibid.* vol. II, p. 380.

47 JUVÉNAL, *Satires*, VI, 539, 540, p. 129.

48 TITE-LIVE, *Histoire*, vol. I, liv. V, ch. 47, p. 388.

49 MOOR, *Le Panthéon*, p. 10.

50 KITTO, *Commentaire illustré*, vol. IV, p. 31.

51 Le sens symbolique de l'offrande de l'oie est digne d'être remarqué. L'oie, dit Wilkinson (*Les Égyptiens*, vol. V, p. 227), signifiait en hiéroglyphe, enfant ou fils et Horapollon nous dit: "On l'avait choisie pour désigner un fils à cause de son amour pour ses petits, elle est toujours prête à se livrer au chasseur pour les sauver; c'est pour cela que les Égyptiens ont pensé qu'il était juste de vénérer cet animal." Ici donc le vrai sens du symbole est donc le Fils, qui se donne volontairement en sacrifice pour ceux qu'il aime, savoir le Messie païen.

*Fig. 29 — Le dieu*

*Égyptien Seb et son*

*symbole, l'oie. À droite, le*

sacrifice de l'oie sacrée.

Fig. 30

— D'après Barker et Ainsworth,  
Lares et Péénates de Cilicie.

C'est pour cela que la tête du sanglier est encore un plat important en Angleterre aux dîners de Noël, alors que la raison en est depuis longtemps oubliée.

### L'oie de Noël et les gâteaux de Yule

Bien plus, l'oie de Noël et les gâteaux de Yule, étaient des articles essentiels du culte du Messie Babylonien, tel qu'il était pratiqué en Égypte et à Rome (fig. 29).

Wilkinson, parlant de l'Égypte, nous apprend que l'offrande préférée d'Osiris était une oie<sup>45</sup>, et de plus que l'oie ne pouvait se manger que dans le cœur de l'hiver<sup>46</sup>. À Rome, nous dit Juvénal, si l'on offensait Osiris, on ne pouvait l'apaiser que par une belle oie et un gâteau mince<sup>47</sup>.

Dans bien des pays, nous en avons la preuve, l'oie avait un caractère sacré. On sait fort bien que le Capitule de Rome fut sauvé, au moment où les Gaulois allaient le prendre au milieu de la nuit, par les cris des oies sacrées de Junon qu'on gardait dans le temple de Jupiter<sup>48</sup>. — La figure (fig. 30) nous fait voir que l'oie en Asie Mineure était le symbole de Cupidon, comme elle était aussi le symbole de Seb en Égypte. Dans l'Inde, l'oie occupait une position semblable; on nous dit qu'il y avait dans ce pays des oies de Brahma, ou des oies consacrées à ce dieu<sup>49</sup>.

Enfin les monuments de Babylone<sup>50</sup> nous apprennent que l'oie avait en Chaldée un caractère mystique, et qu'on l'y offrait en sacrifice aussi bien qu'à Rome ou en Égypte, car on y voit le prêtre tenant dans une main une oie, et dans l'autre son couteau de sacrifice<sup>51</sup>. — Il n'y a donc pas à douter que la fête païenne du solstice d'hiver, en d'autres termes, Noël, ne fût observée en l'honneur du Messie Babylonien.

### La fête de l'Annonciation

Si nous passons maintenant à la grande fête suivante du calendrier romain, nous avons la confirmation de ce qui vient d'être dit. Cette fête, appelée l'Annonciation, se célèbre à Rome le 25 mars, en souvenir, dit-on, de la conception miraculeuse de notre Seigneur dans le sein de la Vierge, le jour où l'ange vint lui annoncer l'honneur éclatant qui lui serait accordé, comme mère du Messie. Mais qui pourrait dire à quelle époque cette nouvelle lui fut apportée? L'Écriture ne donne aucun renseignement là-dessus. Mais cela importait peu. Avant la conception ou la naissance de notre Seigneur, ce jour qui est marqué dans le calendrier papal pour

79

52 AMMIEN MARCELLIN, liv. XXIII, ch. 3, p. 355, et MACROBE, *Saturm.*, liv. I, ch. 3, p. 47. G. H. Le fait mentionné dans le paragraphe ci-dessus jette de la lumière sur une fête égyptienne qui n'a pas encore été expliquée de manière satisfaisante. On célébrait cette fête en souvenir de l'entrée d'Osiris dans la lune. Or, Osiris, comme Surya en Inde, était précisément le soleil (PLUTARQUE, *Isis et Osiris*, vol. XI, sect. 52, p. 372). La lune, d'un autre côté, quoique étant le plus souvent le symbole du dieu Hermès ou Thoth, était aussi le symbole de la déesse Isis, reine du ciel. Le savant Bunsen semble le contester, mais ses propres conclusions montrent qu'il le fait sans raison (vol. I, p. 414-416). Et Jérémie XLIV, 17, me paraît décisif sur cette question. L'entrée d'Osiris dans la lune, était donc tout simplement la conception du soleil par Isis, reine du ciel, afin qu'il pût comme l'indien Surya, être en fanté au jour voulu comme grand libérateur (note 3, p. 144). De là le nom même d'Osiris; car de même qu'Isis est la forme grecque de Hisha, la femme, ainsi Osiris, comme on le voit aujourd'hui encore sur les monuments Égyptiens, est He-siri, la semence. Ce n'est pas faire ici une objection que de dire qu'Osiris est représenté d'ordinaire comme le mari d'Isis; car ainsi que nous l'avons déjà vu (p. 38), Osiris est en même temps le fils et le mari de sa mère. Or, cette fête avait lieu d'ordinaire, en Égypte, au mois de mars, exactement comme le jour de la dame, où la première grande fête de Cybèle avait lieu le même mois dans la Rome païenne. Nous avons vu que le titre ordinaire de Cybèle à Rome était Domina, ou la Dame, (OVIDE, *Fastes*, liv. IV, 340) comme à Babylone c'était Beltis (EUSÈBE, *Proepar. Évang.*, liv. IX, vol. XI, ch. 41, p. 58); et de là vient sans doute le nom de jour de la dame, comme c'est le cas en Angleterre.

l'annonciation de la Vierge était observé dans la Rome païenne en l'honneur de Cybèle, la mère du Messie Babylonien<sup>52</sup>. Or, il est évident qu'il y a une relation étroite entre le jour de l'Annonciation et celui de Noël. Entre le 25 mars et le 25 décembre, il y a juste 9 mois. Si donc, le faux Messie fut conçu en mars et naquit en décembre, peut-on croire un seul instant que la conception et la naissance du véritable Messie aient pu s'accorder d'elles-mêmes avec ces deux dates d'une manière si exacte, non seulement pour le mois, mais même pour le jour? Non, la chose est impossible. L'Annonciation et la fête de Noël sont donc des fêtes Babyloniennes.

80

1 1. LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 629.

2 Voir OLIVER et BOYD, *Almanach d'Edimbourg*, 1860.

3 Le très honorable Lord John Scott, dans *Notes et recherches*.

4 Le mot Easter est particulier aux Îles Britanniques.

5 Socrate, l'historien ecclésiastique de l'antiquité, après un long récit des diverses manières dont Pâques était observée de son temps, au Ve siècle se résume ainsi: Nous en avons déjà assez écrit, nous semble-t-il, pour prouver que la fête de Pâques commença partout à être célébrée bien plus par habitude que par suite d'un commandement de Christ ou des apôtres (*Hist. ecclés.*, liv. V, ch. 22). Chacun sait que le nom de Easter, employé dans la traduction de *Actes* XII, 4, ne se rapporte à aucune fête chrétienne, mais à la pâque juive. C'est un des passages de la version anglaise où les traducteurs montrent une tendance injustifiable.

6 GIESELER, vol. I, p. 55, note. Dans Gieseler, la date indique: "le 25 mars." Mais la citation latine qui suit montre que c'est une faute de typographe: il faut lire 23.

7 GIESELER, vol. II, p. 42, note.

### Article 2 - Pâques

Venons-en maintenant à la fête de Pâques. Que veut dire le mot de Easter lui-même? Ce n'est pas un nom chrétien: il porte en lui-même son origine Chaldéenne. Pâques (en anglais Easter) n'est pas autre chose que Astarté, l'un des titres de Beltis, la reine des cieux, dont le nom, tel que le prononçaient autrefois les Ninivites, est évidemment identique à celui qui est usité aujourd'hui en Angleterre. Ce nom, tel que Layard l'a retrouvé sur les monuments Assyriens, est "Ishtar". Le culte de Bel et d'Astarté fut introduit de très bonne heure en Grande-Bretagne avec les Druides, "prêtres des Bocages". Quelques personnes se sont imaginées que le culte des Druides fut introduit pour la première fois par les Phéniciens, qui, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, exploitaient les mines d'étain des Cornouailles. Mais on a trouvé des traces incontestables de ce culte dans certaines parties des îles de la Grande-Bretagne où les Phéniciens n'ont jamais pénétré, et il a partout laissé des traces ineffaçables de la profonde impression qu'il doit avoir exercée sur les esprits des premiers Bretons. Le premier Mai est encore appelé "Beltane" dans l'almanach anglais<sup>2</sup>; et il y a encore aujourd'hui des coutumes anglaises qui ont persisté et qui prouvent combien le culte de Bel ou de Moloch (car les deux noms appartenaient au même dieu) avait été observé même dans le nord de l'Angleterre. "La feu Lady Baird de Fern Tower, dans le comté de Perth, dit un écrivain très versé dans les antiquités anglaises<sup>3</sup>, m'a raconté que, chaque année, à Beltane, (ou le premier Mai) un certain nombre d'hommes et de femmes se réunissent près d'un ancien cercle de pierres druidiques dans sa propriété près de Crieff. Ils allument un feu au milieu, chacun

met un morceau de gâteau d'avoine dans un chapeau de berger: puis tous s'asseyent, et, les yeux bandés, prennent un morceau. Un de ces morceaux a été noirci à l'avance et celui qui le prend doit sauter à travers le feu au milieu du cercle et payer une redevance. C'est au fond un reste de l'ancien culte de Baal: la personne sur laquelle le sort tombait était brûlée en sacrifice. C'est ce que représente ce passage à travers le feu, et le paiement de l'amende rachète la victime." Si on adorait ainsi Baal en Bretagne, on croira sans peine que sa compagne Astarté était aussi adorée par les anciens Anglais, et que c'est du nom d'Astarté, qui à Ninive s'appelait Ishtar, que les solennités religieuses d'avril, comme on les célèbre actuellement, sont appelées en Angleterre du nom d'Easter, ce mois étant appelé par les anciens païens anglais, Easter-monath. – La fête dont nous parle l'histoire de l'Église sous le nom d'Easter (Pâques) aux IIIe et IVe siècles, était une fête toute différente de celle qu'on observe aujourd'hui dans l'Église Romaine, et à cette époque, elle n'était connue par aucun nom se rapprochant d'Easter<sup>4</sup>. On l'appelait Pascha, ou Pâques, et bien qu'elle ne fût pas une institution apostoliques, elle était observée de fort bonne heure par bien des chrétiens déclarés en souvenir de la mort et de la résurrection du Christ. Cette fête s'accordait à l'origine avec l'époque de la Pâque juive où le Christ fut sacrifié; vers la fin du IIe siècle, du temps de Tertullien, on croyait que c'était le 23 mars<sup>6</sup>.

Cette fête n'était nullement une fête idolâtre, et n'était précédée d'aucun carême. "Il faut savoir, dit le moine Cassien de Marseille, écrivant au Ve siècle et comparant l'Église primitive avec celle de son époque, que l'observation des 40 jours n'existait pas, aussi longtemps que la pureté de cette église demeura intacte<sup>7</sup>." D'où

81

<sup>8</sup> LAYARD, *Ninive et Babylone*, p. 93.

<sup>9</sup> HUMBOLDT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 404.

<sup>10</sup> WILKINSON, *Antiquités Égyptiennes*, vol. I, p. 278.

<sup>11</sup> LANDSEER, *Recherches Sabéennes*, vol. I, p. 112.

<sup>12</sup> *De Errore*, p. 70.

<sup>13</sup> ARNOBIUS, *Adversus Gentes*, liv. V, p. 403. Voyez aussi ce qui précède dans le même livre à propos de Proserpine.

<sup>14</sup> OVIDE, *Fastes*, liv. III, 1. 512, vol. 3, p. 184.

<sup>15</sup> SMITH, *Dictionnaire classique*, Liber et Libéra, p. 281.

<sup>16</sup> Vers l'an 525, ap. J.-C.

<sup>17</sup> GIESELER, vol. I, p. 51. Gieseler cite comme autorité, à propos de ses déclarations, HUMBERGER, *De epochae Christianae ortu et auctore* (in MARTINI, *Thesaur. Dissertat*; JANI, *Historia Aerae Dionysianae*, Viteb. 1715 et IDELER, *Chronologie*). C'est aussi la déclaration faite dans presque toutes les chronologies anglaises.

<sup>18</sup> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Protrepticos*, p. 13.

venait donc cette observation? Les 40 jours de jeûne du carême étaient directement empruntés aux adorateurs de la déesse Babylonienne. Le jeûne de 40 jours au printemps de l'année est encore observé par les Yezidis ou adorateurs païens du diable dans le Kourdistan<sup>8</sup>, qui l'ont emprunté à leurs anciens maîtres les Babyloniens. Les païens du Mexique célébraient la même coutume. Humboldt, en effet<sup>9</sup>, nous donne les détails suivants sur les usages des Mexicains: "Trois jours après l'équinoxe du printemps commençait un jeûne solennel de 40 jours en l'honneur du soleil." – Il en était de même en Égypte comme on peut le voir en consultant Wilkinson<sup>10</sup>. – Ce jeûne égyptien de 40 jours, nous dit Landseer dans ses recherches Sabéennes, était expressément pratiqué en souvenir d'Adonis ou Osiris, le grand dieu médiateur<sup>11</sup>. Le rapt de Proserpine paraît avoir été célébré de la même manière, car Julius Firmicus nous apprend que pendant 40 jours on se lamentait sur Proserpine<sup>12</sup>, et Arnobe nous dit que le jeûne observé par les païens, et appelé Castus, ou la fête sacrée, passait chez les chrétiens de son temps, pour avoir été à l'origine une imitation du long jeûne de Gérés, alors que pendant bien des jours elle refusa toute nourriture, à cause de sa profonde douleur (*violentia moeroris*)<sup>13</sup>, c'est-à-dire à cause de la perte de sa fille Proserpine, qui lui fut enlevée par Pluton, dieu de l'enfer. Comme les histoires de Bacchus, d'Adonis et de Proserpine, distinctes à l'origine, se confondirent plus tard, de telle sorte que Bacchus fut appelé Liber et sa femme Ariadne, Libéra<sup>14</sup>, nom qui était l'un de ceux de Proserpine<sup>15</sup>, il est fort probable que les 40 jours de jeûne du carême eurent plus tard rapport à toutes les deux. Chez les païens, ce jeûne paraît avoir été le préliminaire indispensable de la grande fête annuelle célébrée en souvenir de la mort et de la résurrection de Tammuz, par des larmes, puis par des réjouissances. – Dans bien des pays cette mort était célébrée beaucoup plus tard que la fête chrétienne; en Palestine et en Assyrie, c'était au mois de juin, aussi disait-on de ce mois: c'est le mois de Tammuz; en Égypte, vers le milieu de mai, et en Angleterre, dans le mois d'avril. Afin de gagner les païens à un christianisme nominal, Rome poursuivant sa tactique habituelle, s'arrangea pour fondre ensemble les fêtes païennes et les fêtes chrétiennes, et par un ajustement compliqué mais habile de son calendrier, elle n'eut pas de peine en général à faire que le christianisme et le paganisme ne se donnassent la main sur cette question comme sur beaucoup d'autres. Celui qui servit à faire cet amalgame fut Denys-le-Petit<sup>16</sup> auquel nous devons aussi, comme l'ont démontré des chronologistes modernes, d'avoir reculé de quatre années au-delà de sa véritable date, la date de l'ère chrétienne, ou de la naissance du Christ lui-même. Le fit-il par ignorance ou volontairement? On peut le discuter, mais il est hors de doute que la naissance du Seigneur Jésus fut placée quelques années plus tard qu'elle n'a eu réellement lieu<sup>17</sup>. Ce changement dans le calendrier à propos de Pâques eut les plus désastreuses conséquences.

Il fit entrer dans l'Église la plus grossière corruption et la superstition la plus vile au sujet de l'abstinence du carême. Lisez seulement les atrocités commémorées pendant le jeûne sacré, ou le carême païen tel qu'il est décrit par Arnobe ou Clément d'Alexandrie<sup>18</sup>, et certainement vous rougirez pour le christianisme de ceux qui dans la pleine connaissance de ces abominations, "sont allés demander du secours à l'Égypte" pour secouer

82

<sup>19</sup> Gieseler, parlant de l'Église d'Orient au Ier siècle, à propos des coutumes pasquales, dit: Dans cette fête (Pâques, en souvenir de la mort de Christ), les chrétiens d'Orient mangent du pain sans levain, probablement comme les Juifs, pendant huit jours. Il n'y a point de trace d'une fête annuelle en souvenir d'une résurrection, célébrée tous les dimanches (*Église catholique*, sect. 53, p. 178, note 35). Quant à l'Église d'Occident à une période plus rapprochée (époque de Constantin) on se livrait pendant 15 jours à des exercices religieux sur la fête de Pâques, bien que la période du jeûne ne soit pas bien indiquée (*Origines Ecclésiastiques*, vol. IX, p. 94): Les solennités de Pâques ont lieu les semaines avant et après le dimanche de Pâques: la semaine de la Passion et celle de la Résurrection. Les anciens parlent de Pâques, de la Passion et de la Résurrection comme d'une solennité de 15 jours. La loi de l'empire ordonnait 15 jours de fête, et les commandait à toute l'Église. Scaliger cite une loi de Constantin ordonnant deux semaines de fête pour Pâques, et la suspension de toutes les affaires légales (BINGHAM, IX, p. 95).

<sup>20</sup> SOCRATE, *Hist. ecclésiastique*, liv. V, ch. 22, p. 234.

<sup>21</sup> Dr. MEREDITH HANMERS, *Chronographie*, jointe à sa traduction d'Eusèbe, p. 592. Londres, 1636.

<sup>22</sup> GIESELER, vol. I, p. 54.

<sup>23</sup> CUMNIANUS, cité par l'archevêque USSHER, *Sylloge*, p. 34. Ceux qui observent Noël et Pâques mais abhorrent l'idolâtrie païenne et papale, peuvent voir la malice de ces explications. Un moment de réflexion suffira pour bannir ce sentiment. Certains faits, utilisés par des écrivains infidèles et sociniens célèbres en Angleterre et sur le continent, détruisent les principes de la foi chez les jeunes et les ignorants. Il faut exposer la vérité dans sa pureté primitive pour qu'elle les fortifie puissamment contre les séductions de la papauté. Si un païen a pu dire: "j'aime Platon, j'aime Socrate, mais j'aime encore mieux la vérité", un chrétien ne montrera pas moins de grandeur d'âme. Ne faut-il pas rechercher toute occasion de purger l'établissement national dans les Indes de ces coutumes répandues hors de la coupe d'or de Babylone! Dans l'Église de Latimer, Cranmer, Ridley, de nobles âmes ont senti le pouvoir du sang de notre Seigneur et éprouvé les consolations de son Esprit. Qu'elles se demandent, devant Dieu et leur conscience, si elles ne devraient pas travailler de tout leur pouvoir à cette oeuvre! Alors l'Église

d'Angleterre serait la forteresse de la Réformation! Alors ses fils "parleraient avec ses ennemis à la porte" et elle apparaîtrait "aussi resplendissante que le soleil, aussi brillante que la lune, aussi terrible qu'une armée avec ses bannières". Mais si rien n'est fait, quel désastre pour elle et pour l'empire tout entier!

la dévotion languissante de l'Église dégénérée, et n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour la réveiller, que d'emprunter à une source si dépravée les absurdités et les abominations que les premiers écrivains chrétiens avaient livrées au mépris. C'était un mauvais signe que des chrétiens pussent jamais songer à introduire l'abstinence païenne du carême, cela prouvait la profondeur de leur dégradation, et c'était aussi la cause d'un grand mal; cela menait inévitablement à une dégradation encore plus profonde. À l'origine, même à Rome, on ne connaissait pas le carême avec les orgies du carnaval qui le précédaient; et même lorsqu'on crut qu'il était nécessaire de jeûner avant la Pâque chrétienne, ce fut insensiblement qu'on se conforma au rite païen. On ne voit pas trop combien de temps durait le jeûne dans l'Église Romaine avant le concile de Nicée; mais ce qu'on sait d'une manière certaine, c'est que bien longtemps après ce concile, il ne durait pas plus de trois semaines<sup>19</sup>.

Voici ce que dit Socrate écrivant sur ce sujet, vers 450 après J.-C.: "Ceux qui habitent la grande cité de Rome jeûnent avant Pâques pendant trois semaines excepté le samedi et le jour du Seigneur<sup>20</sup>." Mais à la fin lorsque le culte d'Astarté gagna la prépondérance, on prit des mesures pour faire observer le jeûne Chaldéen de six semaines ou 40 jours dans tout l'empire romain d'Occident. La voie fut préparée par un concile tenu à Aurélia à l'époque de Hormisdas évêque de Rome, vers l'année 519, qui décréta que le carême serait solennellement observé avant Pâques<sup>21</sup>. Ce fut certainement avec l'intention de faire exécuter ce décret que le calendrier fut peu d'années après modifié par Denys. Mais il ne pouvait pas être observé d'un seul coup. Vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, la première tentative décisive fut faite pour faire respecter le nouveau calendrier. Cet essai se fit en Bretagne<sup>22</sup>; mais il y rencontra une vigoureuse résistance. La différence, quant à l'époque, de la Pâque chrétienne telle qu'elle était observée en Bretagne par les chrétiens indigènes, et de la Pâque païenne imposée à Rome lorsqu'on l'établit, était d'un mois entier<sup>23</sup>; et ce ne fut que par violence et effusion de sang qu'on put à la fin remplacer par la fête de la déesse anglo-saxonne ou chaldéenne celle qu'on observait en l'honneur de Christ. Voilà l'histoire d'Easter. Les coutumes populaires qui caractérisent encore l'époque où on la célèbre confirment amplement le témoignage de l'histoire sur son caractère Babylonien. Les galettes chaudes marquées d'une croix le Vendredi Saint, et les oeufs colorés de Pâques, figuraient dans les rites chaldéens, exactement comme aujourd'hui. Les galettes connues aussi par leur même nom de buns étaient en usage dans

83

<sup>24</sup> *Mythologie*, vol. I, p. 373.

<sup>25</sup> LAERTIUS, p. 227. B.

<sup>26</sup> *Jérémie* VII, 18. De ce même mot dont se sert le prophète, semble venir le mot "bun". Le mot hébreu, avec les points voyelles, se prononçait "Khavan" d'où, en grec, parfois Kapanos, (PHOTIUS, *Lexicon Sylloge*, P. I, p. 130), et d'autres fois, Khabôn (NÉANDRE, dans KITTO, *Encyclopédie Biblique*, vol. I, p. 237). Le premier montre comment Khvan, prononcé en une syllabe, peut devenir en latin "panis" (pain) et le second, comment de la même manière Khvôn peut devenir Bon ou Bun. Il ne faut pas perdre de vue que le mot anglais ordinaire "Loaf" a suivi la même voie de transformation. En Anglo-Saxon, c'était "Hlaf".

<sup>27</sup> DAVIES, *Les Druides*, p. 208.

<sup>28</sup> DAVIES, *Les Druides*, p. 207.

<sup>29</sup> Col. KENNEDY, p. 223.

<sup>30</sup> COLEMAN, p. 340.

<sup>31</sup> Mon autorité est ici le Rév. Johnston, autrefois missionnaire à Amoy, en Chine.

<sup>32</sup> WILKINSON, vol. III, p. 20 et PAUSIANAS, liv. III, *Laconica*, ch. 16.

<sup>33</sup> HYGINUS, *Fables*, p. 148-149.

<sup>34</sup> D'après LANDSEER, *Recherches Sabéennes*, p. 80. Londres, 1823.

*Fig. 31*

le culte de la reine des cieux, la déesse Easter, aux jours même de Cécrops, fondateur d'Athènes, c'est-à-dire vers 1500 avant l'ère chrétienne. "Une espèce de pain sacré, dit Bryant<sup>24</sup>, qu'on avait l'habitude d'offrir aux dieux, était d'une haute antiquité et s'appelait boun." Diogène Laerce, parlant de cette offrande faite par Empédocle, décrit les différents éléments dont elle était composée, et ajoute: Il offrit un des gâteaux sacrés appelés boun, qui étaient faits de fleur de farine et de miel<sup>25</sup>. Le prophète Jérémie fait remarquer ce genre d'offrandes quand il dit: "Les enfants apportaient du bois, les pères allumaient le feu, et les femmes pétrissaient la pâte pour offrir des gâteaux à la reine des cieux<sup>26</sup>" (*Jérémie* VII, 18). Aujourd'hui à la fête d'Astarté, on n'offre pas des gâteaux chauds en forme de croix, on les mange, mais cela ne laisse aucun doute sur leur origine. L'origine des oeufs de Pâques est tout à fait aussi claire. Les anciens Druides portaient un oeuf comme emblème sacré de leur ordre<sup>27</sup>.

Dans les Dionysiaques, ou mystères de Bacchus, tels qu'on les célébrait à Athènes, la consécration d'un oeuf formait une partie de la cérémonie nocturne<sup>28</sup>. Les fables hindoues chantent leur oeuf du monde et lui donnent une couleur dorée<sup>29</sup>. Les Japonais disent que leur oeuf sacré était d'airain<sup>30</sup>. En Chine aujourd'hui, on emploie dans les fêtes sacrées des oeufs teints ou peints absolument comme en Angleterre<sup>31</sup>. Autrefois les oeufs étaient en usage dans les rites religieux des Égyptiens et des Grecs, et on les suspendait dans les temples pour des cérémonies mystiques<sup>32</sup>

(**fig. 31**).

On peut distinctement suivre la trace de l'usage de ces oeufs depuis l'Égypte jusqu'aux bords de l'Euphrate. Les poètes classiques sont remplis de la fable de l'oeuf mystique des Babyloniens et voici l'histoire qu'en fait l'égyptien Hyginus, le savant secrétaire de la Bibliothèque Palatine à Rome, à l'époque d'Auguste, homme habile dans toute la sagesse de sa patrie: "On dit qu'un oeuf de dimensions extraordinaires tomba du ciel dans l'Euphrate. Les poissons le poussèrent au rivage, là les colombes vinrent se fixer dessus, le couvèrent, et Vénus en sortit bientôt: elle fut appelée la déesse Syrienne<sup>33</sup>" c'est-à-dire Astarté. De là vint l'emploi de l'oeuf comme symbole d'Astarté ou Easter, et, c'est pour cela que dans l'île de Chypre, l'un des sièges favoris du culte de Vénus ou d'Astarté, l'oeuf était représenté comme étant d'une grosseur extraordinaire<sup>34</sup>.

84

<sup>35</sup> BRYANT, vol. III, p. 161.

<sup>36</sup> En chaldéen récent, l'oeuf est appelé Baiaa ou Baietha sous forme emphatique, mais Baith est aussi formé d'après la règle, par Baitz; ab solument co mme Kaitz l'été, en chaldéen devient Kaith; et de même pour beaucoup d'autres mots.

<sup>37</sup> Le mot Beth, maison, dans la Bible, est Baith sans points, comme dans le nom de Bethel donné dans *Genèse* XXXV, I, version des Septante, où il devient Bait-el.

<sup>38</sup> BUNSEN, vol. I, p. 377.

<sup>39</sup> *Le Gardien écossais*, avril 1844.

*Fig. 32*

Le sens caché de cet oeuf mystique d'Astarté, sous l'un de ses aspects (car il avait une double signification) se rapportait à l'arche<sup>35</sup> pendant l'époque du déluge, dans laquelle la race humaine était renfermée, comme le poulet est renfermé dans l'oeuf avant son éclosion. Si on demandait comment l'idée a pu venir à l'esprit humain d'employer un moyen si extraordinaire pour un pareil dessein, voici ma réponse: l'oeuf sacré du paganisme, comme je l'ai déjà indiqué (p. 161) était bien connu sous le nom d'oeuf du monde, c'est-à-dire l'oeuf dans lequel était renfermé le monde entier. Or, le monde a deux sens différents: il signifie ou bien la

terre matérielle, ou les habitants de la terre. Le dernier sens de ce mot se trouve dans la Genèse: "La terre entière n'avait qu'un même langage et qu'une même parole" (*Genèse* XI, 1), c'est-à-dire tous les habitants de la terre. Si donc le monde est renfermé dans un oeuf et flotte sur les eaux, il n'est pas difficile de croire, quelle que soit l'origine de l'idée d'un oeuf, que l'oeuf flottant (**fig. 32**) ainsi sur la surface de la mer universelle, soit simplement la famille de Noé contenant dans son sein le monde entier. – Voici dès lors l'application du mot oeuf à l'arche: le mot hébreu pour oeuf est Baitz, ou au féminin, (car le mot a les deux genres) Baitza, qui en chaldéen et en phénicien devient Baith ou Baitha<sup>36</sup>. Ce mot dans ces deux langues, est aussi employé d'ordinaire pour désigner une maison<sup>37</sup>. L'oeuf flottant sur les eaux qui contenait le monde, c'était la maison flottant sur les eaux du déluge, renfermant dans son sein les éléments du monde nouveau. L'oeuf tombant du ciel se rapporte évidemment à l'arche préparée par le commandement formel de Noé; et la même chose semble clairement impliquée dans l'histoire égyptienne de l'oeuf du monde qui, dit-on, était sorti de la bouche du grand dieu<sup>38</sup>. Voilà donc une des deux significations de l'oeuf mystique.

Cependant, comme tout ce qui était bon ou utile à l'humanité était représenté par les mystères chaldéens et provenait à quelques égards de la déesse Babylonienne, de même la plus grande bénédiction pour la race humaine que l'arche contenait dans son sein, était Astarté, la grande civilisatrice, la grande bienfaitrice du monde. Quoique la reine déifiée que représentait Astarté n'eût d'existence que quelques siècles après le déluge, cependant, grâce à la doctrine de la métempsycose, fermement établie à Babylone, il était facile de faire croire à ses partisans que dans une précédente incarnation, elle avait vécu dans le monde antédiluvien, et qu'elle avait traversé le déluge pour y échapper.

Or, l'Église Romaine adopta cet oeuf mystique d'Astarté et le consacra comme un symbole de la résurrection du Christ. Une formule de prière fut même désignée pour être faite à ce sujet par le pape Paul V, qui faisait ainsi prier à Pâques ses superstitieux partisans: "Bénis, ô Dieu, nous t'en supplions, cette création qui est la tienne ces oeufs qui sont l'oeuvre de tes mains afin qu'ils deviennent une nourriture fortifiante pour tes serviteurs, qui les mangent en souvenir de notre Seigneur Jésus-Christ<sup>39</sup>." – Outre l'oeuf mystique, il y avait aussi un autre emblème d'Easter, la déesse reine de Babylone; c'était la Rimmon ou la grenade. Elle est fréquemment représentée sur les anciennes médailles avec une grenade à la main, et la maison de Rimmon, dans laquelle le roi de Damas, le maître de Naaman le Syrien, célébrait son culte, était aussi, selon toute apparence, le temple d'Astarté, où cette déesse était publiquement adorée avec une grenade. La grenade est un fruit rempli de graines; aussi a-t-on supposé qu'on l'employait comme l'emblème de ce vaisseau dans lequel étaient conservés les germes de la création nouvelle, par lesquels le monde devait recevoir une nouvelle

85

<sup>40</sup> DYMOCK, *Dictionnaire classique, sub voce*.

<sup>41</sup> Comme preuve sur ce sujet, voir Appendice, note J.

<sup>42</sup> MERLE D'AUBIGNÉ, *La Réformation*, vol. I, p. 179.

*Fig. 33 – Selon Bryant, la figure représente Junon, la "Colombe et Rhoia". Mais selon Pausanias, l'oiseau sur le sceptre de Junon représentée avec la grenade, n'est pas la colombe ou la tourterelle, mais le coucou. Junon figure alors non pas une Incarnation de l'Esprit de Dieu mais la mère de l'humanité. Mais je ne puis m'arrêter ici à l'histoire du coucou.*

semence de l'homme et de l'animal, lorsque le déluge aurait achevé son oeuvre de dévastation. Mais en allant plus au fond, on trouve que Rimmon ou la grenade se rapporte à quelque chose d'entièrement différent. Astarté ou Cybèle était aussi appelée Idaia Mater<sup>40</sup>, et la montagne sacrée de Phrygie, fameuse par la célébration des mystères de cette déesse, était appelée mont Ida, c'est-à-dire en Chaldéen, langue sacrée de ces mystères, le mont de la science. Idaia Mater, signifie donc la mère de la Science, en d'autres termes, notre mère Ève, qui la première convoita la connaissance du bien et du mal, et l'acheta si chèrement pour elle-même et pour ses enfants. Astarté, comme il est bien facile de le prouver, était adorée non seulement comme incarnation de l'Esprit de Dieu, mais aussi comme la mère de l'humanité<sup>41</sup>. Aussi quand la mère des dieux et de la science était représentée avec la grenade à la main (**fig. 33**) invitant ceux qui gravissaient la montagne sacrée à l'initiation de ses mystères, peut-on douter de la signification de ce fruit? Elle se rapporte évidemment à son caractère présumé; il doit être le fruit de l'arbre de la connaissance, "le fruit de cet arbre dont le goût mortel amena dans le monde la mort et tous nos malheurs".

La connaissance à laquelle on admettait les sectateurs de la déesse du mont Ida était précisément de la même espèce que celle qu'Ève obtint en mangeant le fruit défendu, connaissance pratique de tout ce qui était moralement mal et hideux. Quant à Astarté, à cet égard, les hommes étaient accoutumés à regarder leur grande bienfaitrice comme obtenant pour eux la connaissance, et les bénédictions en rapport avec cette connaissance qu'ils auraient en vain attendues de Celui qui est le Père des lumières, et de qui procède tout bien ou tout don parfait. La papauté inspire le même sentiment à l'égard de la déesse romaine, la reine des cieux, et entraîne ses sectateurs à considérer la faute d'Ève de la même manière que le faisait le paganisme. Dans le canon de la messe le service le plus solennel du missel romain, on trouve l'expression suivante, dans l'apostrophe à la faute de nos premiers parents: "O beata culpa, quas talem meruisti Redemptorem<sup>42</sup>!" Ô faute bénie, qui nous a procuré un tel Rédempteur. – L'idée contenue dans ces paroles est entièrement païenne. Voici à quoi elles reviennent: "Grâces soient rendues à Ève, dont la faute nous a obtenu le glorieux Sauveur." – Il est vrai que l'idée contenue dans ces mots se trouve identiquement dans les écrits d'Augustin; mais c'est une idée entièrement opposée à l'esprit de l'Évangile, qui fait le péché d'autant plus coupable qu'il a fallu une telle rançon pour nous délivrer de sa malédiction épouvantable. Augustin avait bien des sentiments païens qu'il ne dépouillait jamais complètement. Il est étrange qu'un homme sérieux, éclairé comme Merle d'Aubigné ne voie aucun mal dans ce langage! Comme Rome entretient les mêmes sentiments que le paganisme, elle a adopté les mêmes symboles selon qu'elle le jugeait opportun. En Angleterre et dans beaucoup de pays de l'Europe, on ne trouve pas de grenades; et cependant même en Angleterre, on cherche à entretenir la superstition de la grenade. Au lieu de la grenade, on a l'orange;



c'est ainsi que les papistes d'Irlande unissent à Pâques les oranges et les oeufs: c'est ainsi que dans cette cérémonie vaine et prétentieuse où l'évêque Gillis d'Edimbourg il y a quelques années, lava les pieds à douze Irlandais en haillons, il offrit à chacun d'eux une orange et deux oeufs.

Or, cet usage de l'orange comme symbole du fruit "de l'arbre mystérieux de l'épreuve" en Éden, n'est pas, il faut le remarquer, d'invention nouvelle; il date des temps les plus reculés de l'antiquité classique. Les jardins des Hespérides de l'Occident étaient exactement, d'après tous ceux qui ont étudié le sujet, la contrepartie du paradis d'Éden dans l'Orient. La description de ces jardins sacrés situés dans les îles de l'Atlantique, le long de la côte d'Afrique, montre que leur site légendaire correspond parfaitement au Cap-Vert ou aux Îles Canaries, ou à d'autres de ce groupe, et que le fruit doré de l'arbre sacré, gardé avec un soin si jaloux, n'était autre que l'orange.

86

Or, que le lecteur remarque ceci: d'après l'histoire du paganisme, il n'y avait point de serpent dans le jardin de délices de ces îles bénies, pour entraîner l'humanité à violer ses devoirs envers son grand bienfaiteur, et à manger le fruit de l'arbre sacré qu'il s'était réservé comme pierre de touche de son obéissance. Non: au contraire, c'était le serpent, le symbole du diable, le principe du mal, l'ennemi de l'homme, qui empêchait l'homme de manger du précieux fruit, qui le gardait soigneusement, qui ne permettait pas d'y toucher. Hercule, l'une des formes du Messie païen, non le primitif Hercule, mais l'Hercule Grec, ému de la condition malheureuse de l'homme tua, ou soumit le serpent, l'être envieux qui refusait à l'humanité l'usage de ce qui lui était si utile, pour que l'homme fût à la fois sage et heureux, et lui accorda ainsi ce fruit qui aurait été à jamais hors de son atteinte. Ici donc, Dieu et le démon ont changé de rôles. Jéhovah, qui défendait à l'homme de manger de l'arbre de la connaissance, est symbolisé par le serpent, et tenu pour un être malveillant et égoïste, tandis que celui qui arracha l'homme au joug de Jéhovah, et lui donna le fruit de l'arbre défendu, en d'autres termes Satan, sous le nom d'Hercule, est célébré comme le généreux libérateur de la race humaine. Quel mystère d'iniquité que celui-là! Or, c'est là ce que renferme l'orange sacrée d'Easter.

87

<sup>1</sup> STANLEY, *Philosophie Sabéenne*, p. 1065. En Égypte le mois correspondant à Tammuz, soit le mois d'Epep, commençait le 25 juin. WILKINSON, vol. IV, p.14.

<sup>2</sup> BOWER, *Vie des Papes*, vol. II, p. 523.

<sup>3</sup> BEROSE dans BUNSEN, *L'Égypte*, vol. I, p. 709. Pour identifier Nemrod avec Oannes, que Berose nous montre comme sortant de la mer, on se rappellera que nous avons démontré l'identité de Nemrod et de Bacchus. Pour établir que Nemrod ou Bacchus, vaincu par ses ennemis, se réfugia, dit la fable, au milieu de la mer, voir chapitre 4, article 5. Lorsqu'on le représentait comme revenant à la vie il était tout naturel, dès lors, qu'il le fit sous la forme de Oannes, le dieu-poisson. Or, Jérôme appelle Dagon, le fameux dieu-poisson "Piscem maeraris", le poisson du chagrin (BRYANT, vol. III, p. 179). Ce qui identifie fortement le dieu-poisson avec Bacchus, "Celui qu'on pleure", et l'identification est complète, lorsque nous li sons dans Hétychius: "Quelques-uns appellent Bacchus Ichthys ou le poisson" (*sub voce* Bacchus, p. 179).

### Article 3 - La Nativité de Saint - Jean

La fête de la nativité de Saint-Jean est fixée dans le calendrier Romain au 24 juin, ou au jour de la Mi-Été. La même date était également remarquable dans le calendrier Babylonien, c'était l'une des fêtes les plus célèbres. C'était à la Mi-Été, ou au solstice d'été, que commençait le mois appelé en Chaldée, en Syrie et en Phénicie, du nom de Tammuz, et le premier jour, c'est-à-dire vers le 24 juin, on célébrait l'une des grandes fêtes primitives de Tammuz<sup>1</sup>. Pour plusieurs raisons, en diverses contrées, d'autres époques ont été choisies pour la commémoration de la mort et de la résurrection du dieu Babylonien; mais c'est la date que nous avons indiquée, qui paraît, comme le nom même du mois semble le désigner, avoir été la véritable époque où cette fête était primitivement observée dans le pays où cette idolâtrie prit naissance. Et tel était le prestige que cette fête, avec ses rites singuliers, exerçait sur les esprits, que lorsqu'on consacrait d'autres journées aux grands événements relatifs au Messie Babylonien, comme c'était le cas dans quelques parties de l'Angleterre, cette époque sacrée ne pouvait pas s'écouler sans qu'on observât au moins quelques-unes de ces cérémonies. Quand la papauté envoya ses émissaires en Europe, vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, pour faire rentrer les païens dans le giron de l'Église, on trouva cette fête en grand honneur dans beaucoup de pays. Qu'y avait-il à faire? Fallait-il la combattre? Non; c'aurait été contraire au fameux conseil du pape Grégoire I: "Il faut par tous les moyens aller au-devant des païens et les faire entrer dans l'Église Romaine<sup>2</sup>." La tactique de Grégoire fut soigneusement exécutée, et ainsi le jour de la Mi-été sanctifié par le paganisme dans le culte de Tammuz, fut incorporé comme une fête chrétienne dans le calendrier romain.

Mais il y avait encore une question à résoudre. Quel nom fallait-il donner à cette fête païenne, en la baptisant et en l'admettant dans le rituel de la Rome chrétienne? L'appeler de son nom ancien Bel ou Tammuz à l'époque reculée où on semble l'avoir adoptée, c'aurait été trop audacieux. Lui donner le nom de Christ était difficile, d'autant plus qu'à cette époque il n'y avait rien de particulier à conserver dans son histoire. Mais la subtilité des agents du mystère d'iniquité ne se déconcerta pas pour si peu. Si le nom du Christ ne pouvait décidément pas lui être donné, pourquoi ne pas lui donner celui de son précurseur Jean-Baptiste? Jean-Baptiste était né six mois avant le Sauveur. Si donc la fête païenne du solstice d'hiver avait été déjà consacrée comme étant le jour de la naissance de Jésus, il s'en suivait naturellement que pour donner une fête à son précurseur, il fallait mettre cette fête à cette saison; car entre le 24 juin et le 25 décembre, c'est-à-dire entre le solstice d'été et le solstice d'hiver, il y a exactement six mois. Or, rien ne pouvait mieux servir les desseins de la papauté.

L'un des noms sacrés désignant Tammuz ou Nemrod, lorsqu'il apparut de nouveau dans ses mystères après avoir été mis à mort, était Cannes<sup>3</sup>. D'un autre côté, le nom de Jean-Baptiste, dans le langage sacré adopté par l'Église Romaine, était Jean. Pour que la fête du 24 juin satisfît également les chrétiens et les païens, il n'y avait qu'à lui donner le nom de fête de Jean; et c'est ainsi que les chrétiens étaient censés fêter Jean-Baptiste, tandis que les païens adoraient encore leur ancien dieu Oannes ou Tammuz. Ainsi la même époque où on célébrait, dans l'ancienne Babylone, la grande fête d'été de Tammuz, est aujourd'hui même célébrée dans l'Église papale comme la fête de la nativité de Saint-Jean. Et la fête de Saint-Jean commence exactement le même jour que la fête Chaldéenne. On sait qu'en Orient, la fête commençait le soir. Ainsi, quoique le 24 soit

88

<sup>4</sup> *Tableaux du dehors*, p. 225.

<sup>5</sup> *Souvenirs personnels*, p. 112-115.

désigné pour la nativité cependant c'est la veille de Saint-Jean, c'est-à-dire le 23 au soir, que commencent les fêtes et les solennités.

Maintenant si nous examinons ces fêtes en elles-mêmes, nous verrons à quel point elles sont simplement païennes, et combien elles témoignent catégoriquement de leur véritable origine. Les solennités caractéristiques de la veille de la Saint-Jean, sont les feux de la Mi-été. On les allume en France, en Suisse, dans la catholique Irlande, et dans quelques-unes des îles écossaises de l'ouest encore asservies à la papauté. On les allume dans toutes les terres des partisans de Rome, et on promène dans leurs champs de blé des torches enflammées. Voici comment Bell dans ses *Tableaux du dehors*, décrit les feux de Saint-Jean de Bretagne en France: "Chaque fête est marquée par des traits qui lui sont particuliers. Celle de Saint-Jean est peut-être après tout la plus étonnante. Pendant le jour, les enfants quêtent des souscriptions pour allumer les

feux de Monsieur Saint-Jean. Vers le soir, un feu est d'abord suivi d'un autre, puis de deux, de trois, de quatre; alors un millier de feux s'élancent, du sommet des collines, jusqu'à ce qu'enfin tout le pays apparait enflammé. Parfois, les prêtres allument le premier feu sur la place du marché; quelquefois il est allumé par un ange, qu'on fait descendre par un mécanisme du haut de l'église avec un flambeau à la main: il met le feu au bûcher, et disparaît ensuite. Les jeunes gens dansent autour de la flamme avec une rapidité vertigineuse; car ils disent que si l'on danse autour de neuf de ces feux avant minuit on se mariera l'année suivante. On place des sièges auprès des feux pour les morts dont les âmes dit-on, doivent venir se donner la triste satisfaction d'écouter encore une fois leurs chants nationaux et contempler les joyeux ébats de la jeunesse. On conserve des fragments de ces torches comme talismans préservatifs du tonnerre et des maladies nerveuses; et la couronne de fleurs qui surmonte le principal feu est tellement convoitée, qu'on se la dispute bruyamment.<sup>4</sup> Voilà comment on célèbre la fête en France.

Passons maintenant en Irlande. "Le jour de cette grande fête des paysans irlandais, la veille de Saint-Jean, nous dit Charlotte Élisabeth, décrivant une fête particulière dont elle avait été témoin, il est d'usage, au coucher du soleil, d'allumer dans tout le pays des feux énormes qui s'élèvent comme nos feux de joie, à une grande hauteur, et forment un bûcher composé de gazon, de roseaux et de toutes les substances inflammables que l'on peut amasser. Le gazon donne un élément solide, substantiel, les roseaux une flamme excessivement brillante, et l'effet de ces grands incendies allumés sur chaque colline est fort curieux. De bonne heure, le soir, les paysans commencent à se réunir, tous vêtus de leurs plus beaux habits, brillants de santé, la figure remplie de cette vive animation et de cet excès de joie qui caractérisent la foule enthousiaste de ce pays. Je n'avais jamais rien vu de semblable; et je fus enchantée de voir ces figures jolies, intelligentes, joyeuses, la mine fière des hommes, et la contenance folâtre mais modeste des jeunes filles, la vivacité des vieillards, et la gaieté folle des enfants. Le feu allumé, un jet brillant de flamme s'élança dans les airs; et pendant un moment ils le contemplèrent immobiles, la figure étrangement altérée par la vive lumière qui éclata quand on jeta les roseaux dans le feu. Au bout de quelques instants, on fit place autour d'un vieux musicien aveugle, un type idéal d'énergie, de bouffonnerie, de malice, qui, assis sur une chaise basse, une cruche bien remplie à portée de sa main, éleva son chalumeau aux notes les plus gaies, et une gigue interminable commença. Mais il se produisit un incident qui me surprit fort. Quand le feu eut brûlé pendant quelques heures et qu'il se fut abaissé, alors eut lieu une partie indispensable de la cérémonie. Chacun des assistants s'élança au travers du feu, et plusieurs enfants furent jetés au travers des cendres étincelantes; puis on apporta un appareil en bois de huit pieds de long, terminé par une tête de cheval fixée à une extrémité et recouvert d'un grand drap blanc qui cachait le bois et l'homme qui le portait sur sa tête. Ce mannequin fut acclamé aux cris bruyants de Cheval blanc; et après avoir plusieurs fois lestement traversé le feu sans encombre, grâce à l'adresse de celui qui le portait, il se mit à poursuivre la foule qui s'enfuyait dans toutes les directions. Je demandai ce que signifiait ce cheval, on me dit qu'il représentait tout le bétail." "C'était là, ajoute l'auteur, l'ancien culte païen de Baal, sinon de Moloch lui-même, pratiqué ouvertement et par tous, au coeur d'une nation qui se dit chrétienne, et par des millions qui professaient nominalement le christianisme! J'étais stupéfaite, car je ne savais pas encore que la papauté n'est qu'une adroite adaptation des idolâtries païennes à son propre système."<sup>5</sup>

89

<sup>6</sup> TOLAND, *Les Druides*, p. 107.

<sup>7</sup> *ibid.* p. 112.

<sup>8</sup> PAUSANIAS, liv. II, *Corinthiaca*, ch. 19.

<sup>9</sup> *ibid.* ch. 20.

<sup>10</sup> BRYANT, vol. I, p. 237.

<sup>11</sup> VIRGILE, *Enéide*, liv. XI, v. 785. "Le jeune Apollon qui naquit pour introduire chez les Grecs l'ordre et la loi fit, dit-on, son apparition à Delphes au milieu de l'été." MULLER, *Les Doriens*, vol. I, p. 295-296.

Telle est la fête de la veille de la Saint-Jean, qu'on célèbre pendant deux jours en France et dans la catholique Irlande. Telle est la manière dont les sectateurs de Rome prétendent commémorer la naissance de celui qui vint "préparer la voie du Seigneur" en détournant son ancien peuple de toutes ses vaines manières de penser et en le mettant dans la nécessité d'embrasser le royaume de Dieu qui ne consiste pas dans les choses extérieures, "mais dans la justice, la paix et la joie par le Saint-Esprit". Nous avons vu que le spectacle même des rites par lesquels on célèbre cette fête amena sur-le-champ l'auteur dont nous avons parlé à cette conclusion, que ce qu'elle avait devant les yeux était vraiment un débris de l'ancien culte païen de Baal.

L'histoire de cette fête et la manière dont elle est observée se prêtent une lumière réciproque. Avant l'introduction du christianisme dans les îles Britanniques, la fête païenne du 24 juin était célébrée chez les Druides par des feux éblouissants en l'honneur de leur grande divinité qui, nous l'avons vu, était Baal. "Ces feux et ces sacrifices de midsummer, la Mi-été, dit Toland dans ses relations sur les Druides, étaient destinés à obtenir une bénédiction des moissons de la terre, prêtes alors à être recueillies; comme ceux du premier jour de mai, afin qu'elles pussent croître et prospérer, tandis qu'au dernier jour d'octobre, c'était des actions de grâces pour la fin de la récolte." Parlant de nouveau des feux des Druides au milieu de l'été, il continue ainsi: "Pour en revenir à nos feux de Saint-Jean, c'était l'usage que le seigneur de l'endroit ou son fils, ou quelque autre personne de distinction prît dans ses mains les entrailles des animaux sacrifiés et marchât trois fois pieds nus sur les charbons après l'extinction des flammes, portant ces entrailles au Druide qui, recouvert d'une peau, officiait à l'autel. Si le seigneur sortait sain et sauf de l'épreuve, c'était un bon présage qu'on accueillait par de grandes acclamations; mais s'il était blessé, c'en était un mauvais pour lui-même et pour les habitants du village. Ainsi, dit Toland, j'ai vu en Irlande la foule courir et sauter dans les feux de Saint-Jean; et non seulement on était fier de les traverser sans blessure, mais comme si c'était une espèce de purification, on se croyait en quelque sorte béni par cette cérémonie, dont on ne connaissait point cependant l'origine dans cette imparfaite reproduction."<sup>7</sup>

Nous avons déjà vu qu'il y a des raisons de conclure (p. 82) que Phoronée le premier mortel qui ait régné, c'est-à-dire Nemrod, et la déesse Romaine Feronia, ont des rapports communs. Si on les rapproche des feux de Saint-Jean, ces rapports sont encore mieux établis par les détails que l'antiquité nous fournit sur ces deux divinités; et en même temps s'explique l'origine de ces feux. Phoronée est dépeint de telle manière qu'il nous paraît se rattacher de près à l'origine du culte du feu. Voici comment Pausanias en parle – "Près de l'image de Biton, les Argiens allument un feu car ils ne croient pas que le feu ait été donné aux hommes par Prométhée, ils croient que c'est Phoronée qui en est l'inventeur."<sup>8</sup> La mort de ce Phoronée inventeur du feu qui le premier réunit les hommes en sociétés, doit avoir eu quelque chose de tragique, car après avoir décrit le lieu de son sépulcre, Pausanias ajoute: "Même de nos jours, on lui fait des cérémonies funèbres."<sup>9</sup> Ce langage montre que sa mort a été entourée d'honneurs comme celle de Bacchus. Le caractère du culte de Feronia coïncide avec celui du culte du feu; c'est ce qui ressort des rites pratiqués par les prêtres de la cité du pied du mont Soracte, appelée de son nom. "Les prêtres, dit Bryant s'appuyant à la fois sur l'autorité de Plin et de Strabon, marchaient sur un amas de cendres chaudes et de charbons brûlants."<sup>10</sup> Aruns, dans Virgile, parle du même usage lorsqu'il s'adresse à Apollon, le dieu soleil qui avait son sanctuaire à Soracte, où l'on adorait aussi Feronia: et c'était sans doute le même que Jupiter Anxur qu'on lui associait et qu'on appelait le jeune Jupiter, comme Apollon était nommé le jeune Apollon. Voici comment s'exprime Aruns: "Puissant Apollon, gardien du Soracte sacré, toi que nous adorons avant tous les dieux, toi pour qui nous entretenons

la flamme de nos pins entassés; pour qui, dans notre zèle pieux, nous foulons avec confiance les charbons du brasier<sup>11</sup>."

90

<sup>12</sup> HURD, *Rites et Cérémonies*, p. 346, c. 1. La date ne serait pas en elle-même une Preuve décisive de sa coïncidence avec celle de la fête primitive de Tammuz. Un de mes amis ayant vécu pendant trois ans à Constantinople m'informe que l'année turque et l'année solaire ne coïncidant pas, le jeûne du Ramazan tombe dans des différents mois de l'année. Cependant, il est hors de doute qu'il y a une illumination annuelle accompagnée de cérémonies religieuses.

<sup>13</sup> Voir p. 89.

<sup>14</sup> PRESCOTT, *Conquête du Pérou*, vol. I, p. 69.

<sup>15</sup> *Histoires*, liv. II, p. 176.

<sup>16</sup> HÉRODOTE, liv. II, ch. 6, p. 127.

<sup>17</sup> WILKINSON, vol. V, p. 308.

Ainsi les feux de Saint-Jean, où les jeunes et les vieux doivent marcher sur les cendres chaudes, remontent jusqu'au "premier des mortels qui ait régné". Il est remarquable qu'une fête entourée de tous les rites essentiels au culte du feu de Baal, soit observée chez les nations païennes, dans des pays fort éloignés l'un de l'autre, vers le mois de Tammuz, à l'époque même où on célébrait autrefois le dieu Babylonien. Chez les Turcs, nous dit Hurd, on célèbre par illumination au moyen de lampes le jeûne du Ramazan, qui commence le 12 juin<sup>12</sup>. En Chine, où l'on célèbre la fête du bateau du Dragon de manière à rappeler à ceux qui en ont été les témoins la mort d'Adonis, la solennité commence à la mi-été<sup>13</sup>. Au Pérou, pendant le règne des Incas, la fête de Raymi, la plus belle fête des Péruviens, pendant laquelle on allumait chaque année le feu sacré au moyen des rayons du soleil et par un miroir concave en métal poli, cette fête avait lieu précisément à la même époque. À l'approche de la mi-été, il y avait d'abord en signe de deuil, un jeûne général qui durait trois jours; on n'allumait aucun feu dans les maisons; puis le quatrième jour, le deuil se changeait en joie, lorsque l'Inca et sa cour, suivis de toute la population de Cuzco, se réunissaient sur la place publique pour fêter le soleil levant. "Ils épiaient fiévreusement, dit Prescott, l'apparition du dieu, et à peine les premiers rayons dorés avaient-ils frappé les tours et les édifices les plus élevés de la capitale, qu'une acclamation joyeuse s'échappait du milieu de la foule assemblée, accompagnée de chants de triomphe et de la mélodie sauvage des instruments barbares, dont le bruit redoublait à mesure que le globe lumineux s'élevait au-dessus des montagnes de l'Orient, versant sur ses adorateurs son éclatante lumière<sup>14</sup>."

Cette alternative de deuil et de joie, au moment même où les Babyloniens se lamentaient et se réjouissaient sur Tammuz, pouvait-elle être accidentelle? Comme Tammuz était la divinité incarnée du soleil, il est facile de voir à quel point cette tristesse et cette joie se rapportent au culte de ce dieu. En Égypte, la fête des lampes allumées, dans laquelle beaucoup ont été déjà forcés de reconnaître la contrepartie de la fête de Saint-Jean, était ouvertement rattachée au deuil et à la joie éprouvés au sujet d'Osiris. "À Sais, dit Hérodote, on montre le sépulcre de celui qu'il ne me paraît pas juste de mentionner à cette occasion." C'est là la manière constante dont cet historien fait allusion à Osiris, aux mystères duquel il avait été initié, lorsqu'il donne des détails sur quelqu'un des rites de ce culte. "Il est dans l'enceinte sacrée, derrière le temple de Minerve, et près du mur du temple, dont il occupe toute la longueur<sup>15</sup>." On s'assemblait aussi à Sais, pour offrir des sacrifices pendant une certaine nuit où chacun allume en plein air un grand nombre de lampes autour de sa maison. Les lampes sont de petites coupes remplies de sel et d'huile, avec une mèche qui flotte au-dessus, et qui brûle toute la nuit. Cette fête est appelée la fête des lampes allumées. "Les Égyptiens qui ne peuvent s'y rendre observent aussi la fête chez eux et allument des lampes dans leur maison, de telle sorte que ce n'est pas seulement à Sais, mais dans toute l'Égypte, qu'on fait ces mêmes illuminations. Ils disent que c'est par une raison sacrée qu'ils célèbrent la fête pendant cette nuit, et qu'ils l'entourent d'un semblable respect<sup>16</sup>." Wilkinson<sup>17</sup>, citant ce passage d'Hérodote, identifie cette fête avec celle des lamentations sur Osiris, et nous assure que l'accomplissement scrupuleux de cette cérémonie était réputé de la plus haute importance pour l'honneur de la divinité.

Chez les Yezidis, ou adorateurs du diable, dans la Chaldée moderne, on célèbre aujourd'hui encore la même fête, avec des rites presque semblables, autant que les circonstances le permettent, à ceux d'il y a des milliers d'années, alors que dans ces mêmes pays, le culte de Tammuz était dans toute sa gloire. Voici la description exacte que donne M. Layard d'une de ces fêtes auxquelles il a assisté:

91

<sup>18</sup> LAYARD, *Ninive et ses ruines*, vol. I, p. 290-294.

<sup>19</sup> TAYLOR, *Jamblique*, p. 247.

<sup>20</sup> PROCLUS dans *Timaco*, p. 805.

<sup>21</sup> OVIDE, *Fastes*, liv. IV, p. 785-794.

"À la chute du crépuscule, les Fakirs, ou prêtres d'un ordre inférieur, vêtus de vêtements bruns en drap grossier collant sur leurs membres, et coiffés de turbans noirs, sortaient des tombeaux portant chacun d'une main une lumière et de l'autre un vase contenant de l'huile et une mèche de coton. Ils remplissaient et préparaient des lampes placées dans les niches des murs de la cour, parsemées sur les édifices des bords de la vallée, même sur des rocs isolés et dans le creux des arbres. Des étoiles innombrables semblaient briller sur le fond noir des montagnes et dans les sombres profondeurs de la forêt. À mesure que les prêtres s'avançaient à travers la foule pour achever leur ouvrage, les hommes et les femmes mettaient la main droite à travers la flamme, et après s'être frotté le sourcil droit avec la main ainsi purifiée dans l'élément sacré, la portaient dévotement à leurs lèvres. D'autres portant leurs enfants dans les bras les purifiaient de la même manière; d'autres tendaient les mains pour se laisser toucher par ceux qui, moins heureux, ne pouvaient atteindre la flamme. À mesure que la nuit s'écoulait, ceux qui étaient réunis (il y avait alors près de cinq mille personnes) allumaient des flambeaux qu'ils portaient avec eux en parcourant la forêt. L'effet était magique; les différents groupes se voyaient à peine dans l'obscurité; les hommes couraient ça et là; des femmes étaient assises avec leurs enfants sur les toits des maisons, et la foule s'assemblait autour des colporteurs qui exposaient leurs marchandises dans la cour. Des milliers de lumières se reflétaient dans les fontaines et dans les ruisseaux, brillaient à travers le feuillage, et dansaient dans le lointain. Comme je contemplais ce spectacle extraordinaire, le bourdonnement des voix humaines cessa tout à coup et un chant s'éleva de la vallée, grave et mélancolique, il ressemblait à un chant majestueux que j'avais admiré il y a bien des années dans la cathédrale d'un pays éloigné. Jamais je n'ai entendu en Orient une musique si douce et si émouvante. Les voix des hommes et des femmes se mêlaient harmonieusement aux douces notes des flûtes. À des intervalles réguliers le chant était interrompu par le bruit éclatant des cymbales et des tambourins, et ceux qui étaient dans l'intérieur des tombeaux se joignaient à cette mélodie. Les tambourins frappés en cadence interrompaient seuls par intervalle, le chant des prêtres. Leurs coups devenaient de plus en plus fréquents. Au chant succéda graduellement une mélodie enjouée, qui augmentant de mesure, se perdit enfin dans une confusion de sons. Les tambourins étaient frappés avec une énergie extraordinaire; les flûtes jetaient un flot rapide de notes, les voix montaient au diapason le plus élevé; les hommes du dehors s'unissaient à ces clameurs, tandis que les femmes faisaient résonner les rochers de leur cri perçant: Tahleh! Les musiciens, se laissant aller à leur entraînement, jetèrent leurs instruments en l'air, et se livrèrent à mille contorsions jusqu'à ce qu'épuisés, ils tombèrent sur le sol. Jamais je n'ai entendu un hurlement plus épouvantable que celui qui s'éleva dans la vallée. Il était minuit. Je regardais avec stupéfaction l'étrange spectacle qui m'entourait. C'est ainsi sans doute

qu'on célébrait, il y a bien des siècles, les rites mystérieux des Corybantes, lorsqu'ils s'assemblaient dans un jardin consacré<sup>18</sup>. – Layard ne dit pas à quelle époque de l'année avait lieu cette fête, mais son langage laisse peu douter qu'il ne la regardât comme une fête de Bacchus, en d'autres termes, du Messie Babylonien dont la mort tragique et le relèvement glorieux formaient le fondement de l'ancien paganisme. La fête était ouvertement observée en l'honneur du Cheikh Shems ou le soleil, et du Cheikh Adi ou le prince d'éternité; c'est autour de sa tombe néanmoins que se faisait la solennité, comme la fête des lampes en Égypte en l'honneur du dieu Osiris se célébrait à Sais autour de la tombe de ce dieu.

Le lecteur a certainement remarqué que dans cette fête des Yezidis les hommes, les femmes et les enfants étaient purifiés en se mettant en contact avec l'élément sacré, le feu. Dans les rites de Zoroastre, le grand dieu Chaldéen, le feu occupait exactement la même place. C'était un principe essentiel de ce système que celui qui s'approchait du feu recevait des lumières de la divinité<sup>19</sup> et que par le feu, on se purifiait entièrement de toutes les souillures produites par l'enfantement<sup>20</sup>. C'est pour cela qu'on faisait passer les enfants par le feu de Moloch (*Jérémie XXXII, 35*); on les arrachait ainsi au péché originel, et cette purification rendait plus d'un nouveau-né victime de la divinité sanguinaire. Parmi les païens de Rome on pratiquait aussi cette purification par le feu; c'est ce que confirme Ovide quand il nous dit: "Le feu purifia le berger et le troupeau<sup>21</sup>." – Chez les Hindous, on adorait depuis longtemps le feu à cause de ses vertus purificatrices. Voici comment Colebrooke

92

<sup>22</sup> COLEBROKE, *Cérémonies religieuses des Hindous*, dans *Rech. Asiat.*, vol. VII, p. 260.

<sup>23</sup> COLEBROKE, *Cérémonies religieuses des Hindous*, dans *Rech. Asiat.*, vol. VII p. 275.

<sup>24</sup> DAVIES, *Les Druides*, Hymne au Soleil, p. 369-370.

<sup>25</sup> J'ai vu des parents, dit feu lord John Scott, dans une lettre que j'ai reçue de lui, obliger leurs enfants à passer par les feux de Baal!

<sup>26</sup> Extraits de la *Légende de la chaire de Saint-Pierre*, par Anthony RICH, dans BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 114-115. SALVERTÉ, *Essai sur les noms*, tome II, p. 54. <sup>27</sup> Dionysus, comme on le sait, est la forme latine du grec Dionusos.

dépeint la supplication d'un de ces adorateurs du feu d'après les livres sacrés: "Salut! (Ô feu) toi qui t'empares des sacrifices, toi qui brilles, toi qui scintilles! Puisse ta flamme d'heureux présage consumer nos ennemis; puisses-tu, toi le purificateur, nous être favorable<sup>22</sup>!" Il en est qui gardent un feu continu et lui font chaque jour leurs dévotions, et en terminant leurs serments à leur dieu, lui présentent ainsi leur prière quotidienne: "Ô feu! tu expies le péché contre les dieux, puisse cette offrande t'être agréable! Tu expies un péché contre l'homme; tu expies un péché contre les mânes; tu expies un péché contre ma propre âme; tu expies les péchés renouvelés, tu expies tous les péchés que je puis avoir commis volontairement ou involontairement; puisse cette offrande être salutaire<sup>23</sup>!" – Chez les Druides, le feu était aussi considéré comme un purificateur. Voici ce que dit une chanson druidique: "Ils célébraient les louanges des saints devant le feu purificateur, que l'on faisait monter vers les cieus<sup>24</sup>." Si du temps des Druides, on attendait des bénédictions du feu qu'on allumait, et parce qu'on y faisait passer des jeunes gens ou des vieillards, des créatures humaines ou du bétail, c'était simplement parce qu'on croyait purifier ainsi des souillures du péché inhérent à tous les êtres humains et à tout ce qui les touchait de près. Il est évident que la même vertu purificatrice est attribuée au feu par les catholiques romains d'Irlande si zélés pour faire passer leurs enfants et pour passer eux-mêmes à travers les feux de Saint-Jean<sup>25</sup>. Toland affirme que ces feux sont allumés comme pour une lustration: et tous ceux qui ont examiné attentivement ce sujet doivent arriver à la même conclusion.

Or, si Tammuz était, comme nous l'avons vu, le même que Zoroastre, le dieu des anciens adorateur du feu, et si la fête de ce dieu à Babylone correspondait si exactement à la fête de la nativité de Saint-Jean, quoi d'étonnant que cette fête soit encore célébrée par les feux éclatants de Baal, et qu'elle présente une image si fidèle de ce que Jéhovah condamnait autrefois chez son ancien peuple "quand il faisait passer ses enfants par le feu de Moloch"? Mais quel homme, s'il connaît un peu l'Évangile, pourrait appeler chrétienne une fête semblable? Les prêtres de Rome, s'ils ne l'enseignent pas ouvertement, trompent du moins leurs sectateurs en leur laissant croire aussi fermement que les anciens adorateurs du feu, que le feu peut purifier des souillures et des fautes du péché. Nous verrons plus loin combien cette erreur tend à consolider, dans l'esprit de leurs sujets tenus dans les ténèbres, l'une des fables les plus monstrueuses, mais aussi la plus utile, de tout leur système. Les initiés seuls pouvaient savoir que le nom de Oannes était celui du Messie païen; il fallut tout d'abord quelque prudence pour l'introduire dans l'Église. Mais peu à peu, et à mesure que l'Évangile s'obscurcissait et que les ténèbres devenaient de plus en plus épaisses, la même prudence ne fut plus nécessaire. Aussi voyons-nous que dans les époques d'ignorance, le Messie païen ne fut pas introduit dans l'Église d'une manière clandestine. C'est sous les noms classiques bien connus de Bacchus et de Denys qu'il a été ouvertement canonisé et proposé au culte des fidèles. Oui, Rome qui prétend être l'épouse du Christ, la seule Église dans laquelle on puisse être sauvé, a eu l'impudente audace de donner une place dans son calendrier au grand adversaire du Fils de Dieu, et cela sous son propre nom! Le lecteur n'a qu'à consulter le calendrier romain, il verra que c'est là un fait incontestable: il verra que le 7 octobre est mis à part pour être observé en l'honneur de Saint-Bacchus-le-martyr. Or, sans doute, Bacchus fut un martyr; il mourut d'une mort violente; il perdit sa vie pour la cause de la religion; mais la religion pour laquelle il mourut était la religion des adorateurs du feu; car il fut mis à mort, comme nous l'avons vu dans Maimonide, pour avoir maintenu le culte de l'armée du ciel. Ce patron de l'armée céleste et du culte du feu (les deux marchaient toujours d'accord), Rome l'a canonisé; il est évident en effet, si on considère l'époque de cette fête, que Saint-Bacchus-le-martyr est absolument le Bacchus des païens, le dieu de l'ivrognerie et de la débauche; car le 7 octobre tombe bientôt après la fin des vendanges. À la fin des vendanges, en automne, les anciens païens célébraient ce qu'on appelait "la fête rustique" de Bacchus<sup>26</sup>, et c'est à peu près à cette même date que tombe la fête papale de Saint-Bacchus-le-martyr.

93

<sup>27</sup> PAUSANIAS, *Attica*, p. 46, et TOOKE, *Le Panthéon*, p. 58.

<sup>28</sup> BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 115.

<sup>29</sup> Bien que Dionysus fût le nom propre classique du dieu, cependant, dans les classiques postérieurs, ou dans le bas latin, on trouve Dionysius exactement comme dans le cas du saint de Rome.

<sup>30</sup> Voyez le calendrier dans le *Missel romain*, 9 octobre: "Dyonisii, Rustici et Eleutherii mart.", et 7 octobre: "Sergii, Bacchi, Mercelli et Apuleii mart".

<sup>31</sup> "Aussitôt le cadavre se souleva, le tronc emporta la tête dont il était séparé, guidé par une légion d'anges." (SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, note p. 48.) Dans Salverté, le premier mot de la troisième ligne du latin ci-dessus est "quo" mais ce mot ne donne aucun sens; c'est évidemment une erreur: il faut lire "quem".

<sup>32</sup> "Aussitôt le cadavre se souleva, le tronc emporta la tête dont il était séparé, guidé par une légion d'anges." (SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, note p. 48.) Dans Salverté, le premier mot de la troisième ligne du latin ci-dessus est "quo" mais ce mot ne donne aucun sens; c'est évidemment une erreur: il faut lire "quem".

<sup>33</sup> La déclaration faite dans la dernière partie de la phrase ci-dessus se rapportait à un état de choses d'il y a 5 ans. La reconstruction de la cathédrale de Saint-Denys est aujourd'hui terminée.

Si le dieu chaldéen a été admis dans le calendrier sous le nom de Bacchus, il a été aussi canonisé sous son autre nom de Dionysus<sup>27</sup>. Les païens avaient coutume d'adorer le même dieu sous des noms différents; aussi non contents de la fête de Bacchus, nom sous lequel il était le plus connu à Rome, les Romains, sans doute pour plaire aux Grecs, célébraient une fête rustique en son honneur, deux jours après, sous le nom de "Dionysus Eleutherus", nom sous lequel il était adoré en Grèce<sup>28</sup>. Cette fête rustique était appelée par

abréviation Dionysia, ou pour la désigner plus explicitement "Festum Dionysi Eleutherei rusticum," c'est-à-dire la fête rustique de Denys Eleuthère<sup>29</sup>. Or, la papauté dans son zèle excessif pour les saints, a divisé en deux Denys Eleuthère, et fait deux saints distincts avec le double nom d'une divinité païenne; il y a plus encore, elle a fait de l'innocente épithète "rusticum", qui chez les païens n'avait certainement aucune prétention à la divinité, une troisième personne! Nous lisons en effet dans le calendrier à la date du 9 octobre: "Fête de Saint-Denys<sup>30</sup> et de ses compagnons, Saint-Elleuthère et Saint-Rustique<sup>31</sup>." Or, ce Denys, que la papauté a si étrangement entouré de deux compagnons, est le fameux Saint-Denys, patron de Paris; et en comparant le saint de la papauté et le dieu païen, on aura de grands éclaircissements sur cette question. Saint-Denys, après avoir été décapité et jeté dans la Seine, flotta quelque temps à la surface des eaux, si l'on en croit la légende, et prenant sa tête dans sa main au grand étonnement des spectateurs, marcha ainsi vers le cimetière, En souvenir d'un miracle si extraordinaire, on chanta pendant bien des siècles dans la cathédrale de Saint-Denys, à Paris, un hymne qui contenait le verset suivant:

*Se cadaver mox erexit,*

*Truncus truncum caput vexit,*

*Quem. ferentem hoc direxit.*

*Angelorum legio<sup>32</sup>.*

Mais les papistes eux-mêmes finirent par avoir honte de célébrer une pareille absurdité au nom de la religion; et en 1789, "l'office de Saint-Denys" fut aboli. Mais voyez cependant la marche des événements. Le monde est pendant un temps revenu aux époques d'ignorance. Le bréviaire romain qu'on avait abandonné en France, a depuis six ans été imposé de nouveau par l'autorité papale à l'Église gallicane, avec toutes ses légendes, et celle-ci entre autres; la cathédrale de Saint-Denys a été de nouveau rebâtie, et l'ancien culte restauré dans toute sa grossièreté<sup>33</sup>. Comment donc l'esprit humain a-t-il jamais pu inventer une folie si monstrueuse? Il ne faut pas en chercher bien loin la raison. L'Église de Rome représente ceux de ses saints canonisés qui passaient pour avoir souffert le martyre de l'épée, par des images sans tête ou des statues tenant à la main la tête séparée du tronc. "J'ai vu, dit Eusèbe Salvarté, dans une église de Normandie, Saint-Clair; à Arles, Saint-Mithra; en Suisse, tous les soldats de la légion Thébaine, portant leur tête à la main. Saint-Valérius est représenté de cette

94

<sup>34</sup> SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, p. 47-48.

<sup>35</sup> HUMBOLT, *Le Mexique*, vol. I, p. 339-340. Pour Oannes et Souro, voir Appendice, note K.

<sup>36</sup> SALVERTÉ, *Des Sciences occultes*, note p. 47.

<sup>37</sup> BRYANT, vol. II, p. 419, 423. Le nom même d'Orphée est précisément le synonyme de Bel, nom du grand dieu Babylonien, qui, donné dans l'origine à Cush, devint héréditaire dans la race déifiée de ses descendants. Bel signifie mélanger, et aussi confondre, et Orv, en hébreu, qui devient, en chaldéen, Orph (PAR-KHURST, *Grammaire chaldéenne* dans *Le Lexique*, p. 40), signifie aussi mélanger. Mais Orv ou Orph, signifie encore saule; aussi trouvons-nous, en parfaite concordance avec le système mystique, que le saule était chez les Grecs le symbole d'Orphée. Aussi Pausanias, après avoir parlé d'un portrait d'Actéon, ajoute: "Si l'on remarque les parties inférieures du tableau, on verra Orphée assis sur une hauteur, tenant une harpe de la main gauche, et de la main droite les feuilles d'un saule pleureur" (PAUSANIAS, liv. X, *Phocica*, ch. 30). Un peu plus loin, il dit encore: "On le représente appuyé sur le tronc de cet arbre." Les feuilles de saule dans la main droite d'Orphée et le saule sur lequel il s'appuie indiquent suffisamment le sens de son nom.

<sup>38</sup> *Géorgiques*, liv. IV, 523-527.

manière à Limoges sur les portes de la cathédrale, et sur d'autres monuments. Le grand sceau du canton de Zurich représente dans la même attitude Saint-Félix, Sainte-Regula et Saint-Exsuperantius." Voilà certainement l'origine de la pieuse fable qu'on raconte sur ces martyrs, tels que Saint-Denys et beaucoup d'autres<sup>34</sup>. C'est là l'origine immédiate de l'histoire du saint mort qui se lève et qui marche tenant sa tête à la main. Mais il paraît que cette manière de représenter est empruntée au paganisme, de telle sorte que le Saint-Denys catholique de Paris est semblable non seulement au Dionysus païen de Rome, mais encore à celui de Babylone. Dionysus ou Bacchus, dans une de ses transformations, était représenté comme un capricorne, "le poisson aux cornes de bouc"; et il y a lieu de croire que c'est sous cette forme qu'il avait le nom de Oannes. Dans l'Inde, sous cette forme, il a fait sous le nom de Souro, c'est-à-dire évidemment la semence, des choses merveilleuses<sup>35</sup>. Or, dans la sphère des Perses, il n'était pas seulement représenté sous les traits du capricorne, mais aussi sous une forme humaine, et cela exactement comme Saint-Denys est représenté par la papauté. Voici comment un ancien écrivain décrit cette figure de la sphère des Perses: "Le capricorne, le 3e Décan. La moitié de la figure est sans tête parce que la tête est dans sa main<sup>36</sup>." Nemrod eut la tête coupée; et c'est en souvenir de cette mort que ses adorateurs déploraient si amèrement, qu'on le représentait ainsi dans la sphère. Cette tête séparée du tronc fit, d'après quelques versions de son histoire, des exploits aussi merveilleux que le tronc inanimé de Saint-Denys. Bryant a prouvé dans son histoire d'Orphée que c'est exactement une légère variante de l'histoire d'Osiris<sup>37</sup>. Comme Osiris fut déchiré en Égypte de même Orphée fut déchiré en Thrace. Et lorsque les membres mutilés de celui-ci eurent été jetés ça et là dans les champs, sa tête, flottant sur l'Hèbre, prouva le caractère merveilleux de celui à qui elle appartenait. "Alors, dit Virgile, alors que séparée de son cou aussi blanc que le marbre, la tête d'Orphée était entraînée par les eaux rapides de l'Hèbre, Eurydice, répétaient sa voix expirante et sa langue glacée. Ah! Malheureuse Eurydice, murmurait son dernier soupir, et tous les échos du rivage redisaient: Eurydice<sup>38</sup>!" Il y a là de la différence, mais sous cette différence il y a une unité évidente. Dans les deux cas, la tête séparée du tronc occupe le premier plan du tableau; dans les deux cas, le miracle s'accomplit sur un fleuve. Or, si les fêtes de Saint-Bacchus-le-martyr et de Saint-Denys Eleuthère s'accordent d'une manière si extraordinaire avec l'époque de la fête du dieu du vin chez les païens, sous le nom de Bacchus ou Dionysus, ou Eleuthère, et si la manière de représenter ce Dionysus moderne et l'ancien Denys est évidemment la même, tandis que leur légende s'accorde si extraordinairement, qui peut douter du caractère réel de ces fêtes de Rome? Elles ne sont pas chrétiennes; elles sont païennes; elles sont évidemment Babyloniennes.

95

<sup>1</sup> APOLLODORE, liv. III, ch. 5, p. 266. La déesse adorée à Babylone comme Mère, était la femme de Ninus, le grand dieu, prototype de Bacchus. Un pendant à cette histoire est celle d'Ariadne, femme de Bacchus. Le vêtement de Thétis, dit Bryant (vol. II, p. 99), contenait une description de cérémonies célèbres dans les premiers siècles et un récit de l'apothéose d'Ariadne, dépeinte, qu'elle qu'en soit la signification, comme enlevée au ciel par Bacchus. On raconte une histoire analogue à propos d'Alcmène, mère du grec Hercule, distinct de l'Hercule primitif et une des formes de Bacchus: c'était un grand buveur et ses coupes sont proverbiales (MULLER, *Les Doriens*, vol. I, p. 462). La mère d'Hercule ressuscita Jupiter (père d'Hercule), dit Muller, releva Alcmène d'entre les morts et l'amena aux Îles des bienheureux, pour être la femme de Rhadamante. (*ibid.* p. 443).

<sup>2</sup> *La Chine*, vol. I, p. 354-355.

<sup>3</sup> Voir p. 121.

<sup>4</sup> PROCLUS dans TAYLOR, *Notes sur Jamblique*, p. 136.

<sup>5</sup> *Hymnes Orphiques*, H. 28, p. 109. "Ces hymnes, disent quelques critiques, ont été composés par des Néo-Platoniciens après l'ère chrétienne; ils ont corrompu la doctrine de leurs prédécesseurs." J'en doute. Dans tous les cas, je n'avance rien de ce que je leur emprunte qui ne soit confirmé par la plus haute autorité.

<sup>6</sup> PAUSANIAS, liv. IV, *Messenica*, ch. 33, p. 362.

#### Article 4 - La fête de l'Assomption

Si ce que nous avons déjà dit montre la politique charnelle suivie par Rome aux dépens de la vérité, les

circonstances qui entourent la fête de l'Assomption montrent encore mieux l'audacieuse perversité et l'impiété de cette Église; il faut noter que la doctrine à propos de cette fête, autant qu'il s'agit de la papauté, n'a pas été établie dans les âges de ténèbres, mais trois siècles après la Réforme, au milieu de toute la lumière si vantée du XIXe siècle. Voici sur quelle doctrine est fondée la fête de l'Assomption: la Vierge Marie, dit-on, n'a point connu la corruption en chair et en os, elle fut élevée au ciel, et maintenant elle est investie de toute puissance dans le ciel et sur la terre. Cette doctrine a été audacieusement exposée à la face du public anglais, dans une récente lettre pastorale de l'archevêque catholique romain de Dublin. Elle a maintenant reçu le sceau de l'infailibilité papale, ayant été comprise dans le dernier décret blasphématoire qui proclame l'immaculée conception. Or, il est impossible de faire reposer une pareille doctrine sur un seul passage de l'Écriture. Mais, dans le système Babylonien la fable était déjà toute préparée. On y enseigne que Bacchus descendit dans l'enfer, arracha sa mère aux puissances infernales et l'emporta avec lui en triomphe dans les airs<sup>1</sup>. Cette fable s'est répandue partout où s'est répandu le système Babylonien; ainsi de nos jours comme aussi depuis un temps immémorial, les Chinois célèbrent une fête en l'honneur d'une mère qui fut arrachée par son fils au pouvoir de la mort et du tombeau. La fête de l'Assomption est célébrée dans l'Église Romaine le 15 août. La fête des Chinois fondée sur une légende semblable, observée avec des lanternes et des candélabres, comme le montre Sir J. F. Davis dans sa remarquable description de la Chine, se célèbre aussi au mois d'août<sup>2</sup>. Or, lorsque la mère du Messie païen fut célébrée à cause de cette "Assomption", sous le nom de "colombe", elle fut adorée comme l'incarnation de l'Esprit de Dieu<sup>3</sup> avec lequel elle fut identifiée. Comme elle, elle fut regardée comme la source de toute sainteté et la grande purificatrice, et naturellement fut reconnue elle-même comme la Vierge mère, pure et sans tache<sup>4</sup>. Sous le nom de Proserpine (avec laquelle elle fut identifiée quoique la déesse Babylonienne se distinguât d'elle à l'origine), tout en étant chantée comme la mère du premier Bacchus et comme étant la femme honorée de Pluton, elle est aussi invoquée, dans les hymnes orphiques, comme: Associée aux saisons, essence lumineuse, Vierge toute-puissante revêtue d'une lumière céleste<sup>5</sup>.

Quel que soit l'auteur de ces hymnes, plus on les étudie, plus il devient évident, quand on les compare à la plus ancienne doctrine de la Grèce classique, que leurs auteurs comprenaient, et acceptaient en entier la théologie pure du paganisme. Pausanias, décrivant le bois de Carnasius, nous dit que Proserpine était adorée dans la Grèce païenne, quoiqu'on la connût comme femme de Pluton roi des enfers, sous le nom de la Sainte Vierge: ce bosquet contient une statue d'Apollon Carneus, de Mercure portant un bélier, et de Proserpine, fille de Gérés, qui est appelée la "Sainte Vierge"<sup>6</sup>. La pureté de cette Sainte Vierge ne consistait pas seulement à ne point être coupable du péché actuel, mais elle se distinguait spécialement par sa conception immaculée,

96

<sup>7</sup> PROCLUS, dans une note additionnelle, TAYLOR, *Hymnes orphiques*, p. 198.

<sup>8</sup> Il est déplorable que tous les chrétiens en général semblent être si insensibles à la crise actuelle de l'Église et du monde, ou au devoir qui leur est imposé comme témoins de Christ, de témoigner pratiquement contre les péchés publics de la nation. S'ils avaient besoin d'être stimulés pour accomplir plus énergiquement ce devoir, qu'ils lisent un excellent et opportun petit livre tout récemment paru, intitulé: *Interprétation originale de l'Apocalypse*, où les déclarations de l'Apocalypse concernant le caractère, la vie, la mort, la résurrection des deux témoins sont brièvement, mais fortement exposées.

<sup>9</sup> Le paragraphe ci-dessus parut d'abord au printemps de 1855, alors que l'empire contemplait avec stupéfaction les horribles et navrants désastres de Crimée, causés simplement par ce fait que dans ce

car Proclus dit: on l'appelle Coré "à cause de la pureté de sa nature et de sa supériorité immaculée"<sup>7</sup>.

S'étonnera-t-on dès lors de la dernière proclamation? Il n'y a pas lieu de le faire. Ce n'est qu'en suivant, dans ses conséquences logiques, la doctrine païenne déjà adoptée et mélangée à tout le système de Rome, que ce décret a été lancé et que la Madone romaine a été formellement appelée dans le sens le plus complet de ce mot, "la Vierge immaculée"! Peut-on douter dès lors que la Madone de Rome avec l'enfant dans ses bras et la Madone de Babylone ne soient qu'une seule et même déesse! On sait fort bien que la madone romaine est adorée comme une déesse; elle est même le grand objet du culte. Les chrétiens (d'Angleterre) ne se révolteront-ils pas à l'idée de tolérer plus longtemps ce monstrueux paganisme babylonien? Quel état chrétien pourrait supporter que ses représentants votassent l'argent de la nation protestante pour encourager une idolâtrie si blasphématoire? Si l'esprit humain n'était pas aveuglé dans ses jugements, les hommes trembleraient à la seule pensée de commettre la faute que ce pays a commise ces dernières années en soutenant la corruption et la perversité de Rome!

La Parole de Dieu n'a-t-elle pas condamné dans les termes les plus énergiques et les plus terribles la Babylone du Nouveau Testament? Et n'a-t-elle pas aussi déclaré que ceux qui participent aux péchés de Babylone participent aussi à ses châtiments? (*Apocalypse XVIII*, 4). Le grand nombre regarde en général le péché d'idolâtrie comme une faute comparativement légère et sans aucune portée. Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu des cieux le considère. Quel est de tous les commandements celui qui est accompagné des menaces les plus solennelles et les plus terribles? C'est le second: "Tu ne te feras point d'image taillée ni aucune ressemblance des choses qui sont là-haut au ciel, ni ici-bas sur la terre ni dans les eaux plus basses que la terre. Tu ne te prosterner point devant elles et ne les serviras point: car je suis l'Éternel ton Dieu, un Dieu fort et jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la 3e et à la 4e génération de ceux qui me haïssent." (*Deutéronome V*, 8, 9; *Exode XX*, 4, 5). Ces paroles viennent de la bouche même de Dieu; elles ont été écrites par la main même de Dieu sur la pierre, non pas seulement pour l'instruction de la race d'Abraham, mais de toutes les tribus et de toutes les générations de la terre, et aucun commandement n'est suivie d'une pareille menace! Or, si Dieu a menacé de punir le péché d'idolâtrie par-dessus les autres péchés, et si nous voyons ces terribles châtiments de Dieu s'appesantir sur notre nation, tandis que le péché crie au ciel contre nous, ne devons-nous pas rechercher avec le plus grand soin si parmi tous nos autres péchés nationaux qui sont à la fois graves et nombreux, celui-là ne constitue pas la première et capitale offense? Et pourquoi donc ne nous prosternerions-nous pas devant les rochers et les pierres? Oui, si nous, qui professons une doctrine opposée, nous encourageons, si nous nourrissons, si nous maintenons une idolâtrie que Dieu a si affreusement menacée de sa colère, notre faute, au lieu d'en être amoindrie, en est d'autant plus grande, car c'est un péché contre la lumière! Or, les faits sont évidents pour tous. Il est notoire qu'en 1854 une idolâtrie anti-chrétienne a été incorporée dans la constitution anglaise d'une manière telle, que pendant un siècle et demi il n'en avait point été introduit de semblable. On sait aussi, que depuis, ce pays a été frappé de plusieurs châtiments successifs. Faut-il regarder cette coïncidence comme purement accidentelle? Ne faut-il pas plutôt y voir l'accomplissement de la menace prononcée par Dieu dans l'Apocalypse? C'est là aujourd'hui une question excessivement pratique. Si notre péché à cet égard n'est pas reconnu par notre nation, s'il n'est pas confessé avec repentance, s'il n'est pas rejeté bien loin, si au contraire, nous l'augmentons encore, si maintenant, pour la première fois depuis la Révolution, tandis que nous confiant visiblement au Dieu des batailles pour le succès de nos armes, nous l'affrontons ouvertement en envoyant dans nos camps des prêtres d'idoles; nous pourrions avoir des fêtes nationales et des journées d'humiliation innombrables; Dieu ne peut pas les accepter; elles peuvent nous accorder un répit temporaire, mais nous pouvons être certain que le Seigneur ne fera point cesser sa colère et que son bras sera encore étendu!

97

d'humiliation. Le lecteur peut juger si oui ou non les événements qui ont eu lieu depuis ont affaibli notre raisonnement. Les quelques années d'impunité qui se sont écoulées depuis que la révolte de l'Inde, avec toutes ses horreurs, a été apaisée, montrent la patience de Dieu. Mais si l'on méprise cette patience (ce qui a évidemment lieu, tandis que la faute va en s'aggravant) l'issue finale ne doit qu'en être plus terrible.

## CHAPITRE 4

### *Doctrines et discipline*

Lorsque Linacer, médecin distingué et catholique bigot du règne d'Henri VIII, tomba pour la première fois sur le Nouveau Testament, après l'avoir lu il le rejeta avec impatience et poussant un gros juron, s'écria: "Ou ce livre n'est pas vrai, ou nous ne sommes pas chrétiens." Il vit tout de suite que le système de Rome et le système du Nouveau Testament sont directement opposés: celui qui les compare avec impartialité ne peut arriver à une autre conclusion. En passant de la Bible au bréviaire, on semble passer de la lumière aux ténèbres. Tandis que l'un proclame: "Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, paix sur la terre et bienveillance envers les hommes", l'autre enseigne ce qui est déshonorant pour le Très-haut et pernicieux pour le bien-être moral et spirituel de l'humanité. Comment des doctrines et des pratiques si funestes ont-elles été embrassées, adoptées par la papauté? La Bible est-elle si obscure ou équivoque que les hommes aient pu supposer qu'elle leur demandait de croire et de pratiquer le contraire de ce qu'elle disait? Non, la doctrine et la discipline de la papauté n'ont jamais été empruntées à la Bible. Ce qui le prouve c'est que partout où elle le peut, elle anathématise la lecture de la Bible, condamne aux flammes ce don de l'amour céleste ou le ferme sous clef. Mais on peut l'établir encore plus catégoriquement en examinant les principales colonnes de l'édifice papal empruntées à Babylone. Que le lecteur en examine maintenant les preuves.

98

<sup>1</sup> L'évêque HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 363. Il y a deux exceptions à cette déclaration: le cas d'un infidèle converti dans un pays païen où il est impossible de recevoir le baptême, et le cas d'un martyr baptisé, comme on dit, dans son propre sang; mais dans tous les autres cas, pour les jeunes comme pour les vieux, la nécessité est absolue.

<sup>2</sup> *ibid.* p. 356.

<sup>3</sup> *ibid.* p. 358.

<sup>4</sup> *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 362.

<sup>5</sup> VIRGILE, *Enéide*, liv. VI, v. 427-429.

<sup>6</sup> *ibid.* v. 436. Entre les enfants et les suicidés il y a une autre catégorie, ceux qui sur terre ont été injustement condamnés à mort et pour qui il n'y a plus d'espoir.

### **Article 1 - Régénération par le baptême**

On sait que la régénération par le baptême est un article fondamental de Rome et qu'il se trouve à l'entrée même du système Romain. Suivant Rome elle-même, le baptême est si important dans ce but, que d'un côté on déclare qu'il est absolument nécessaire pour être sauvé, tellement qu'un enfant mort sans baptême ne peut pas être reçu dans la gloire; et de l'autre, ses vertus sont si grandes qu'on le déclare dans tous les cas infaillible pour nous régénérer par une nouvelle naissance spirituelle en nous faisant enfants de Dieu<sup>2</sup>. On l'appelle la première porte par laquelle nous entrons dans le bercail de Jésus-Christ, le premier moyen par lequel nous recevons la grâce de la réconciliation avec Dieu. Aussi les mérites de Jésus sont-ils appliqués par là à nos âmes d'une manière si surabondante, qu'ils satisfont pleinement la justice divine pour tout ce qu'elle exige de nous, soit à cause du péché originel, soit à cause du péché actuel<sup>3</sup>. Or, des deux côtés cette doctrine est antiscripturaire; des deux côtés elle est purement païenne. Elle est anti-scripturaire, car le Seigneur Jésus-Christ a expressément déclaré que ces enfants, sans le baptême, ou sans aucune autre loi, peuvent être admis dans la gloire céleste. "Laissez les petits enfants venir à moi et ne les empêchez point: car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent." (*Matthieu XIX*, 14). Jean-Baptiste, étant encore dans le sein de sa mère, fut si rempli de joie à la nouvelle de la naissance du Sauveur, que la salutation de Marie ayant frappé les oreilles de sa mère, l'enfant tressaillit dans le sein maternel (*Luc I*, 41, 44). Si cet enfant était mort en venant au monde, qu'est-ce qui aurait pu l'exclure de l'héritage des saints dans la lumière pour lequel il avait été si évidemment préparé? Cependant l'évêque catholique romain Hay, se défiant de tout principe de la Parole de Dieu, n'hésite pas à poser la question suivante: "Que devient l'enfant mort sans baptême?" Réponse: "Si un jeune enfant était mis à mort pour l'amour du Christ, ce serait le baptême de sang, et il irait au ciel; mais excepté ce cas, comme ces enfants ne peuvent pas désirer le baptême avec les autres dispositions nécessaires, s'ils ne sont pas baptisés d'eau ils ne peuvent pas aller au ciel<sup>4</sup>." Cette doctrine n'a jamais pu venir de la Bible, d'où vient-elle donc? Elle est venue du paganisme. Le lecteur au courant des classiques se rappellera certainement dans quel état Énée, alors qu'il visitait les régions de l'enfer, trouva les âmes des malheureux enfants morts sans avoir été administrés selon les rites de l'Église: "Il entend les voix plaintives des enfants dont les âmes pleurent à l'entrée des enfers: infortunés qui, entrés dans la vie, n'en ont point connu les douceurs, et qu'une mort prématurée a ravis au sein maternel<sup>5</sup>." Ces malheureux enfants, afin de glorifier la vertu et l'efficace des rites mystérieux du paganisme, sont exclus des Champs-Élysées, le paradis des païens, et n'ont chez leurs compagnons les plus rapprochés de meilleure compagnie que celle des suicidés: "Près d'eux, tristes et abattus, sont les mortels qui sans avoir commis de crimes se sont donné la mort de leur propre main, et qui, désertant le jour, ont rejeté leurs âmes loin de leurs corps<sup>6</sup>."

Voilà pour le manque de baptême. Quant à son efficacité positive, lorsqu'on l'a obtenu, la doctrine papale est aussi anti-scripturaire. Il y a des protestants déclarés qui croient à la doctrine de la régénération baptismale; mais la Parole de Dieu n'en dit rien. Voici la déclaration de l'Écriture sur le baptême: il ne donne pas une naissance nouvelle, mais c'est un moyen désigné pour signifier et sceller cette nouvelle naissance là où elle existe déjà. À cet égard le baptême repose sur le même fondement que la circoncision. Or qu'est-ce que la Parole de Dieu nous dit de l'efficace de la circoncision? Elle dit, parlant d'Abraham: "Il reçut le signe de la

99

<sup>7</sup> Voir *Recherches asiatiques*, vol. VII, p. 271.

<sup>8</sup> TERTULLIEN, *De Baptismo*, vol. I, p. 1204.

<sup>9</sup> *Elioe Comment*, dans GREG. NAZ. Orat. IV. GREGORII NAZIANZENI, *Opera*, p. 245.

circoncision comme sceau de la justification par la foi bien qu'il fût encore incircis." (*Romains IV*, 11).

La circoncision ne devait donc pas faire d'Abraham un juste: il était juste déjà avant d'avoir été circoncis. Mais elle devait le déclarer juste afin de lui mieux démontrer sa justice. Si Abraham n'avait pas été juste avant sa circoncision, sa circoncision n'aurait pas été un sceau et n'aurait pu confirmer ce qui n'existait pas. Il en est de même du baptême, c'est un sceau de la justification par la foi que l'homme possède avant d'être baptisé. Car il est dit: "Celui qui croit et qui est baptisé sera sauvé." (*Marc XVI*, 16). Là où la foi existe, si elle est sincère, c'est la preuve d'un cœur nouveau, d'une nature régénérée, et c'est seulement sur la profession de cette foi et de la régénération, s'il s'agit d'un adulte, qu'il est admis au baptême. Même s'il s'agit d'enfants incapables de faire profession de foi ou de sainteté, l'administration du baptême n'a pas pour but de les régénérer, ou de les sanctifier, mais de les déclarer saints, c'est-à-dire propres à être consacrés, même dans l'enfance, au service du Christ, comme toute la nation d'Israël, à cause de sa parenté avec Abraham, suivant la chair, était sanctifiée pour le Seigneur. S'ils n'étaient pas saints dans ce sens figuré, ils n'étaient pas propres pour le baptême qui est le sceau d'un état de sainteté. Mais la Bible les déclare saints, à cause de leur descendance de parents croyants et cela même lorsqu'un seul des parents est fidèle: "Le mari infidèle est sanctifié par sa femme et la femme infidèle est sanctifiée par son mari, - autrement vos enfants seraient impurs, tandis qu'ils sont saints."

(I Corinthiens VII, 14). Ils sont donc baptisés à cause de leur sainteté et pour la proclamer solennellement, avec toutes les responsabilités qui en découlent. Cette sainteté cependant, est bien différente de la sainteté de la nouvelle nature; et quoique le fait du baptême, si on le considère au point de vue scripturaire et qu'on l'améliore en conséquence, soit dans la main de Dieu, un moyen important de faire de cette sainteté une glorieuse réalité dans le sens le plus élevé du mot, cependant il n'assure pas nécessairement dans tous les cas la régénération spirituelle. Dieu peut donner ou ne pas donner, suivant qu'il lui plaît, un coeur nouveau avant, pendant ou après le baptême; mais il est évident que des milliers qui ont été baptisés sont encore irrégénérés; ils sont encore exactement dans la même position que Simon le magicien qui, après avoir été baptisé par Philippe, était encore "dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité" (*Actes VIII, 23*).

La doctrine de Rome, cependant, est que tous ceux qui sont canoniquement baptisés, quoique ignorants, quoique immoraux, pourvu qu'ils croient implicitement à l'Église, et livrent leur conscience aux prêtres, sont aussi régénérés que jamais ils pourront l'être, et que les enfants sortant de l'eau du baptême sont entièrement purifiés du péché originel. Aussi voyons-nous que les missionnaires jésuites de l'Inde se vantent de faire des convertis par milliers, en les baptisant simplement, sans leur donner la moindre instruction préalable, alors qu'ils sont encore dans l'ignorance la plus complète des vérités du christianisme et sur leur simple promesse d'être soumis à Rome. Cette doctrine de la régénération baptismale est aussi essentiellement Babylonienne. On s'étonnera, peut-être, à l'idée que la régénération ait été connue dans le monde païen; mais qu'on aille seulement dans l'Inde on trouvera aujourd'hui les bigots Hindous, qui n'ont jamais prêté l'oreille à une instruction chrétienne, aussi familiarisés que nous-mêmes à cette expression et à cette idée. Les Brahmanes se vantent d'être des hommes nés deux fois<sup>7</sup> et dans cette condition, ils se disent assurés d'un bonheur éternel. Or, il en était de même à Babylone et la nouvelle naissance y était conférée par le baptême. Dans les mystères Chaldéens, avant de donner aucune instruction, on demandait avant tout à ceux qu'on allait initier, de recevoir le baptême en signe d'une obéissance aveugle et complète. Nous lisons dans des auteurs anciens un témoignage direct du double fait du baptême et de sa signification. Dans certains rites sacrés des païens, dit Tertullien, faisant spécialement allusion au culte d'Isis et de Mithra, l'initiation se fait par le baptême. Le mot initiation signifie clairement qu'il fait allusion aux mystères de ces divinités. Ce baptême se faisait par immersion. Et il paraît que c'était une cérémonie difficile et périlleuse, car nous lisons que celui qui passait dans les eaux de purification et subissait diverses épreuves nécessaires était admis, s'il survivait, à la connaissance des mystères<sup>9</sup>. Il fallait pour affronter cette initiation un courage peu ordinaire. Il y avait cependant cette raison

100

<sup>10</sup> TERTULLIEN, *De Baptismo*, vol. I, p. 1205.

<sup>11</sup> Voir MALLETT, Le baptême anglo-saxon, *Antiquités*, vol. I, p. 335.

<sup>12</sup> HUMBOLDT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 185.

<sup>13</sup> Comme le baptême est absolument nécessaire au salut, Rome autorisa les sages-femmes à l'administrer.

Au Mexique, la sage-femme paraît avoir été une prêtresse.

<sup>14</sup> PRESCOTT, *Le Mexique*, vol. III, p. 339-340.

<sup>15</sup> Dans la cérémonie romaine du baptême la première chose que le prêtre doit faire, c'est d'exorciser le diable pour le chasser de l'enfant qu'on va baptiser, au moyen de ces paroles: "Sors de cet enfant, esprit impur, fais place à l'Esprit-Saint le consolateur." *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 365. Dans le Nouveau Testament, il n'y a pas la moindre allusion à aucun exorcisme de ce genre accompagnant le baptême chrétien. Il est entièrement païen.

<sup>16</sup> Pour les preuves, voir Appendice, note L.

<sup>17</sup> HUMBOLDT, *Recherches Mexicaines*, vol. I, p. 320.

puissante pour les déterminer, c'est que tous ceux qui étaient ainsi baptisés, nous dit Tertullien, avaient la promesse de la régénération et le pardon de tous leurs parjures<sup>10</sup>. Les adorateurs d'Odin pratiquaient le rite du baptême, qui, si on le rapproche de leur but avoué, montre qu'au moins à l'origine, ils ont dû croire qu'on pouvait purifier le péché naturel et la corruption de leurs nouveau-nés en les aspergeant d'eau ou en les plongeant immédiatement après leur naissance dans des lacs ou des rivières<sup>11</sup>. Il y a plus: de l'autre côté de l'Atlantique, à Mexico, on trouva la même doctrine de régénération par le baptême en vigueur chez les indigènes, lorsque Cortez et ses guerriers débarquèrent sur leurs rivages<sup>12</sup>. La cérémonie du baptême mexicain, que les missionnaires catholiques romains de l'Espagne contemplaient avec étonnement, est décrite de la manière suivante dans la Conquête du Mexique de Prescott: "Lorsqu'on avait achevé tous les préparatifs du baptême, on réunissait tous les parents de l'enfant et on faisait venir la sage-femme qui devait accomplir la cérémonie du baptême<sup>13</sup>. Au point du jour tous s'assemblaient dans la cour de la maison; au lever du soleil, la sage-femme prenant l'enfant dans ses bras demandait un petit plat de terre rempli d'eau, pendant que ceux qui l'assistaient plaçaient dans la cour les ornements préparés pour le baptême. Pour accomplir la cérémonie, elle tournait le visage vers l'occident et commençait aussitôt certaines formalités. Ensuite elle aspergeait d'eau la tête de l'enfant et disait: « Ô mon enfant, prends et reçois l'eau du Seigneur du monde qui est notre vie et qui est donnée pour faire croître et renouveler notre corps. Elle est destinée à nous laver et à nous purifier. Puissent ces gouttes célestes entrer dans ton corps et y demeurer, puissent-elles détruire et éloigner de toi tout le mal et tout le péché qui t'a été transmis avant le commencement du monde, puisque tous nous sommes sous son pouvoir! » Alors elle lavait avec l'eau le corps de l'enfant et parlait ainsi: « D'où que tu viennes, toi qui es funeste à cet enfant, laisse-le et éloigne-toi de lui, car maintenant il a une nouvelle vie et il est né de nouveau, maintenant il est purifié et nettoyé de nouveau et notre mère Chalchiviltlycuc (la déesse de l'eau) l'amène dans le monde. » Ayant ainsi prié, la sage-femme prend l'enfant dans ses mains et l'élevant vers le ciel dit: « O Seigneur, tu vois cette créature que tu as envoyée dans le monde, ce lieu de chagrin, de souffrance et de pénitence, accorde-lui, ô Seigneur, tes dons et ton inspiration, car tu es le grand Dieu et avec toi est la grande Déesse<sup>14</sup> » Voilà bien certainement l'opus operatum. Voilà aussi la régénération par le baptême et l'exorcisme<sup>15</sup> aussipar faitset aussicomplets quepourraitledésirerun prêtreromainou un partisan du Tractarianisme. Le lecteur demandera-t-il quelles preuves démontrent que le Mexique a emprunté cette doctrine à la Chaldée? La preuve est décisive. Nous savons, d'après les recherches d'Humboldt, que les Mexicains honoraient Wodan comme le chef de leur race; exactement comme les anciens Anglais le faisaient. Le Wodan ou Odin de Scandinavie est le même, on peut le prouver, que l'Adon de Babylone<sup>16</sup>. Le Wodan du Mexique, on le verra par la citation suivante, est absolument le même. D'après les anciennes traditions réunies par l'évêque Francis Munez de la Vega, dit Humboldt, le Wodan des Chiapanais (Mexicains) était petit-fils de ce vieillard illustre, qui, à l'époque du grand déluge, où périt la plus grande partie de l'humanité, fut sauvé sur un radeau avec sa famille. Wodan contribua à la construction de ce grand édifice que les hommes tentèrent d'élever jusqu'aux cieux. L'exécution de ce projet téméraire fut interrompue; chaque famille eut dès lors un langage différent; et le grand esprit Teotl ordonna à Wodan d'aller peupler la contrée d'Anahuac<sup>17</sup>. Voilà qui démontre d'une

101

<sup>18</sup> HUMBOLDT, vol. I, p. 319.

<sup>19</sup> BRYANT, vol. XIV, p. 21.

<sup>20</sup> *ibid.* p. 86.

<sup>21</sup> BRYANT, vol. III, p. 78.

<sup>22</sup> Le mot même, Ish, homme, usité dans le sanscrit avec le digamma préfixe: par exemple Vishampati, le seigneur des hommes. WILSON, *L'Inde il y a 3000 ans*, p. 59.

*Fig. 34*

manière évidente l'origine de la mythologie Mexicaine et aussi de la régénération baptismale que les



Mexicains avaient en commun avec les adorateurs égyptiens et perses de la reine chaldéenne du Ciel. Prescott, il est vrai, doute de l'authenticité de cette tradition, comme étant trop exactement analogue avec l'histoire scripturaire pour être digne de foi. Mais le célèbre Humboldt qui avait examiné soigneusement le sujet et qui n'avait aucune raison pour le contredire, déclare qu'il croit entièrement à l'exactitude de cette tradition. Je dirai même qu'on peut le prouver, d'après les pages si intéressantes de Prescott, pour chaque trait essentiel, à la seule exception du nom de Wodan auquel il ne fait aucune allusion. Mais heureusement, le fait que ce nom avait été porté par quelque illustre héros parmi les ancêtres supposés de la race Mexicaine est mis hors de doute, par cette circonstance singulière que les Mexicains avaient un de leurs jours appelé Jour de Wodan, exactement comme les Anglais en ont un<sup>18</sup>. C'est là, si on la rapproche de toutes les circonstances, une preuve frappante à la fois de l'unité de la race humaine et de la large diffusion du système qui commença à Babylone. Si l'on demande: comment les Babyloniens eux-mêmes ont-ils adopté cette doctrine de la régénération par le baptême? C'est là une question qu'on peut élucider. Dans les mystères Babyloniens la commémoration du déluge, de l'arche et des grands événements de la vie de Noé, se mêlait au culte de la reine du ciel et de son fils. Noé, pour avoir vécu dans deux mondes, le monde avant le déluge et le monde après le déluge, était appelé Diphues ou celui qui est né deux fois<sup>19</sup>, et était représenté sous les traits d'un dieu à deux têtes, tournées dans deux directions opposées, l'une jeune, l'autre vieille<sup>20</sup>. Nous avons vu que Janus, le dieu à deux têtes, se rapportait en un sens à Cush et à son fils Nemrod, considérés comme un seul dieu, sous un double aspect, comme le dieu suprême, le père de tous les héros déifiés; et cependant pour lui acquérir l'autorité et le respect essentiels à son titre futur de chef du grand système d'idolâtrie inaugurée par les apostats, il était nécessaire de le représenter d'une manière ou de l'autre comme identique au grand patriarche qui était le père de tous et avait une histoire si merveilleuse. Aussi dans les légendes de Janus, nous voyons, mêlées à d'autres traits provenant d'une source tout à fait différente, des déclarations non seulement sur ce fait qu'il était le père du monde, mais sur celui-ci qu'il était l'inventeur des navires<sup>21</sup>, ce qui est évidemment un emprunt à l'histoire de Noé; c'est pour cela que la manière étonnante dont il est représenté dans cette gravure (**fig. 34**) que nous mettons sous les yeux du lecteur, avait été inspirée par l'histoire du grand patriarche, à l'intégrité duquel l'Écriture fait si particulièrement allusion quand elle parle du double aspect de sa vie: "Noé fut un homme juste et intègre dans sa postérité" (*Genèse* VI, 9), c'est-à-dire dans sa vie avant et après le déluge.

Toute la mythologie de Grèce et de Rome, comme celle de l'Asie, est remplie de l'histoire et des exploits de Noé auxquels il est impossible de se méprendre. Dans l'Inde, le Dieu Vichnou, le conservateur, qu'on honore pour avoir miraculeusement sauvé une famille juste au moment où le monde fut submergé, offre l'histoire de Noé enveloppée dans cette légende; il est même appelé par son nom. Vichnou est exactement la forme sanscrite du Chaldéen Ishnuh, l'homme Noé ou l'homme de repos<sup>22</sup>. Quant à Indra, le roi des dieux et le dieu de la pluie, ce qui n'est évidemment qu'une autre forme du même dieu, on trouve ce nom sous la forme exacte d'Ishnu. Or, la légende même de Vichnou qui prétend faire de lui non une simple créature, mais le dieu suprême et éternel, montre que cette interprétation de son nom n'est pas une imagination sans fondement. Voici comment il est célébré dans le Matsya Puran: "Le soleil, le vent, l'air, tous les éléments immatériels, étaient absorbés dans son essence divine et l'univers étant consumé, le Dieu éternel et tout-puissant, ayant revêtu une ancienne forme, se reposa mystérieusement sur la surface du vaste océan. Mais nul ne peut savoir

102

<sup>23</sup> Col. KENNEDY, *La mythologie Hindoue*, p. 228.

<sup>24</sup> RYANT, vol. III, p. 75.

<sup>25</sup> WILKINSON, vol. IV, p. 340.

<sup>26</sup> PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, vol. II, p. 366. D.

<sup>27</sup> POLLODORE, liv. III, c. X, IV, vol. I, p. 356-357. THÉOCRITE, Idylle, XV, l. 103-104, p. 190-191; *Poetoe Groeci minores*. Théocrète parle d'Adonis, délivré par Vénus, des régions infernales, après y être demeuré pendant un an, mais comme cette scène se passe en Égypte, il est évident qu'il fait allusion à Osiris, qui était l'Adonis des Égyptiens.

<sup>28</sup> PLUTARQUE, *De Iside et Osiride*, p. 356, 367, etc. C'est sous les traits de Pthah-Sokari-Osiris, qu'il était représenté comme ayant été enseveli sous les eaux (WILKINSON, vol. IV, p. 265). Sous son caractère propre, simplement comme Osiris, il avait une tout autre sépulture.

si cet être était alors visible ou invisible, quel était son saint nom, ou la cause de son mystérieux sommeil. Nul ne peut dire non plus combien il se reposa ainsi jusqu'à ce qu'il eût la pensée de créer; car nul ne l'a vu, nul ne s'est approché de lui, nul ne peut pénétrer le mystère de son essence réelle<sup>23</sup>. Conformément à cette ancienne légende, Vichnou est encore représenté comme dormant quatre mois de l'année.

Maintenant rapprochez cette histoire du nom de Noé, l'homme du repos, et de son histoire personnelle pendant le déluge, lorsque le monde fut détruit, lorsque durant quarante jours et quarante nuits tout n'était que chaos, qu'on ne voyait ni soleil, ni lune, ni étoile scintillante, que la mer et le ciel étaient confondus et que tout n'était qu'un océan universel, sur la surface duquel flottait le patriarche; qu'il n'y avait nul être humain pour s'approcher de lui, sauf ceux qui étaient dans l'arche avec lui, et nous pénétrons aussitôt le mystère de son essence réelle, nous discernons le saint nom de cette personne et nous connaissons les causes de ce mystérieux sommeil. Or, partout on célèbre le nom de Noé soit sous le nom de Saturne le mystérieux<sup>24</sup>, car ce nom lui était donné aussi bien qu'à Nemrod, parce qu'il fut caché dans l'arche, au jour de la terrible colère du Seigneur, soit sous celui d'Oannes ou Janus, l'homme de la mer; et il est généralement dépeint de manière à non prouver qu'on le regardait comme Diphues, celui qui est né deux fois, ou le régénéré. Les Babyloniens nés deux fois, qui sont autant de dieux sur la terre, montrent bien par le titre qu'ils se décernent à eux-mêmes, que le dieu qu'ils représentent et dont ils réclament les prérogatives avait été connu comme celui qui est né deux fois. Les rapports de la régénération avec l'histoire de Noé éclatent avec force dans les récits qui nous sont faits des mystères célébrés en Égypte. Les meilleurs savants versés dans les antiquités Égyptiennes, parmi lesquels nous citerons Sir Gardiner Wilkinson, admettent que l'histoire de Noé se mêlait à celle d'Osiris<sup>25</sup>. Le vaisseau d'Isis et le cercueil d'Osiris flottant sur les eaux, se rapportent exclusivement à cet événement remarquable. On déplorait la mort d'Osiris à différentes époques, dans diverses parties de l'Égypte, et à l'une de ces époques on célébrait plus particulièrement la mémoire du puissant chasseur devant l'Éternel, et à une autre, la catastrophe terrible à laquelle Noé survécut. Dans la grande et solennelle fête appelée la disparition d'Osiris, il est évident que c'est Noé lui-même qui était censé s'être perdu. L'époque où Osiris fut enfermé dans son cercueil et où ce cercueil fut déposé à la surface de l'eau, d'après les déclarations de Plutarque, s'accorde exactement avec l'époque où Noé entra dans l'Arche. Ce fut le 17 du mois d'Athyr, alors que le Nil cesse de déborder, lorsque les nuits allongent et que les jours diminuent<sup>26</sup>. Le mois Athyr était le second mois après l'équinoxe d'automne, époque à laquelle commençait l'année des juifs et des patriarches. D'après cette déclaration donc, Osiris fut enfermé dans son cercueil le 17e jour du second mois de l'année patriarcale. Comparez ce fait avec le récit scripturaire de l'entrée de Noé dans l'Arche, et vous verrez à quel point ils s'accordent: "l'an 600 de la vie de Noé, le deuxième mois, au 17e jour du mois, toutes les fontaines du grand abîme furent rompues,... ce jour-là Noé... entra dans l'Arche." (*Genèse* VII, 11, 12); L'époque à laquelle disaient, Osiris (ou autrement Adonis) avait été renfermé dans son cercueil, était exactement la même que celle où

Noé fut relégué dans l'Arche pendant une année<sup>27</sup>. Or, les déclarations de Plutarque démontrent que comme Osiris à cette fête était régale comme mort et enseveli quand il fut renfermé dans son arche ou dans son cercueil et confié à l'abîme, ainsi lorsqu'il en sortit, son nouvel état fut regardé comme celui d'une nouvelle vie, ou comme une régénération<sup>28</sup>.

103

<sup>29</sup> PLUTARQUE, *De Iside*, vol. II, p. 36.

<sup>30</sup> On s'est livré à beaucoup de spéculations sur le sens du nom de Shinar, appliqué à la région dont Babylone était la capitale. Les faits ci-dessus mentionnés, ne jettent-ils pas de la lumière sur ce point? Ce qui paraît le plus probable, c'est que ce nom vient de shenè, répéter, et naar, enfance. La pays de Shinar, d'après cela, est donc exactement le pays du Régénérateur.

<sup>31</sup> *Revue de l'Épître* du Dr. GENTIANUS HARVET, p. 19. B et 20. A.

<sup>32</sup> NEWMAN, *Développement*, p. 359-360.

Nous avons toute raison de croire que par l'arche et le déluge, Dieu donna aux saints patriarches et principalement au juste Noé une représentation typique, vivante, du pouvoir du sang et de l'esprit de Christ, comme sauvant de son courroux et en même temps purifiant de tout péché, représentation qui était le sceau et la confirmation la plus réjouissante de la foi des véritables croyants. Pierre semble y faire distinctement allusion lorsqu'il dit, parlant de cet événement: "C'est à cela que répond maintenant comme une figure le baptême qui nous sauve." (*I Pierre* III, 21). Les prêtres Chaldéens ont entièrement corrompu et dénaturé toutes les vérités primitives. Ils fermèrent volontairement les yeux sur ce fait, que c'est la justice par la foi que Noé avait avant le déluge qui lui permit de traverser sain et sauf les eaux vengeresses de cette terrible catastrophe, et l'introduisit du sein de l'arche, par une nouvelle naissance, dans un monde nouveau, lorsqu'arrêté sur le mont Ararat, il sortit de sa longue réclusion. Ils firent croire à leurs sectateurs qu'en passant seulement par les eaux du baptême et les pénitences qui s'y rattachaient, cela suffisait pour faire d'eux, comme du second père de l'humanité, de Diphueis, nés deux fois ou régénérés, pour leur donner tous les privilèges du juste Noé et cette nouvelle naissance (palingenesia)<sup>29</sup> dont leur conscience leur faisait sentir le pressant besoin. La papauté agit d'après le même principe, et c'est de cette source qu'elle a tiré sa doctrine de la régénération par le baptême, à propos de laquelle on a tant écrit et engagé tant de controverses, que l'on discute tant que l'on voudra, c'est là et là seulement qu'on trouve la véritable origine de ce dogme anti-scripturaire<sup>30</sup>.

Le lecteur a déjà vu combien Rome a fidèlement copié l'exorcisme usité dans le baptême. Toutes les autres particularités qui se rattachent au baptême Romain, comme l'emploi du sel, de la salive, du chrême ou l'onction avec l'huile, et la marque sur le front par le signe de la croix, sont également des usages païens. Quelques partisans de Rome sur le continent, ont convenu que certains de ces usages n'ont pas été empruntés à l'Écriture. Jodocus Tiletanus de Louvain, défendant la doctrine de la tradition non écrite, n'hésite pas à dire: "Nous ne sommes pas satisfaits de ce que l'Évangile ou les apôtres déclarent, mais nous disons avant comme après, qu'il y a plusieurs vérités graves et importantes qui sont acceptées et reçues par suite d'une doctrine qui n'est nulle part écrite. Car nous bénissons l'eau avec laquelle nous baptisons et l'huile dont nous oignons; et même nous bénissons celui que nous baptisons. Et, je vous le demande, dans quelle doctrine l'avons-nous appris? Ne le tenons-nous pas d'une ordonnance secrète et non écrite? Et de plus, quelle écriture nous enseigne à oindre avec l'huile? Oui, je vous le demande, d'où vient l'usage de plonger trois fois les enfants dans l'eau? Cela ne vient-il pas de cette doctrine cachée et mystérieuse que nos maîtres ont reçue en secret sans aucune autorité et qu'ils observent encore<sup>31</sup>." Ce savant théologien de Louvain maintient naturellement que cette doctrine secrète et cachée dont il parle, était la parole non écrite, transmise par le canal de l'infaillibilité, depuis les apôtres du Christ jusqu'à son propre temps. Mais d'après ce que nous avons déjà vu, le lecteur aura une opinion différente sur la source de cette doctrine secrète et cachée. Le Père Newman admet pour l'eau sacrée (c'est-à-dire l'eau imprégnée de sel puis consacrée) et plusieurs autres choses qui étaient, comme il le dit lui-même, les instruments et les accessoires du culte du démon, que tous ces usages avaient leur origine païenne et qu'ils avaient été sanctifiés par leur introduction dans l'Église<sup>32</sup>. Quelle excuse, quel palliatif peut-il donc offrir pour une adoption si extraordinaire? Le voici: c'est que l'Église avait confiance dans le pouvoir du christianisme pour résister à l'infection du mal, et pour faire servir cette doctrine à la cause de l'Évangile. Quel droit avait l'Église à entretenir une pareille confiance? Quelle union pouvait-il y avoir entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre Christ et Bélial? Que l'histoire de l'Église témoigne de la vanité, que dis-je, de l'impiété d'une semblable espérance! Que la suite de nos recherches verse sa lumière sur ce sujet!

104

<sup>33</sup> *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 368.

<sup>34</sup> SERVIUS, vol. p. 197.

<sup>35</sup> Il y a une allusion évidente au van mystique du dieu Babylonien dans la prophétie sur Babylone prononcée par Jérémie: "Ainsi a dit l'Éternel: Voici, je vais faire lever un vent de destruction contre Babylone et contre ceux qui l'habitent et dont le cœur s'élève contre moi. J'enverrai contre Babylone des vanneurs qui la vann eront et qui videront son pays." (*Jérémie* LI, 1, 2).

<sup>36</sup> VIRGILE, *Enéide*, liv. VI, v. 739-741.

<sup>37</sup> De Flo, je respire.

*Fig. 35 – Le lecteur se rappellera que Jupiter, en Jupiter jeune ou Jupiter l'enfant, était adoré dans les bras de sa mère la Fortune, comme Vénus était adorée dans les bras de la déesse Babyloniennne ou Horus, dans les bras d'Isis. De plus, Cupidon qui, comme fils de Jupiter, est Vejovis, c'est-à-dire le jeune Jupiter, est représenté non seulement avec la coupe de vin de Bacchus, mais avec une guirlande de lierre autour de lui, comme marque distinctive de la même divinité.*

### **L'usage de la salive**

Au point où nous en sommes maintenant, je ne parlerai que d'un seul rite du baptême. C'est l'usage de la salive; si nous examinons les mots eux-mêmes du rituel romain relatifs à cette cérémonie, nous verrons clairement que cet usage doit venir des mystères. Voici le récit de l'emploi qu'on en fait d'après l'évêque Hay<sup>33</sup>: le prêtre récite un autre exorcisme et à la fin touche avec un peu de salive l'oreille et les narines de celui qu'il baptise, en disant: "Epphata, c'est-à-dire ouvre-toi à une douce odeur; Puisses-tu fuir, ô démon, car le jugement de Dieu est proche." Or, le lecteur demandera tout de suite: quel rapport possible, concevable, peut-il y avoir entre la salive et une douce odeur? Si on rapproche soigneusement la doctrine des mystères chaldéens de cette déclaration, on verra que ce n'est point par hasard, quelque absolu et dépourvu de sens que ces termes puissent paraître, que la salive et une douce odeur ont été rapprochées. Nous avons déjà vu à quel

point le paganisme connaissait les attributs et l'oeuvre du Messie promis, quoique toute cette connaissance de ces grands sujets servît à corrompre les esprits et à les garder dans la servitude. Il nous faut maintenant remarquer que s'ils connaissaient l'existence du Saint-Esprit, de même ils connaissaient son oeuvre, quoique leur connaissance de ce sujet fût également corrompue et grossière. Servius, dans ses commentaires sur la première Géorgique de Virgile, après avoir cité l'expression bien connue *Mystica vannus lacchi*, "l'éventail mystique de Bacchus" dit que cet éventail mystique symbolisait la purification des âmes<sup>34</sup>. Mais comment un éventail pouvait-il être un symbole de la purification des âmes? La réponse est qu'un éventail est l'instrument qui sert à produire le vent<sup>35</sup>, et en Chaldée, nous l'avons déjà vu, le même mot veut dire à la fois vent et Saint-Esprit. Il est donc hors de doute qu'à l'origine le vent était l'un des divins emblèmes des patriarches, qui représentait la puissance du Saint-Esprit, comme notre Seigneur Jésus-Christ le dit lui-même à Nicodème, "le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit; mais tu ne sais d'où il vient ni où il va" (*Jean III*, 8). C'est pour cela que lorsqu'on représentait Bacchus avec l'éventail mystique, cela voulait dire qu'il était le puissant en qui résidait l'Esprit. De là vient l'idée de purifier l'âme au moyen du vent, suivant la description de Virgile qui représente les taches du péché comme étant enlevées de cette manière:

*Elles expient dans des supplices  
leurs anciennes fautes,  
Quelques-unes suspendues dans les airs  
sont le jouet des vents*<sup>36</sup>.

C'est à cause de cela que les prêtres de Jupiter (qui était primitivement une autre forme de Bacchus, **fig. 35**) étaient appelés Flamens<sup>37</sup>, c'est-à-dire souffleurs, ou dispensateurs du Saint-Esprit en soufflant sur leurs sectateurs.

105

<sup>38</sup> BUNSEN, vol. I, p. 475-476 et 516.

<sup>39</sup> PARKHURST, *Lexique*, p. 703.

<sup>40</sup> *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 368.

<sup>41</sup> THÉOCRITE, *Idylle*, II, 61, p. 126-127.

<sup>42</sup> PERSE, *Satyres*, II, 30, 34 dans l'original.

<sup>43</sup> C'est la malédiction formulée contre M. Hogan, de Philadelphie, qui quitta l'Église de Rome et indiqua les raisons de sa conduite (voir BEGG, *Manuel*, p. 152. et BLAKENEY, *La papauté au point de vue social*, p. 126 et la note p. 127).

Or, dans les mystères, la salive était un autre symbole désignant la même chose. En Égypte, d'où le Système Babylonien vint dans l'Europe occidentale, le nom de l'Esprit pur ou purifiant était Rekh<sup>38</sup>. Mais Rekh signifie aussi salive<sup>39</sup>, de telle sorte que oindre de salive le nez ou les oreilles des initiés, d'après le système mystique, était au fond les oindre de l'esprit purificateur. Rome, en adoptant l'usage de la salive l'a emprunté à quelque rituel Chaldéen, dans lequel la salive était l'emblème désigné de l'Esprit; c'est ce qui ressort clairement des détails qu'elle donne, dans ses formulaires autorisés, de la raison de cette onction faite sur l'oreille. "Nous oignons de salive les oreilles, dit l'évêque Hay, parce que, par la grâce du baptême, les oreilles de notre âme s'ouvrent pour entendre la Parole de Dieu et les inspirations de son Saint-Esprit<sup>40</sup>." Mais, dira-t-on, qu'y a-t-il de commun entre la salive et la douce odeur? Je réponds: le mot Rekh, qui signifie le Saint-Esprit, et qui était clairement représenté par la salive, était intimement lié à Rikh qui veut dire un parfum odorant ou une douce odeur.

Ainsi, la connaissance des mystères donne le sens et l'explication sérieuse de la parole cabalistique adressée par le prêtre romain qui baptise à celui qu'il va baptiser, lorsqu'il lui frotte le nez et les oreilles, parole qui, autrement, n'aurait aucun sens: "Epphata, ouvre-toi à une douce odeur."

Tandis que c'était là la vérité primitive cachée sous la salive, cependant tout l'esprit du paganisme était si opposé à la spiritualité de la religion des patriarches et s'efforçait de la rendre si futile et d'en détourner entièrement les hommes, tout en prétendant lui rendre hommage, que parmi la foule en général l'emploi magique de la salive devint le symbole de la plus grossière superstition.

Théocrète montre à quels rites avilissants il était mêlé en Sicile et en Grèce<sup>41</sup>, et Perse flétrit ainsi le peuple de Rome de son époque, qui se confiait en ces rites pour écarter l'influence du mauvais oeil:

*Nos superstitions ont commencé avec notre vie;  
La superstitieuse aïeule, ou le plus proche parent,  
Prend dans son berceau l'enfant nouveau-né  
Et commence par le purifier avec la salive;  
Elle lui frotte les tempes, le front, les lèvres,  
Prétendant que la puissance de la magie  
Doit le protéger par la vertu de la salive lustrale*<sup>42</sup>.

Nous voyons donc à quel point le baptême papal est la reproduction exacte du baptême Chaldéen; mais il y a un autre point à noter qui complète la démonstration. Nous le trouvons dans la malédiction suivante, fulminée contre un homme coupable du crime impardonnable d'avoir quitté l'église de Rome et qui publia les raisons sérieuses de son action: "Puisse le Père, qui créa l'homme, le maudire! Puisse le Fils qui a souffert pour nous le maudire! Puisse le Saint-Esprit qui a souffert pour nous dans le baptême, le maudire<sup>43</sup>!" Je ne m'arrête pas à montrer combien cette malédiction est absolument et entièrement opposée à tout l'esprit de l'Évangile. Mais ce que je recommande à l'attention du lecteur, c'est cette affirmation étonnante que le Saint-Esprit a souffert pour nous dans le baptême. Sur quoi s'appuie-t-on dans l'Écriture pour avancer une pareille assertion? Qu'est-ce qui a pu la faire naître? Mais que le lecteur revienne à la personnalité Babylonienne du

106

<sup>44</sup> HOMÈRE, *Iliade*, VI, v. 133. Voir BRYANT, *Mythologie*, vol. IV, p. 157.

<sup>45</sup> MANILIUS, *Astronom.*, liv. XV, v. 579-582, p. 146.

<sup>46</sup> OVIDE, *Fastes*, liv. II, p. 461.

<sup>47</sup> POTTER, *Antiquités*, vol. I, p. 195.

**Fig. 36**

*La figure du taureau coupé est un autre symbole de ce qui est représenté par le gros arbre coupé (fig. 27, p. 147.), c'est-à-dire Nemrod comme le puissant mis en pièces au milieu de sa gloire et de sa puissance. L'homme-taureau le symbolise car, prince et taureau ont le même nom. Le poisson audessus du taureau indique la transformation qu'il devait subir à sa mort: l'histoire de Mélikerta, qui avec sa mère Ino, fut jetée dans la mer et devint une déesse de la mer n'est qu'une autre version de l'histoire de Bacchus, car Ino était sa nourrice. Or, sur la seconde médaille, Mélikerta, appelée Paloemon, monte*

triomphalement sur un poisson, après ses épreuves, avec un sapin ou un pin, symbole de Baal-Berith, dieu de l'alliance (voir p.147).

Le nom Ghelas, au-dessus du taureau coupé et du poisson est équivoque.

Appliqué au poisson, il vient de ghela, se réjouir ou bondir de joie, comme les dauphins font dans la mer. Appliqué à la divinité représentée par le poisson et le taureau, il vient de gheda, révéler, car elle était le révélateur de la bonté et de la vérité.

Saint-Esprit et il verra clairement le blasphème contenu dans un pareil langage. Suivant la doctrine Chaldéenne, Sémiramis, la femme de Ninus ou Nemrod, divinisée sous le nom de Reine des cieux, fut adorée, nous l'avons vu, comme Junon la colombe, en d'autres mots, le Saint-Esprit incarné Quand son mari fut renversé à cause de sa révolte blasphématoire contre la majesté céleste, ce fut quelque temps pour elle un sujet de douleur. Les fragments de l'histoire ancienne venus jusqu'à nous racontent sa frayeur et disent qu'elle s'enfuit, pour se sauver de ses ennemis. Dans les fables de la mythologie, cette fuite était mystérieusement représentée en harmonie avec les attributs de son mari. Les bardes grecs disaient que Bacchus, vaincu par ses ennemis, se réfugia dans les profondeurs de l'Océan (**fig. 36**).

Voici ce que dit Homère:

"Ce héros jadis poursuivit les nourrices du délirant Bacchus sur le mont sacré de Nyza; frappées par l'homicide Lycurgue, les Bacchantes laissent tomber leurs thyrses; le dieu effrayé se plonge dans les flots de la mer et Thétis le reçoit tout tremblant dans son sein, tant les menaces d'un homme l'ont saisi d'épouvanté<sup>44</sup>." En Égypte, nous l'avons vu, Osiris identifié à Noé était représenté comme passant au travers des eaux, alors qu'il fut vaincu par Typhon, son grand ennemi, ou le méchant. Les poètes représentaient Sémiramis comme partageant son malheur et cherchant de la même manière un refuge assuré. Nous avons déjà vu que sous le nom d'Astarté elle était, disait-on, sortie de l'oeuf merveilleux qu'on trouve flottant sur les eaux de l'Euphrate. Manilius nous dit, dans ses poésies astronomiques, le motif qui la porta à se réfugier dans ces eaux. Vénus plongea dans les eaux de Babylone, dit-il, pour éviter la colère de Typhon aux pieds de serpent<sup>45</sup>. Puisque Vénus, Uranie, ou Dioné<sup>46</sup> la colombe céleste, plongea par suite de son profond désespoir dans ces eaux de Babylone, qu'on remarque, d'après la doctrine chaldéenne, à quoi cela revient. Cela veut dire, ni plus ni moins, que le Saint-Esprit incarné entra dans ces eaux, en proie à une grande tribulation, et cela, afin que ces eaux fussent propres à donner une vie nouvelle et la régénération par le baptême aux adorateurs de la Madone Chaldéenne, non seulement par le séjour temporaire du Messie au milieu d'eux, mais par l'efficace de l'Esprit qui venait ainsi s'y mêler. Nous avons la preuve que la vertu purificative des eaux, qui dans l'opinion païenne avaient le pouvoir de purifier l'âme de la corruption et de la régénérer, venait en partie de ce que le dieu médiateur, le dieu du soleil et le dieu du feu, passait dans ces eaux, pendant son humiliation et son séjour au milieu d'elles; la papauté a gardé cette coutume jusqu'à aujourd'hui, coutume qui vient de cette persuasion. Quant à ce qui concerne le paganisme, les extraits suivants de Potter et d'Athenasus sont assez éloquents. Chaque personne, dit Potter, qui venait aux sacrifices solennels (des grecs) était purifiée par l'eau.

À cet effet, on plaçait ordinairement, à l'entrée des temples, un vaisseau plein d'eau sacrée<sup>47</sup>. Comment cette eau était-elle sanctifiée? On la consacrait, dit Athenasus, en y plongeant une torche enflammée qu'on prenait

107

48 ATHENAEUS, liv. IX, p. 409.

49 Tous les maux de l'humanité, dit Euripide, sont lavés par l'eau de la mer.

50 HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 365.

51 *idem*.

52 Voir p. 197.

sur l'autel<sup>48</sup>. La torche enflammée était le symbole spécial du dieu du feu et, par la lumière de cette torche, si indispensable pour consacrer l'eau sainte, nous pouvons aisément voir d'où venait en grande partie la vertu purificative de l'eau de la mer aux vagues retentissantes qui disait-on, était si efficace pour purifier de la faute et de la souillure du péché<sup>49</sup>, grâce au dieu soleil qui se réfugia dans ses eaux.

Or, l'église Romaine emploie encore la même méthode pour consacrer l'eau du baptême. Le témoignage peu suspect de l'évêque Hay ne laisse aucun doute sur ce sujet. Elle est bénie (l'eau gardée dans les fonts baptismaux) la veille de Pentecôte, parce que c'est le Saint-Esprit qui donne aux eaux du baptême le pouvoir et l'efficace pour sanctifier nos âmes, et parce que le baptême de Christ se fait par le Saint-Esprit et par le feu (*Matthieu III, 11*). En bénissant les eaux on met dans le vase une torche allumée<sup>50</sup>. Il est donc évident que l'eau baptismale de Rome capable de régénérer est consacrée exactement comme l'était l'eau du paganisme qui régénérât et purifiait. À quoi sert-il à l'évêque Hay de dire, avec l'intention de sanctifier la superstition, et de rendre possible l'aspotasie, que ce rite est destiné à représenter le feu de l'amour divin, qui se communique à l'âme par le baptême, et la lumière du bon exemple que devraient donner tous ceux qui sont baptisés<sup>51</sup>?

Voilà l'explication qu'on donne de cette pratique; mais un fait domine encore, le voici: tandis que la doctrine romaine sur le baptême est purement païenne dans les cérémonies du baptême papal, on pratique encore aujourd'hui l'un des rites essentiels de l'ancien culte du feu, exactement comme le pratiquaient les adorateurs de Bacchus, le messie babylonien. De même que Rome conserve le souvenir du dieu du feu passant à travers les eaux et leur communiquant sa puissance, de même quand elle parle de l'Esprit-Saint souffrant pour nous dans le baptême, elle rappelle de la même manière le rôle que le paganisme assignait à la déesse Babylonnienne, lorsqu'elle se jeta dans les eaux. Le chagrin de Nemrod ou de Bacchus lorsqu'il était dans les eaux était un chagrin méritoire. La douleur de sa femme en qui habitait merveilleusement le Saint-Esprit, était de la même nature. La douleur de la Madone plongée dans ces eaux, alors qu'elle fuyait la colère de Typhon, était l'angoisse féconde qui enfantait les enfants de Dieu. Ainsi dans l'extrême ouest, Chalchivitlycue, la déesse des eaux chez les Mexicains et la mère de tous les régénérés, était représentée comme purifiant de leur péché originel les enfants nouveau-nés, et les enfantant de nouveau dans le monde<sup>52</sup>. Or, le Saint-Esprit était à Babylone l'objet d'un culte idolâtre sous la forme d'une colombe. Sous la même forme et avec une idolâtrie semblable le Saint-Esprit est adoré à Rome. Quand donc nous voyons, contrairement à tous les principes

scripturaires, que le Saint-Esprit a souffert pour nous dans le baptême, nous voyons clairement ce que ce Saint-Esprit représente. Ce n'est pas autre chose que Sémiramis, l'incarnation même de la dépravation et de la souillure.

108

<sup>1</sup> OUVAROFF, p. 183-184.

<sup>2</sup> *Métam.*, ch. XI.

<sup>3</sup> *Métam.*, ch. XI.

<sup>4</sup> WILKINSON, vol. v, p. 463-464.

<sup>5</sup> *Revue de l'Épître*, du Dr. GENTIANUS HARVET, liv. II, ch. 14.

## Article 2 - Justification par les oeuvres

Les adorateurs de Nemrod et de sa femme étaient, disait-on, régénérés et purifiés du péché par le baptême qui tirait son efficace des souffrances de ces deux divinités babyloniennes. Mais pour ce qui est de la justification, les Chaldéens croyaient que l'homme est justifié et accepté par Dieu à cause de ses oeuvres et de ses mérites. C'est ce que confirment les réflexions de Christie, dans ses observations annexées aux "Mystères d'Eleusis", par Ouvaroff. M. Ouvaroff a fait remarquer que l'un des grands objets de ces mystères était de présenter à l'homme déchu les moyens de retourner à Dieu. Ces moyens étaient les vertus catholiques (c'est-à-dire les vertus qui effacent le péché par lesquelles il fallait vaincre une vie matérielle). C'est pourquoi les mystères étaient appelés Teletae, perfection, parce qu'ils étaient censés donner la perfection de la vie. Ceux qui étaient ainsi purifiés étaient appelés Téloumenoi ou Teteles-menoi, c'est-à-dire, amenés à la perfection, ce qui dépendait de l'action individuelle<sup>1</sup>. Dans la métamorphose d'Apulie, qui fut initié aux mystères d'Isis, nous trouvons cette doctrine des mérites de l'homme clairement exposée. Ainsi la déesse est représentée comme s'adressant au héros du récit. "Si vous méritez la protection de ma divinité par une obéissance attentive, une dévotion religieuse et une chasteté inviolable, vous comprendrez que c'est grâce à moi, à moi seule, que votre vie peut s'étendre au-delà des limites assignées à votre destinée<sup>2</sup>." Quand la même personne a reçu une preuve de la faveur supposée de la divinité, voici comment les dévots expriment leur joie: "Heureux! Par Hercule! et trois fois béni celui qui a mérité par l'innocence et la probité de sa vie passée, une telle protection d'en hauts!" Voilà pour la vie. À la mort aussi c'est par ses propres mérites qu'on obtient le grand passeport pour entrer dans le monde invisible, quoique le nom d'Osiris fût donné, comme nous le verrons, à ceux qui mouraient dans la foi. Quand les corps des personnages de distinction étaient embaumés (en Égypte), dit Wilkinson citant Porphyre, on leur enlevait les intestins, on les mettait dans un vase, sur lequel (après les rites ordinaires pour les morts) l'un des embaumeurs prononçait une invocation en faveur du défunt. La formule, d'après Euphrate, qui la traduisit de l'original en grec, était ainsi conçue: "Ô toi soleil! Notre Maître souverain! Et vous toutes déesses, qui avez donné la vie à l'homme, recevez-moi et réservez-moi une place parmi les dieux éternels. Pendant tout le cours de ma vie, j'ai scrupuleusement adoré les dieux que mes pères m'avaient appris à adorer; j'ai toujours honoré mes parents auxquels je dois mon corps. Je n'ai tué personne, je n'ai trompé personne, je n'ai fait de tort à personne<sup>4</sup>." Ainsi les mérites, l'obéissance ou l'innocence de l'homme étaient le grand argument. La doctrine de Rome sur cette question capitale de la justification du pécheur est absolument la même. Sans doute cela prouverait peu la parenté des deux systèmes de Rome et de Babylone; car depuis Caïn jusqu'à nous, la doctrine du mérite de l'homme et de la justification personnelle a partout été naturelle dans le coeur de l'humanité dépravée. Mais ce qui est remarquable c'est que dans les deux systèmes, les symboles de cette idée sont absolument les mêmes. Dans la légende papale on nous dit que la balance de Dieu a été confiée à Saint Michel l'archange<sup>5</sup>, et que dans les deux plateaux opposés de cette balance les mérites et les démérites des morts sont pesés avec équité, et selon que le plateau Penche d'un côté ou de l'autre, ceux-ci sont ou justifiés ou condamnés.

Or, la doctrine chaldéenne de la justification par la foi, c'est là un fait confirmé par les découvertes faites sur les monuments égyptiens, est symbolisée exactement de la même manière, avec cette seule différence que dans le pays de Ham les plateaux de la justice étaient confiés non à l'archange Michel, mais au dieu Anubis et que les bonnes et les mauvaises actions semblent avoir été jugées séparément; ce dieu tenait un registre distinct, de telle sorte que lorsque les deux étaient additionnées et que la balance touchait à terre, le jugement était aussitôt prononcé. Wilkinson nous dit qu'on représentait souvent Anubis avec ses plateaux; et que dans certains cas il y a quelques différences de détail. Mais d'après ses déclarations il est évident que le principe

109

<sup>6</sup> WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 447.

<sup>7</sup> VAUX, p. 113.

<sup>8</sup> HURD, *Rites et cérémonies*, p. 64, c. 1.

<sup>9</sup> DAVIS, *La Chine*, vol. II, ch. Religion, Bouddhisme.

est le même. Voici le récit qu'il fait d'une de ces scènes du jugement avant l'admission des morts dans le paradis: "Cerbère est présent comme gardien des portes près desquelles apparaissent les balances de la justice. Anubis, qui dirige le pesage, ayant placé dans un plateau un vase représentant les bonnes actions du défunt et dans l'autre la figure ou l'emblème de la vérité, examine ses titres à l'admission. S'il est trouvé trop léger, Osiris, le juge des morts, inclinant son sceptre, en signe de condamnation, prononce le jugement et condamne son âme à retourner sur la terre sous la forme d'un porc ou de quelque autre animal immonde. Mais si, au moment où le total de ses actions est proclamé par Thoth (qui se tient là pour marquer les résultats des différents pesages d'Anubis), si ses vertus sont tellement supérieures qu'elles lui méritent l'entrée au séjour des bienheureux, Horus, prenant dans sa main la tablette de Thoth, l'amène devant Osiris, qui, dans son palais, entouré d'Isis et de Nephthys, siège sur son trône au milieu des eaux, où s'élève le lotus, portant sur ses feuilles déployées les quatre génies d'Amentis<sup>6</sup>." C'est évidemment de la même manière que Babylone a symbolisé la justification par les oeuvres. Aussi le mot écrit par l'Éternel sur la muraille, le jour où il annonça la destinée de Belshazzar, avait-il une profonde signification: "Ttekel, tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger." (*Daniel V*, 27).

Dans le système des Parsis, qui a fait de grands emprunts au système chaldéen nous trouvons largement développé le principe du pesage des bonnes et des mauvaises actions. "Pendant trois jours après la décomposition, dit Vaux (« Ninive et Persépolis ») dans son récit des doctrines des Parsis sur les morts, l'âme, dit-on, voltige autour de sa demeure d'argile, dans l'espoir de se réunir à elle; le quatrième jour, l'ange Seroch apparaît et la conduit au pont de Chinevad. Sur ce pont, qui, dit-on, réunit le ciel et la terre, se tient l'ange de la justice, chargé de peser les actions des hommes; lorsque les bonnes actions l'emportent, l'âme rencontre sur le pont une apparition éclatante, qui lui dit: Je suis ton bon génie; j'étais pur à l'origine, mais tes bonnes actions m'ont rendu encore plus pur; et posant la main sur le cou de l'âme bénie, elle la conduit au paradis. Mais si les mauvaises actions l'emportent, l'âme rencontre un spectre hideux qui lui hurle ces paroles: Je suis ton mauvais génie. J'étais impur à l'origine; mais tes actions m'ont rendu encore plus impur; grâce à toi nous demeurerons misérables jusqu'à la résurrection. L'âme coupable est alors entraînée dans l'enfer où Ahriman siège pour lui reprocher ses crimes<sup>7</sup>." Voilà la doctrine du Parsisme. Il en est de même en Chine. Voici ce qu'écrivait l'évêque Hurd, relatant les descriptions chinoises des régions infernales et des figures qu'on y trouve: "L'une d'elles représente toujours un pécheur sur les plateaux d'une balance, ses péchés dans l'un, ses vertus dans l'autre." Nous trouvons des descriptions semblables, ajoute-t-il, dans la mythologie grecque<sup>8</sup>. Voici

comment Sir J. F. Davis décrit la pratique de ce principe telle qu'elle se fait en Chine: "Dans un ouvrage remarquable sur la morale, appelé «Examen des mérites et des démérites», il est ordonné à l'homme de tenir chaque jour un registre actif et passif de toutes ses actions, et à la fin de l'année d'en faire le total. Si la balance est en sa faveur elle sert à établir une provision de mérites pour l'année suivante. Si elle est contre lui, il faut qu'il liquide à l'avenir par de bonnes actions. On donne des listes diverses et des tables comparatives des bonnes et des mauvaises actions dans les différentes actions de la vie; la bienveillance est fortement recommandée envers l'homme d'abord, ensuite envers les animaux. Causer la mort d'une personne est évalué du côté du démérite par le chiffre cent; tandis qu'un simple acte d'assistance charitable n'est évalué que par le chiffre un, de l'autre côté. Sauver la vie d'une personne, compte, dans cet ouvrage, autant que l'acte contraire, et il est dit que cet acte méritoire prolongera la vie d'une personne de douze années»."

Tandis qu'un pareil moyen de justification est d'un côté entièrement démoralisateur, de l'autre, il ne pourrait jamais donner à une conscience éclairée un sentiment de paix intérieure ou d'assurance sur ce qui lui est réservé dans le monde éternel. Quel homme pourrait jamais dire, quelque bon qu'il puisse se croire, si la somme de ses bonnes actions contrebalancerait ou non la somme des péchés et des transgressions que sa

110

<sup>10</sup> Cité par *La Revue d'Edimbourg*, janvier 1839.

<sup>11</sup> *Concilium Tridentinum. Decretum de justificatione*, art. IX, voir SARPI, *Histoire du Concile de Trente*, traduit en français, par COURAYER, vol. I, p. 353.

conscience peut lui reprocher? Comme tout cela est différent du plan scripturaire, du plan divin de la justification "par la foi, par la foi seule, sans les oeuvres de la loi", sans aucun égard pour les mérites de l'homme, simplement et seulement "par la justice de Christ qui est sur tous ceux et pour tous ceux qui croient", qui délivre dès maintenant et pour toujours de toute condamnation, ceux qui acceptent le Sauveur que Dieu leur offre et qui par la foi s'unissent à lui d'une manière vivante! Ce n'est point la volonté de notre Père Céleste que ses enfants soient toujours sur cette terre dans le doute et les ténèbres sur ce qui touche le point capital de leur salut éternel. Un saint parfait peut lui-même être pour un temps abattu dans ses nombreuses tentations, mais ce n'est pas l'état naturel, normal, d'un chrétien véritable, qui connaît la plénitude et la libéralité des bénédictions de l'Évangile de paix. Dieu a donné à tout son peuple des raisons sérieuses de dire avec Jean: "Nous avons connu et nous avons cru l'amour que Dieu a pour nous" (*I Jean IV*, 16) ou avec Paul: "Je suis assuré que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ" (*Romains VIII*, 38, 39). Mais aucun homme ne peut tenir ce langage, "s'il cherche à établir sa propre justice" (*Romains X*, 3), s'il cherche de n'importe quelle manière "à être justifié par ses oeuvres". Une telle assurance, une telle paix ne peut venir que d'une confiance dans la grâce libre et gratuite de Dieu, donnée au Christ et avec le Christ qui est le don ineffable de l'amour du Père. C'est elle qui rendait l'esprit de Luther, comme il le déclarait lui-même "aussi libre qu'une fleur des champs<sup>10</sup>" lorsque seul et sans escorte, il se rendit à la Diète de Worms, pour affronter tous les prélats et tous les potentats réunis afin de condamner sa doctrine. C'est elle qui dans tous les âges poussait les martyrs à affronter avec un sublime héroïsme, non seulement la prison, mais aussi la mort. C'est elle qui affranchit l'âme, rétablit la vraie dignité de l'homme, et sape à leur base toutes les prétentions hautaines du clergé. C'est elle seule qui peut produire une vie d'obéissance affectueuse, cordiale, fidèle, à la loi et aux commandements de Dieu; c'est elle seule, lorsque la nature vient à manquer, et que le roi des épouvantements s'approche, qui peut donner aux pauvres et coupables enfants des hommes, la force de dire dans le sentiment profond de leur indignité: "Ô mort, où est ton aiguillon? Ô sépulcre, où est ta victoire? Grâce soient rendues à Dieu qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ, notre Seigneur" (*I Corinthiens XV*, 55, 57).

Or, dans tous les âges le despotisme spirituel, celui du paganisme comme celui de la papauté, s'est toujours montré hostile à cette confiance en Dieu, à cette assurance du salut. Son grand objet a toujours été de tenir les âmes de ses partisans loin de la communion directe et immédiate d'un Sauveur vivant et miséricordieux, pour inspirer le sentiment de la nécessité d'une médiation humaine et pour s'établir ainsi sur les ruines des espérances et du bonheur de l'homme. Si l'on considère les prétentions de Rome à l'infailibilité, et les pouvoirs surnaturels qu'elle attribue aux fonctions de ses prêtres pour la régénération et le pardon des péchés, on pourrait supposer, comme une chose naturelle, que tous ses sectateurs seraient encouragés à se réjouir dans l'assurance continuelle de leur salut personnel. Mais c'est tout le contraire qui a lieu. Après toute sa forfanterie et ses hautes prétentions, elle enseigne que le doute est pour l'homme un devoir jusqu'à la fin de sa vie sur la question de son salut. C'est ce que fait un article de foi du concile de Trente: "Nul homme ne peut savoir avec l'assurance infailible de la foi s'il a obtenu la grâce de Dieu<sup>11</sup>." Cette déclaration de Rome, tout en étant directement opposée à la Parole de Dieu, imprime sur ses hautaines prétentions le sceau de l'imposture; car si nul homme, après avoir été régénéré par le baptême romain et après avoir reçu l'absolution de ses péchés, ne peut, malgré cela, avoir une assurance certaine de la possession de la grâce de Dieu, à quoi peut servir son opus operatum? Cependant, en cherchant à tenir ses sectateurs dans le doute et l'incertitude naturelle au sujet de leur condition finale, elle est sage après l'avoir fait naître.

Dans le système païen, le prêtre seul pouvait prétendre à anticiper sur l'action d'Anubis et, dans le confessionnal, il y avait de temps en temps une répétition mimique du terrible pesage qui devait avoir lieu le jour du jugement devant le tribunal d'Osiris. Le prêtre s'asseyait pour juger les bonnes et les mauvaises

111

<sup>12</sup> McGAVIN, *Le Protestant*, p. 841, c. 2.

<sup>13</sup> WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 9-10.

<sup>14</sup> Voir ce qui est dit sur la pénitence à propos du confessionnal, p. 20.

actions de ses pénitents; et comme son pouvoir et son influence étaient fondés dans une large mesure sur le principe d'une crainte servile, il prenait ordinairement soin de faire pencher la balance du mauvais côté, afin qu'ils soient plus dociles à sa volonté en jetant dans l'autre plateau une dette assez ronde de bonnes actions. Comme il était le grand juge de la nature de ces actions, il était de son intérêt de désigner celles qui seraient le plus profitables à son élévation personnelle ou à la gloire de son ordre, et dès lors de peser les mérites et les démérites de telle manière qu'il y aurait toujours une balance à établir, non seulement par le pénitent luimême, mais aussi par ses héritiers. Si un homme était autorisé à se croire à l'avance absolument sûr de la gloire éternelle, les prêtres auraient pu se croire en danger d'être volés de ce qui leur serait dû après sa mort, éventualité qu'il fallait prévenir à tout prix.

Or, les prêtres de Rome ont copié dans tous les détails les prêtres d'Anubis, dieu des balances. Dans le confessionnal, lorsqu'ils ont un but à atteindre, ils augmentent le poids des péchés et des transgressions et alors, quand ils ont affaire à un homme riche ou puissant, ils ne lui laissent pas le plus faible espoir, aussi longtemps qu'il n'a pas jeté dans le plateau des bonnes oeuvres de bonnes sommes d'argent, pour la fondation d'une abbaye ou quelque autre oeuvre qu'ils ont à coeur. Dans la fameuse lettre du Père La Chaise, confesseur de Louis XIV, roi de France, où nous trouvons le récit du système qu'il suivit pour décider ce licencieux monarque à la révocation de l'Édit de Nantes, par lequel ses innocents sujets huguenots souffrirent tant de cruautés, on voit combien la crainte des plateaux de Saint-Michel contribua à produire le résultat désiré: "Bien des fois depuis, dit ce jésuite si achevé, (faisant allusion à un odieux péché que le roi avait commis), bien des

fois je lui ai agité l'enfer aux oreilles, je l'ai fait soupirer, craindre et trembler avant de lui donner l'absolution. Par là j'ai vu qu'il avait encore un faible pour moi, et qu'il voulait demeurer sous ma direction; aussi lui démontrai-je la bassesse de son action en lui racontant toute l'histoire, je lui montrai combien elle était vile, et lui dis qu'elle ne pourrait lui être pardonnée avant qu'il eût fait quelque bonne action pour la balancer et expier son crime. Là-dessus il me demanda ce qu'il devait faire! Je lui dis qu'il lui fallait extirper l'hérésie de son royaume<sup>12</sup>. C'était là la bonne action qu'il fallait jeter dans le plateau de Saint-Michel l'archange, pour balancer son crime. Le roi, tout corrompu qu'il était, consentit à regret; la bonne action fut jetée dans le plateau, les hérétiques furent exterminés et le roi absous. Mais cependant cette absolution n'était pas de telle nature que plus tard, lorsqu'il prit "le chemin de toute la terre", il n'y eut encore bien des bonnes actions à jeter dans le plateau avant que l'équilibre ne pût s'établir. Ainsi le paganisme et la papauté trafiquent également des âmes (*Apocalypse* XVIII, 13). Ainsi l'un avec les plateaux d'Anubis, l'autre avec les plateaux de Saint-Michel, répondent exactement à la description divine d'Éphraïm dans son apostasie: "Éphraïm est un marchand; les balances de tromperie sont dans sa main" (*Osée* XII, 7). L'Anubis des Égyptiens est exactement le même que le Mercure des Grecs<sup>13</sup>, c'est-à-dire le dieu des voleurs. Saint-Michel dans le système Romain répond exactement au même caractère. Grâce à lui, à ses plateaux et à la doctrine des mérites humains, ils ont fait de ce qu'ils appellent la maison de Dieu "une caverne de voleurs"! (*Jérémie* VII, 11; *Luc* XIX, 46; *Marc* XI, 17). Voler aux hommes leur argent est déjà bien mal, mais leur voler leurs âmes, c'est bien pis encore! Dans les plateaux d'Anubis, les anciens païens, pour s'assurer de leur justification, devaient mettre non seulement les bonnes actions à proprement parler, mais des actions d'austérité et de mortification personnelle, afin de détourner la colère des dieux<sup>14</sup>. Les plateaux de Saint-Michel doivent être équilibrés exactement de la même manière. Les prêtres de Rome enseignent que lorsque le péché est pardonné, la punition n'est pas encore entièrement détournée. Aussi parfait que soit le pardon que pieu peut accorder par les prêtres, il reste cependant aux hommes un châtement à subir plus ou moins grand et cela afin de satisfaire la justice de Dieu. Nous avons montré plus d'une fois que l'homme ne peut rien faire pour satisfaire la justice de Dieu; qu'il doit à cette justice une dette qu'il ne peut espérer de payer et qu'il n'a absolument rien pour la payer; et plus que cela, qu'il n'a pas besoin d'essayer de payer un denier, parce que pour ceux qui croient, Christ a expié la

112

<sup>15</sup> L'évêque HAY, *Le Chrétien sincère*, vol. I, p. 270. Voici ses paroles: "Mais il demande absolument que par des oeuvres de pénitence, nous nous punissions nous-mêmes pour notre odieuse ingratitude et que nous satisfassions à la justice divine pour l'abus que nous faisons de sa miséricorde." Les modes de punition déterminée sont, comme on le sait, exactement les mêmes que dans le texte.

<sup>16</sup> *Le Paradis perdu*, liv. I, v. 392-396, p. 13.

<sup>17</sup> Voir la gravure d'Osiris, fig. 18, p. 69.

<sup>18</sup> HÉRODOTE, liv. II, ch. 61, p. 127.

<sup>19</sup> Nous avons déjà vu (p. 107) que l'égyptien Horus était une nouvelle incarnation d'Osiris ou Nemrod. Or, Hérodote appelle Horus du nom d'Apollon (liv. II, p. 171. C). Diodore de Sicile aussi (liv. I, p. 15) dit que Horus, le fils d'Isis passe pour être Apollon. Si Wilkinson met ici en doute cette identité d'Horus et d'Apollon, partout ailleurs, il admet que l'histoire d'Apollon luttant avec le serpent Python vient évidemment de la mythologie Égyptienne (vol. IV, p. 395) où il y a une allusion à la représentation d'Horus, perçant un serpent avec une épée. Plusieurs considérations peuvent montrer que cette conclusion est juste:

1/ Horus ou Osiris était le dieu du soleil, comme Apollon.

2/ Osiris, qui représentait Horus, était le grand révélateur; Apollon le Pythien était le dieu des oracles.

3/ Osiris, en tant que Horus, naît alors que sa mère est persécutée par ses ennemis. Latone, mère d'Apollon, fuyait pour la même raison quand Apollon naquit.

4/ Horus, suivant une version du mythe, fut, comme Osiris, mis en pièces (PLUTARQUE, vol. II, *De Iside*, p. 358. E). Dans l'histoire classique de la Grèce, cette partie du mythe d'Apollon était d'ordinaire tenue au second plan; on le représentait comme ayant vaincu le serpent; mais même alors on admettait parfois qu'il avait souffert une mort violente, car Porphyre nous dit qu'il fut tué par le serpent et Pythagore affirme qu'il avait vu sa tombe à Tripos à Delphes (BRYANT, vol. II, p. 187).

transgression, mis fin au péché et satisfait à toutes les exigences de la loi. Et cependant Rome insiste sur cette théorie que chaque homme doit être puni pour ses péchés, et que Dieu ne peut être satisfait<sup>15</sup>, sans des gémissements et des soupirs, des macérations de la chair, des tortures du corps et des pénitences sans nombre de la part de l'offenseur, quelque brisé, quelque contrit de coeur qu'il puisse être. En considérant simplement l'Écriture, cette demande perverse de torture volontaire, chez ceux pour qui le Christ a fait une expiation complète et parfaite, paraîtra fort extraordinaire; mais si l'on considère le caractère de ce Dieu que la papauté a présenté à l'adoration de ses sectateurs trompés, il n'y a rien d'étrange. Ce Dieu est Moloch, le dieu de la barbarie et du sang. Moloch signifie roi, et Nemrod fut le premier après le déluge qui viola le système patriarcal, et s'établit comme roi sur ses compagnons. Il fut tout d'abord adoré comme le révélateur de la beauté et de la vérité, mais peu à peu son culte correspondit à son aspect menaçant et à son teint noir. Le nom de Moloch ne présente à l'origine aucune idée de cruauté ou de terreur; mais maintenant les rites bien connus qui sont associés à ce nom en ont fait pendant des siècles le synonyme de tout ce qu'il y a de plus révoltant pour le coeur de l'homme et justifie la description de Milton: "Moloch le premier, roi horrible, souillé du sang des sacrifices humains, et des larmes des parents n'entendait cependant pas, malgré le bruit des tambours et des timbales retentissantes, le cri de leurs enfants, lorsqu'ils passaient à travers le feu devant son idole hideuse<sup>16</sup>."

Dans presque tous les pays, ce culte sanglant se répandit; une cruauté horrible, mêlée à une abjecte superstition, remplit non seulement les pays ténébreux de la terre, mais même des nations qui se vantaient de leurs lumières. La Grèce, Rome, l'Égypte, la Phénicie, l'Assyrie et même l'Angleterre (à l'époque des Druides sauvages) adorèrent de la même manière la même divinité, à une période ou à une autre de leur histoire. Ses offrandes préférées étaient les sacrifices humains, la plus douce musique qui pût frapper ses oreilles, c'était les gémissements, les lamentations humaines; les tortures humaines, disait-on, réjouissaient son coeur. Son image portait un fouet<sup>17</sup> comme symbole de majesté, et ses adorateurs avaient un fouet pour se flageller sans pitié. "Après les cérémonies du sacrifice, dit Hérodote, parlant de la fête d'Isis à Busiris, toute l'assemblée se flagellait au nombre de plusieurs milliers, mais je ne puis dire en l'honneur de qui ils le faisaient<sup>18</sup>." Hérodote parle ordinairement avec cette réserve, par respect pour son serment, en homme initié; mais des recherches subséquentes ne laissent aucun doute sur le dieu en l'honneur duquel se faisaient ces flagellations. Dans la Rome païenne, les adorateurs d'Isis observaient la même pratique en l'honneur d'Osiris<sup>19</sup>. En Grèce, les marins

113

<sup>5/</sup> Horus était le dieu de la guerre, Apollon était, comme le grand dieu dans Layard, représenté avec l'arc et la flèche: c'était le dieu Babylonien, titre bien connu d'Apollon, Arcitenens (celui qui porte l'arc) étant emprunté évidemment à cette même source. Fuss nous dit qu'Apollon était regardé comme l'inventeur de l'art de chasser à l'arc, ce qui l'identifie au sagittaire dont nous avons vu l'origine.

<sup>6/</sup> Enfin, d'après Ovide (*Métam.* liv. I, 8, v. 442) nous voyons qu'avant de lutter contre Python, Apollon ne s'était servi de ses flèches que pour des daims, des cerfs, etc. Tout cela prouve assez son identification substantielle avec le puissant passeur de Babel.

<sup>20</sup> Callimaque, v. 318-321, vol. I, p. 134.

<sup>21</sup> JULIUS FIRMICUS, p. 18.

<sup>22</sup> *I Rois* XVIII, 28.

<sup>23</sup> HÉRODOTE, liv. II, ch. 61, p. 127. A et B.

<sup>24</sup> *Lévitique* XIX, 28. Tous ceux qui mouraient dans la foi étaient, dit-on, identifiés à Osiris et appelés de son nom. WILKINSON, vol. IV, p. 167, note.

25 Les prêtres de Bellone, dit Lactance, ne sacrifiaient pas d'autre sang humain que le leur; ils se perçaient les épaules, brandissaient de leurs deux mains des épines, couraient et sautaient comme des fous. Liv. I, ch. 2, p. 52.

qui visitaient la chapelle d'Apollon, dieu de Délos, identique à Osiris, se le rendaient propice par des pénitences semblables.

Nous l'apprenons par les lignes suivantes de Callimaque dans son hymne à Délos:

*Dès qu'ils ont atteint ton rivage*

*Ils laissent retomber les voiles*

*et tous les agrès des vaisseaux,*

*On amarre le navire; l'équipage ne songe point*

*À s'éloigner de tes limites sacrées avant d'avoir enduré*

*Une terrible pénitence; sous les coups de fouet qui les écorchent*

*Ils se flagellent trois fois en tournant autour de ton autel*<sup>20</sup>.

Outre ces flagellations il y avait aussi des balafres et des coupures dans la chair, considérées par les adorateurs, comme des rites obligatoires et propitiatoires. Dans la célébration solennelle des mystères, dit Julius Firmicus, il fallait faire tout ce que ce jeune homme avait fait ou avait souffert à sa mort<sup>21</sup>. Osiris avait été mis en pièces, en conséquence, pour imiter son sort, autant qu'un homme vivant pouvait du moins le faire, ils devaient se couper et se faire des blessures dans leur propre chair. Aussi quand les prêtres de Baal luttaient avec Élie pour obtenir les faveurs de leur dieu et l'amener à faire le miracle qu'ils lui demandaient, ils criaient à haute voix et se faisaient des incisions avec des couteaux et des lancettes, selon leur coutume, jusqu'à ce que le sang ruisselât sur leur corps<sup>22</sup>. En Égypte les indigènes en général, quoique prodiges de l'usage du fouet, étaient assez avars de l'emploi des couteaux et, cependant, il y avait encore chez eux des hommes qui reproduisaient sur eux-mêmes le démembrement d'Osiris. Les Cariens d'Égypte, dit Hérodote dans un ouvrage déjà cité, se traitaient à cette solennité avec plus de sévérité encore, car ils se balafrèrent le visage à coups d'épée<sup>23</sup>. Il y a évidemment une allusion à cette coutume dans la loi de Moïse: "Vous ne vous ferez point d'incisions dans la chair pour un mort<sup>24</sup>." Ces incisions dans la chair sont largement en usage dans le culte des divinités Hindoues, comme rites propitiatoires ou pénitences méritoires. On sait qu'elles étaient pratiquées dans les rites de Bellone<sup>25</sup>, soeur ou femme de Mars, le dieu de la guerre, dont le nom "celui qui se lamente sur Bel" montre clairement l'origine de son mari auquel les Romains aimaient tant à faire remonter leur origine. On les pratiquait aussi de la manière la plus sauvage dans les représentations des gladiateurs si appréciées des Romains malgré toute cette civilisation dont ils étaient si fiers. Les malheureux qui étaient destinés à se produire dans ces sanglantes exhibitions ne le faisaient pas d'ordinaire de leur propre volonté. Mais cependant le principe de ces exhibitions était le même que chez les prêtres de Baal. On les célébrait comme des sacrifices propitiatoires. Fuss nous apprend que les représentations des gladiateurs étaient

114

26 *Antiquités romaines*, p. 359.

27 AUSONE, *Eglog.*, I p. 156.

28 LIPSE, tome II, *Saturnal*, liv. I, ch. 5.

29 PLUTARQUE, vol. n, p. 266.

30 Le nom de Pluton vient évidemment de Lut, mot qui, avec l'article défini égyptien comme préfixe devient P'lut. Le mot grec Β8@<J@. la fortune, la chose cache, est évidemment formé de la même manière. Hadès n'est qu'un autre synonyme du même nom.

31 ATHENAGORAS, *Legatio pro Christ*, s. 14, p. 134.

32 HURD, *Rites et cérémonies*, p. 175 et *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 161.

33 Les prêtres de Cybèle à Rome observaient la même pratique. HURD, *Rites et cérémonies*, p. 251, note.

consacrées à Saturne<sup>26</sup> et, dans Ausone, nous lisons que l'amphithéâtre réclame ses gladiateurs pour lui-même lorsque à la fin de décembre ils se rendent propices au moyen de leur sang le fils du ciel portant sa faux<sup>27</sup>. Voici comment Juste Lipse explique ce passage qu'il rapporte: "Vous remarquerez ici deux choses, l'une que les gladiateurs luttaient aux Saturnales, l'autre qu'ils le faisaient pour apaiser Saturne et se le rendre propice<sup>28</sup>." La raison de cette coutume, ajoute-t-il, c'est, je suppose, que Saturne n'est pas parmi les dieux célestes, mais parmi les dieux infernaux<sup>29</sup>. Plutarque, dans son livre sur les Sommaires, dit que les Romains considéraient Saturne comme un dieu souterrain et infernal<sup>30</sup>. C'est bien vrai, il ne peut y avoir là-dessus aucun doute, puisque le nom de Pluton n'est qu'un synonyme de Saturne, le caché. Mais à la lumière de la véritable histoire du Saturne historique, nous avons une raison plus convaincante de cette coutume barbare qui déshonore l'écusson de Rome dans toute sa gloire, lorsque, maîtresse du monde, elle faisait égorger une multitude d'hommes pour faire une fête romaine.

En se rappelant que Saturne lui-même fut mis en pièces il est aisé de voir comment vint l'idée de lui offrir un sacrifice qui lui fût agréable en faisant combattre des hommes le jour de sa naissance afin de s'attirer ses faveurs. L'usage de ces pénitences chez des païens qui se coupaient ainsi et se balafrèrent, avait pour but de plaire au dieu et de se le rendre propice, et partant, de se préparer une provision de mérites qui pourraient faire pencher en leur faveur la balance d'Anubis. Dans la papauté les pénitences sont non seulement censées répondre au même but, mais elles sont identiques. Je ne sais pas en vérité que l'on fasse usage du couteau comme chez les prêtres de Baal; mais il est certain que les prêtres regardent l'effusion de leur sang comme une pénitence très méritoire, qui leur gagne les hautes faveurs de Dieu et efface bien des péchés. Que le lecteur regarde les pèlerins de Lough Dergh, en Irlande, rampant les genoux nus sur les pointes des rochers, laissant derrière eux des traces sanglantes, et qu'il dise s'il y a une différence sérieuse entre cette coutume et celles des taillades faites à coups de couteau. Quant à la flagellation cependant, les sectateurs de la papauté ont littéralement emprunté le fouet d'Osiris. Tout le monde a entendu parler des Flagellants, qui se flagellent en public lors des fêtes de l'église romaine et qu'on regarde comme des saints de la plus belle eau. Dans les premiers âges de la chrétienté, ces flagellations étaient considérées comme purement et entièrement païennes. Athenagoras, l'un des premiers chrétiens apologistes, livre les païens au ridicule pour avoir cru qu'on peut par de pareils moyens expier le péché, ou se rendre Dieu propice<sup>31</sup>.

Mais aujourd'hui, dans les hauts rangs de l'église papale, on regarde ces pratiques comme de grands moyens d'attirer les faveurs de Dieu. Le Jeudi Saint, à Rome et à Madrid, et dans d'autres sièges importants de l'idolâtrie romaine, les foules s'assemblent pour contempler les actes de ces saints flagellants, qui se flagellent jusqu'à ce que le sang coule à flots de toutes les parties de leur corps<sup>32</sup>. Ils prétendent agir en l'honneur du Christ, au jour de fête mis spécialement à part pour la commémoration de sa mort, exactement comme les adorateurs d'Osiris le faisaient le jour où ils se lamentaient sur sa perte<sup>33</sup>. Mais pour peu qu'on ait de connaissances chrétiennes, pourra-t-on croire que le Sauveur glorifié considère ces rites comme lui faisant honneur, alors qu'ils versent le mépris sur son expiation parfaite, et qu'ils représentent la vertu de son sang si précieux comme ayant besoin d'être augmentée par celui qui coule du dos de ces pécheurs misérables et égarés? Une pareille offrande convenait parfaitement au culte de Moloch; mais celui qui la fait est absolument impropre au service du Christ.

115

34 WILKINSON, vol. IV, p. 328.

35 *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 145-150.

36 A vanis Cretensibus adhuc mortui Jovis tumulus adoratur. FIRMICUS, liv. II, p. 23.



37 *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 145.

38 *Rome au XIXe siècle*, p. 148-149. Nous verrons encore que la croix est le symbole spécial de Tammuz, le dieu soleil et le dieu du feu. Voir article 6 du chapitre suivant.

39 *Rome au XIXe siècle*, vol. III, p. 144-145.

40 Ce récit a trait à des cérémonies dont l'auteur fut témoin en 1817 et 1818. On pourrait croire que cela a un peu changé depuis, sans doute par suite de l'attention même avec laquelle il signale cette grosse anomalie; car le comte Vlodaïski, ancien prêtre catholique romain qui visita Rome en 1845, m'a appris que cette année-là, la résurrection fut célébrée à neuf heures, le samedi soir, peut-être pour rendre moins éclatante la contradiction entre les coutumes romaines et le fait scripturaire. Cependant, à Rome, la

Ce n'est pas seulement sur un point; mais c'est sur plusieurs que les cérémonies de la Semaine Sainte (comme on l'appelle à Rome) nous remettent en mémoire le grand dieu Babylonien. Plus nous examinons ces rites, plus nous sommes frappés de la ressemblance merveilleuse qu'il y a entre eux et ceux qu'on observait en Égypte à la fête des lampes et d'autres cérémonies des adorateurs du feu dans diverses contrées. En Égypte la grande illumination se faisait près du sépulcre d'Osiris, à Saïs<sup>34</sup>. À Rome lors de la semaine sainte, il y a un sépulcre de Christ avec une illumination brillante de cierges allumés<sup>35</sup>. En Crète où l'on exposait le tombeau de Jupiter, cette tombe était un objet de culte pour les Cretois<sup>36</sup>. À Rome, si les dévots n'adorent pas ce soi-disant sépulcre de Christ, ils adorent ce qu'il contenait<sup>37</sup>.

De même qu'il y a des raisons de croire que la fête païenne des lampes allumées était observée en souvenir de l'ancien culte du feu, de même il y a, à Rome, pendant la semaine de Pâques, une cérémonie qui est indubitablement un acte d'adoration du feu, car on y voit une croix de feu qui est un grand objet de culte. Voici comment cette cérémonie nous est dépeinte par l'auteur de "Rome au XIXe siècle": "Cette éblouissante croix de feu suspendue dans le dôme au-dessus du confessionnal ou de la tombe de Saint-Pierre était pendant la nuit, d'un effet saisissant. Elle est couverte de lampes innombrables qui simulent une gerbe de feu. L'Église entière était encombrée d'une immense foule de toutes les classes et de tous les pays, depuis le roi jusqu'au plus vil mendiant, tous fixant les yeux sur le même objet. Au bout de quelques minutes, le pape et tous ses cardinaux descendirent dans la cathédrale, et les Suisses leur ayant réservé des places, le pontife aux vêtements blancs s'agenouilla dans une adoration silencieuse devant la croix de feu. Une longue file de cardinaux s'agenouilla derrière lui, et leurs robes magnifiques, avec les bedeaux qui escortaient le cortège, formaient un contraste frappant avec l'humilité de leur attitude<sup>38</sup>." Où trouvera-t-on un acte plus clair et moins équivoque du culte du feu? Maintenant rapprochez ceci du fait suivant extrait du même ouvrage et voyez combien l'un sert à éclairer l'autre: "Avec le Jeudi Saint commencent nos misères (c'est-à-dire, à cause de la foule). Ce jour-là, jour funeste, nous allâmes avant neuf heures à la chapelle Sixtine. Voici une procession menée par les ordres inférieurs du clergé, suivie par les cardinaux en vêtements superbes, portant dans leurs mains de longs cierges de cire, et terminée par le pape lui-même, qui marchait sous un dais cramoisi, la tête découverte, et portant l'hostie dans une boîte. Cette hostie, qui était, comme vous savez, la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ, fut portée de la chapelle Sixtine à la chapelle Pauline, à travers la halle qui les sépare, et là elle fut déposée dans le sépulcre préparé pour la recevoir sur l'autel. Jamais je n'ai pu comprendre pourquoi le Christ était enterré avant d'être mort, car la crucifixion n'ayant eu lieu que le vendredi il semble bizarre de l'enterrer le jeudi. Cependant son corps est mis au sépulcre, dans toutes les églises de Rome où cette cérémonie se pratique, dans l'après-midi du jeudi et il y demeure jusqu'au samedi, à midi<sup>39</sup>, d'où, pour des raisons qu'ils connaissent sans doute, il est censé sortir ce jour-là, au milieu du fracas du canon, des sonneries de trompettes, du tintement des cloches qui ont été soigneusement attachées depuis l'aurore du Jeudi Saint, de peur que le diable n'y entrât." Le culte de la croix de feu explique sur-le-champ l'anomalie si embarrassante que Christ soit enterré le jeudi, et qu'il ressuscite le samedi. Si la fête de la semaine sainte est réellement, comme les rites le montrent, l'une des anciennes fêtes de Saturne, le dieu du feu des Babyloniens, qui, bien qu'étant un dieu infernal, était cependant Phoronée, le grand libérateur, il est bien naturel que le dieu de l'idolâtrie papale, bien que portant le nom de Christ, ressuscite le jour qui lui est propre, Dies Saturni, ou le jour de Saturne<sup>40</sup>. La veille de ce jour, on chante le miserere avec un tel pathos, que bien peu peuvent

116

résurrection de Christ est célébrée, non à son propre jour, le jour du Seigneur, mais le jour de Saturne, dieu du feu.

41 Narcisse était un des surnoms des trois Linus (en grec Narkissos). CLINTON, *Fasti Hellenici*, Appendice, vol. I, p. 343. Or, Naar signifie enfant et Kissos, comme nous l'avons vu, est Cush, de telle sorte que Narkissos c'est l'enfant de Cush.

42 AMMIANUS MARCELLUS, liv. XIV, ch. 6, p. 25.

l'entendre sans être remués et beaucoup s'évanouissent par suite de leurs émotions. Quoi d'étonnant si c'est là le vieux chant de Linus<sup>41</sup>, dont Hérodote dépeint d'une manière frappante le caractère touchant et mélancolique. Il est certain que beaucoup de ce pathos du Miserere résulte de la partie chantée par les sopranos, et il est également certain que Sémiramis, femme de celui qui, historiquement, fut l'original de ce dieu dont la mort était pathétiquement célébrée dans beaucoup de pays, jouit de la renommée d'avoir été l'initiatrice de cette coutume de chanter le soprano<sup>42</sup>.

Or, les flagellations qui forment une partie si importante des pénitences de Rome la veille du vendredi saint, formaient une partie aussi importante des rites du dieu du feu, auquel, nous l'avons vu, la papauté a tellement emprunté. Ces flagellations de la semaine sainte, réunies à d'autres cérémonies de cette époque, témoignent du caractère de ce dieu dont Rome célèbre alors la mort et la résurrection. Il est étrange de voir que dans le siège central de ce que l'on appelle la chrétienté catholique, les rites essentiels d'aujourd'hui sont précisément les rites des anciens adorateurs du feu en Chaldée.

117

1 *Histoires*, liv. II, vol. III, ch. 3, p. 106.

2 BUNSEN, vol. I, p. 718.

3 HÉRODOTE, *Histoires*, liv. I, ch. 199, p. 92.

4 PAUSANIAS, liv. I, *Attica*, ch. 14.

5 BRYANT, *Nonni Dionysiaca*, vol. III, p. 226.

6 HÉRODOTE, liv. I, ch. 199.

7 Mylitta est le même que Malitta, féminin de Melitz, ou médiateur, qui, en Chaldée devient Melitt. Melitz est le mot employé dans *Job XXXIII*, 23-28: "S'il y a pour cet homme-là quelque messenger, quelqu'un qui parle pour lui (Melitz, enhébreu, médiateur) un d'entre mille, qu'il fasse connaître à l'homme ce qu'il doit faire. Alors Dieu aura pitié de lui et dira: Délivre-le afin qu'il ne descende pas dans la fosse. J'ai trouvé une rançon." Pour plus de preuves, voyez Appendice, note J.

8 Du chaldéen aph, colère, et radah, vaincre, radité est la forme emphatique au féminin.

### Article 3 - Le sacrifice de la messe

Si la régénération par le baptême, point de départ des croyances romaines, et la justification par les oeuvres, sont toutes les deux d'origine chaldéenne, le principe contenu dans le sacrifice non sanglant de la messe ne l'est pas moins. Tacite nous apprend qu'il n'était pas permis d'offrir du sang sur les autels de la Vénus de Paphos. On immolait des victimes pour les consultations de l'Aruspice, afin de tirer des présages pour l'avenir, d'après l'inspection des entrailles de ces victimes; mais les autels de la déesse de Paphos devaient être gardés purs de tout sang. Tacite montre que l'Aruspice du temple de la Vénus de Paphos fut amené de Cilicie parce qu'il connaissait les cérémonies de cette déesse; c'était le moyen de les faire accomplir convenablement suivant la volonté supposée de Vénus, car les Ciliciens avaient une connaissance particulière de ces cérémonies. "Tarse", capitale de la Cilicie, fut bâtie par Sennachérib, roi d'Assyrie, sur le modèle de

Babylone<sup>2</sup>. Les religions des deux villes correspondent naturellement, et lorsque nous trouvons à Chypre (dont le prêtre venait de Cilicie) des sacrifices non sanglants, c'est, dans ces circonstances, une forte présomption que le sacrifice non sanglant y parvint par la Cilicie depuis Babylone. Cette présomption est grandement confirmée quand nous lisons dans Hérodote que cette coutume extraordinaire et abominable de Babylone, la prostitution des vierges en l'honneur de Mylitta, était observée aussi à Chypre, en l'honneur de Vénus<sup>3</sup>. Mais le témoignage de Pausanias change cette présomption en certitude. "Tout près de là, dit cet historien, parlant du temple de Vénus à Athènes, se montre le temple de la Vénus céleste, qui fut d'abord adorée par les Assyriens, puis par les Paphiens de Chypre, et enfin par les Phéniciens qui habitaient Ascalon en Palestine. Mais les Cythériens vénéraient cette déesse parce qu'ils avaient appris les rites sacrés par le moyen des Phéniciens<sup>4</sup>." Ainsi la Vénus d'Assyrie c'est-à-dire la grande déesse de Babylone et la Vénus de Chypre, étaient une seule et même déesse, et les autels non sanglants de la déesse de Paphos montrent le caractère du culte particulier à la déesse de Babylone dont elle était dérivée.

À cet égard, la reine déesse de Chaldée différait de son fils qu'on adorait dans ses bras. Il était, nous l'avons vu, représenté comme heureux de voir le sang répandu. Mais elle, comme mère de la grâce et de la miséricorde, comme céleste colombe, comme espoir du monde<sup>5</sup>, était opposée au sang et était représentée avec un caractère doux et pacifique. Aussi à Babylone elle portait le nom de Mylitta<sup>6</sup>, la Médiatrice<sup>7</sup> Celui qui lit la Bible, et sait qu'elle déclare expressément que de même qu'il y a un seul Dieu, il y a aussi un seul médiateur entre Dieu et l'homme (*I Timothée* II, 5), doit se demander comment il pût jamais venir à l'esprit d'un homme de décerner à Marie, comme le fait l'église romaine, le caractère de médiatrice. Mais le caractère de Mylitta donné à la déesse babylonienne l'explique facilement. Pour justifier ce caractère de médiatrice, elle fut appelée Aphrodite, c'est-à-dire celle qui dompte la colère<sup>8</sup>, celle qui par ses charmes pouvait calmer la colère de Jupiter, et apaiser les esprits les plus furieux des dieux ou des mortels. À Athènes on l'appelait

118

<sup>9</sup> PAUSANIAS, liv. I, *Attica*, ch. 31, p. 72.

<sup>10</sup> De Ama, mère, et Retza, accepter gracieusement, au participe passif, c'est Rûtza. Pausanias exprime ainsi son embarras quant au sens du nom Amarusia appliqué à Diane: "Je n'ai jamais pu trouver personne qui me donnât une explication satisfaisante de ce nom." La langue sacrée nous en montre clairement le sens.

<sup>11</sup> *Mythologie Hindoue*, p. 61.

<sup>12</sup> Syr J. F. DAVIS, vol. II, p. 67.

<sup>13</sup> *ibid.* p. 61.

<sup>14</sup> Sermon d'un prêtre italien, dans *Le Christianisme évangélique*, mai 1853.

<sup>15</sup> JEWELL, *Réformateur anglais*, p. 209.

<sup>16</sup> *Le laïque catholique*, juillet 1856.

<sup>17</sup> LINGUA PURAN, dans KENNEDY, *Mythologie ancienne et Hindoue*, p. 333, notes.

Amarusia<sup>9</sup>, c'est-à-dire la mère qui reçoit avec faveur<sup>10</sup>. À Rome on l'appelait la bonne déesse, bona dea; les mystères de cette déesse étaient célébrés par des femmes, avec un secret particulier. Dans l'Inde la déesse Lakshmi, la mère de l'univers, la compagne de Vichnou est aussi représentée comme ayant le caractère le plus gracieux et le plus propice et ce caractère est désigné de la même manière que pour la déesse de Babylone. Dans les fêtes de Lakshmi, dit Coleman, on n'offre aucun sacrifice sanguinaire<sup>11</sup>. En Chine, les grands dieux dont dépendent les destinées finales de l'humanité sont pour les esprits du peuple comme des objets de terreur; mais la déesse Kuanyin, la déesse de miséricorde<sup>12</sup>, qui d'après les Chinois de Canton offre de l'analogie avec la vierge de Rome, est décrite comme regardant les coupables avec un oeil compatissant et s'interposant pour sauver même les âmes des malheureux, des tourments auxquels ils ont été condamnés dans le monde des esprits<sup>13</sup>. Aussi les Chinois l'entourent-ils d'une faveur particulière. Ce caractère de la déesse mère a évidemment rayonné de Chaldée dans toutes les directions.

Or, nous voyons maintenant comment il se fait que Rome représente Christ, l'agneau de Dieu, doux et humble de coeur, qui ne brisait jamais le roseau froissé, qui n'éteignait point le lumignon encore fumant, qui avait pour chaque pénitent des paroles du plus doux encouragement, qui pleurait sur Jérusalem, qui priait pour ses bourreaux, comme un juge dur et inexorable, devant qui le pécheur pourrait ramper dans la poussière sans jamais être sûr que ses prières soient entendues<sup>14</sup>, tandis que Marie nous est présentée avec l'éclat le plus irrésistible et le plus séduisant, comme l'espoir du coupable, comme le grand refuge des pécheurs. C'est ainsi que le premier, dit-on, s'est réservé pour lui-même la justice et le jugement, tandis qu'il a remis à sa mère l'exercice de toute miséricorde<sup>15</sup>. Les ouvrages religieux de Rome les plus en vue sont envahis par ce même principe, exaltant la compassion et la douceur de la mère aux dépens du caractère aimant de son fils. Ainsi saint Alphonse de Liguori dit à ses lecteurs que le pécheur qui s'aventure à venir directement à Christ doit craindre son courroux; mais s'il emploie seulement la médiation de la Vierge avec son Fils, elle n'a qu'à montrer à son Fils les mamelles qui l'ont allaité<sup>16</sup>, et sa colère sera immédiatement apaisée. Mais où a-t-on pu trouver dans la Parole de Dieu une semblable idée? Certainement ce n'est pas dans la réponse de Jésus à cette femme qui s'écria: – "Heureux le sein qui l'a porté et les mamelles qui l'ont allaité." – Jésus répondit et lui dit: "Bienheureux plutôt sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique!" (*Luc* XI, 27-28). Il n'y a pas à en douter, cette réponse fut inspirée par la prévoyance du Sauveur, pour réprimer dans sa formation toute idée semblable à celle qu'exprimé Liguori! Et cependant cette idée qu'on ne trouve pas dans l'Écriture, que l'Écriture répudie expressément, était largement répandue chez les nations païennes. Ainsi, nous trouvons une représentation exactement parallèle dans la mythologie Hindoue au sujet du dieu Siva et de sa femme Kali, lorsque Dieu apparut comme un petit enfant. Siva, dit le Lingua Puran, apparut comme un enfant dans un cimetière entouré d'esprits, et en le voyant, Kali sa femme le prit dans ses bras, et le caressant lui donna le sein. Il suçait le liquide doux comme le nectar; mais comme il se mettait en colère, Kali, pour le distraire et l'apaiser, le serrant sur sa poitrine, se mit à danser avec ses spectres et ses démons au milieu des morts jusqu'à ce qu'il fût joyeux et ravi, tandis que Vichnou, Brahma, Indra, et tous les dieux prosternés louaient par leurs chants élogieux le dieu des dieux Kal et Parvati<sup>17</sup>. Kali, dans l'Inde, est la déesse de la destruction; mais le pouvoir de la déesse mère a trouvé son introduction dans le mythe même qui concerne

119

<sup>18</sup> ÉPIPHANE, *Adversus Hoereses*, vol. I, p. 104.

<sup>19</sup> BEGG, *Manuel de la papauté*, p. 25.

<sup>20</sup> WILKINSON, *Les Égyptiens*, vol. V, p. 353.

<sup>21</sup> Voir p. 152, note pour le sens symbolique de l'oie.

<sup>22</sup> Genitrix, ou mater frugum. Voir PYPER, *Gradus ad Pamassum*, Cérés, et aussi OVIDE, *Métamorphoses*, liv. VI, v. 117-118.

*Fig. 37*

*L'épi de blé est à côté de Cérés, qui d'ordinaire le tient à la main. Le dieu de l'autre côté est le même que cet épi (voir page 112).*

cette déesse de destruction, capable d'apaiser un dieu offensé par des moyens qu'on emploie d'ordinaire pour calmer un enfant capricieux. Si l'histoire Hindoue montre son dieu des dieux sous un jour si dégradant, l'histoire papale honore-t-elle mieux le Fils du Dieu béni, lorsqu'elle nous le représente comme ayant besoin d'être apaisé par sa mère qui lui présente le sein qu'il a sucé? Tout cela est fait uniquement pour exalter la mère, comme étant plus gracieuse et plus miséricordieuse que son glorieux Fils.

**L'hostie**

Or, c'était précisément le cas à Babylone, et les offrandes favorites de cette déesse correspondaient exactement à ce caractère. Aussi voyons-nous que les femmes de Juda sont représentées comme brûlant l'encens, versant des libations, et offrant des gâteaux à la reine du ciel (*Jérémie XLIV, 19*). Les gâteaux étaient le sacrifice non sanglant qu'elle demandait. Non seulement ses sectateurs offraient ce sacrifice non sanglant, mais ils y prenaient part lorsqu'on les admettait à des mystères plus élevés et faisaient de nouveaux serments de fidélité. Au IV<sup>e</sup> siècle lorsque la reine du ciel, sous le nom de Marie, commença à être adorée dans l'église chrétienne, ce sacrifice non sanglant fut aussi introduit. Épiphanie déclare que l'usage de manger et de boire ce sacrifice commença parmi les femmes d'Arabie<sup>18</sup> et qu'à cette époque on savait fort bien qu'il avait été emprunté aux païens. La nature même de ce sacrifice non sanglant de Rome indique clairement son origine. C'est une petite hostie mince et ronde et l'église romaine attache tant d'importance à cette forme ronde, que, pour nous servir de l'énergique langage de John Knox à propos de l'hostie-dieu: "Si, en lui donnant la forme ronde, on brise la circonférence, il faut qu'un autre gâteau reçoive l'honneur d'être fait dieu, et le malheureux gâteau, brisé ou fendu, qui avait l'espoir d'être fait dieu, doit être donné à un enfant pour lui servir de jouet<sup>19</sup>." Qu'est-ce donc qui a pu amener la papauté à insister autant sur la forme de son sacrifice non sanglant? Évidemment ce n'est pas une allusion à l'institution divine du souper du Seigneur, car dans tous les détails qui nous sont donnés, il n'y a aucune allusion à la forme du pain que prit Notre Seigneur, lorsqu'il le prit, le rompit et le donna à ses disciples, en disant: "Prenez, mangez: ceci est mon corps, faites ceci en mémoire de moi." (*Matthieu XXVI, 26; Marc XIV, 22; 1 Corinthiens XI, 24*). On ne peut pas s'appuyer davantage sur la forme du pain de la Pâque Juive; car on ne trouve dans le livre de Moïse aucun commandement à cet égard. L'importance que Rome attache à la forme de l'hostie doit cependant avoir une raison; cette raison, nous la trouvons en examinant les autels d'Égypte: "Le gâteau mince et rond, dit Wilkinson, se trouve sur tous les autels<sup>20</sup>." Toutes les bagatelles, tous les riens du culte égyptien avaient une signification symbolique. Le disque arrondi, si fréquent dans les emblèmes sacrés de l'Égypte, symbolisait le soleil. Or, lorsqu'Osiris, la divinité du soleil, s'incarna et naquit, ce ne fut pas seulement pour donner sa vie en sacrifice pour les hommes<sup>21</sup>, mais aussi afin d'être la vie et la nourriture des âmes. On admet généralement qu'Isis fut l'original de la Gérés des Grecs et des Romains; mais Gérés, il faut le remarquer, était adorée non seulement parce qu'elle avait découvert le blé, mais aussi comme étant la mère du blé<sup>22</sup>. L'enfant qu'elle mit au monde était Hé-Siri, la semence, ou comme on l'appelait le plus communément en Assyrie Bar, ce qui veut dire à la fois le Fils et le blé (**fig. 37**).

120

<sup>23</sup> CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromata*, vol. III, v. 7, p. 56.

<sup>24</sup> DAVIES, *Les Druides de la Grande-Bretagne*, p. 504.

<sup>25</sup> *ibid.* Chant de Taliesin, p. 230.

<sup>26</sup> BUNSEN, *L'Égypte*, vol. I, p. 386-387.

<sup>27</sup> HURD, *Rites et cérémonies*.

### Fig. 38

Les non-initiés pouvaient vénérer Cérès pour le don du blé matériel qui nourrissait leur corps, mais les initiés l'adoraient pour un don bien plus précieux, pour la nourriture qui alimentait leurs âmes, pour ce pain de Dieu qui est descendu du ciel, pour cette vie du monde dont il est dit que celui qui en mangera ne mourra point. S'imagine-t-on que cette doctrine, d'après laquelle Christ est le pain de la vie, soit contenue seulement dans le Nouveau-Testament? Il n'y a jamais eu, il ne pouvait jamais y avoir de vie spirituelle dans une âme, depuis la création, au moins depuis l'expulsion d'Éden, qui ne fut nourrie et entretenue par une continuelle nourriture au moyen du Fils de Dieu, "en qui il a plu au Père de faire habiter toute plénitude" (*Colossiens I, 19*), afin que "par sa plénitude, nous recevions grâce sur grâce" (*Jean I, 16*).

Paul nous dit que la manne que les Israélites mangeaient dans le désert était pour eux un type et un vivant symbole du pain de vie (*1 Corinthiens X, 3*): "Ils mangèrent tous la même viande spirituelle", c'est-à-dire la viande qui non seulement devait soutenir leur vie matérielle, mais les amener à celui qui était la vie de leurs âmes. Or, Clément d'Alexandrie, auquel nous devons beaucoup pour toutes les découvertes faites en Égypte dans les temps modernes, nous affirme expressément que, sous leurs caractères cachés, les énigmes des Égyptiens étaient très ressemblantes à celles des Juifs<sup>23</sup>. Il est clairement établi que les païens initiés croyaient que le blé accordé au monde par Gérés n'était pas le blé de cette terre, mais le divin Fils, par lequel seul on peut jouir de la vie spirituelle et éternelle. Les druides étaient des adorateurs fidèles de Gérés et comme tels ils étaient célébrés dans leurs poèmes mystiques, comme porteurs des épis de blé<sup>24</sup>. Voici comment les druides décrivent leur grande divinité, sous la forme du blé: "Ce dieu était représenté comme s'étant tout d'abord attiré pour une raison ou pour une autre l'inimitié de Gérés et comme fuyant épouvanté devant elle. Dans sa frayeur, il prit la forme d'un oiseau et s'éleva dans les airs. Cet élément ne lui offrit pas de refuge, car la dame sous la forme d'un épervier allait l'atteindre et le saisir dans ses griffes. Frissonnant d'épouvanté il aperçut un monceau de blé dans une aire, il s'y laissa aller au milieu et prit la forme d'un grain. Ceridwen, (c'est-à-dire la Gérés d'Angleterre), prit la forme d'une poule à la crête noire, descendit dans le tas de blé, y gratta, le découvrit et l'avalait. D'après l'histoire elle le porta pendant neuf mois et, lorsqu'elle le mit au monde, elle trouva que c'était un si bel enfant qu'elle ne put se résoudre à le mettre à mort<sup>25</sup>." Ici, il est évident que le grain de blé est identique à ce bel enfant; il est encore évident que Gérés qui, pour les profanes, était seulement la mère de Bar, le blé, était pour les initiés la mère de Bar, le Fils.

Et maintenant le lecteur pourra comprendre pourquoi dans la sphère céleste la Vierge tient à la main un épi de blé. Cet épi de blé, dans la main de la Vierge, est précisément un autre symbole de l'enfant dans les bras de la reine-mère. Or, ce fils, symbolisé dans le blé, était le dieu soleil incarné, d'après l'oracle sacré, de la grande déesse d'Égypte: "Nul mortel n'a levé mon voile. Le fruit que j'ai produit c'est le soleil<sup>26</sup>." Quoi de plus naturel, dès lors, que cette divinité incarnée, si elle est symbolisée comme le pain de Dieu, soit représentée par une hostie ronde, pour l'identifier avec le blé? Est-ce une pure fantaisie? Que le lecteur parcoure l'extrait suivant de Hurd, où sont dépeintes les décorations de l'autel romain, sur lequel on dépose l'hostie consacrée et il pourra se prononcer: "Un plat d'argent, de la forme d'un soleil, est placé en face du sacrement sur l'autel; à la lumière des cierges, il produit un effet éblouissant<sup>27</sup>." Que vient faire là ce soleil brillant, sur l'autel au-dessus du sacrement ou de l'hostie ronde? En Égypte, le disque du soleil était représenté dans les temples, et le souverain et sa femme avec ses enfants étaient représentés comme l'adorant. Près de la petite ville de Babain, dans la haute Égypte, on voit encore une représentation d'un sacrifice au soleil, où deux prêtres adorent l'image du soleil comme dans la **figure 38**. Dans le grand temple

121

<sup>28</sup> Voir p. 97.

<sup>29</sup> RESCOTT, *Le Pérou*, vol. I, p. 64.

30 BRYANT, vol. I, p. 259.

31 Cité par le traducteur des *Lettres* de SAVARY, vol. II, p. 562-563, notes.

32 *Le Protestant*, p. 269, c. 2.

33 *Le Chrétien sincère*, vol. II, sect. III, p. 34.

34 POTTER, vol. I, *Eleusinia*, p. 356.

de Babylone, l'image dorée du soleil était exposée pour être adorée par les Babyloniens<sup>28</sup>.

Dans le temple de Cuzco, au Pérou, le disque du soleil en or étincelant, était fixé au mur<sup>29</sup>, afin que tous ceux qui entraient se prosternassent devant lui. Les Péoniens de Thrace adoraient le soleil; et dans leur culte, ils adoraient une image du soleil en forme d'un disque au sommet d'un long bâton<sup>30</sup>.

Dans le culte de Baal comme le pratiquaient les Israélites idolâtres, au jour de leur apostasie, on observait également le culte de l'image du soleil, et il est frappant de voir que l'image du soleil, adorée par les apostats d'Israël, était élevée au-dessus de l'autel. Lorsque le pieux Josias entreprit l'oeuvre de réformation, ses serviteurs, est-il écrit, en accomplissant leur oeuvre, procédèrent ainsi: ils détruisirent, en sa Présence, les autels des Baals, et les images qui étaient au-dessus du soleil (*II Chroniques XXXIV*, 4).

Benjamin de Tudela, le grand voyageur juif, donne une description frappante du culte du soleil qui, même dans des temps relativement récents, existait encore chez les Cushites de l'est, où nous voyons cette image du soleil adorée même de son temps. "Il y a un temple, dit-il, chez les descendants de Chus, qui est consacré à la contemplation des étoiles. Ils adorent le soleil comme un dieu, et tout le pays, à un demi-mille autour de la ville, est rempli d'autels qui lui sont dédiés. À l'aube du jour ils se lèvent et sortent de la ville pour attendre le lever du soleil: sur chaque autel on met en son honneur une image consacrée, non par l'image d'un homme, mais de l'orbe solaire confectionnée par l'art des magiciens. Ces globes prennent feu aussitôt que le soleil se lève, et résonnent avec un grand bruit, tandis que chacun, hommes et femmes, tenant à la main des encensoirs, brûlent de l'encens au soleil<sup>31</sup>." Tout ceci prouve évidemment que l'image du soleil, fixée au mur ou sur l'autel, était l'un des symboles reconnus des adorateurs de Baal ou du soleil.

Et ici, dans une église soi-disant chrétienne, un plat d'argent étincelant, de la forme d'un soleil, est placé sur l'autel de telle manière que tous ceux qui viennent à cet autel doivent s'incliner humblement devant cette image. Je le demande, d'où aurait pu venir tout cela, sinon de l'ancien culte du soleil ou du culte de Baal? Et quand l'hostie est placée de telle sorte que le soleil d'argent est en face de l'hostie ronde, dont la forme est un élément si important dans les mystères romains, qu'est-ce que cela peut signifier? Cela montre à ceux qui ont des yeux pour voir que l'hostie elle-même n'est qu'un autre symbole de Baal ou le soleil. Si la divinité du soleil était adorée en Égypte comme la semence ou à Babylone comme le blé, c'est exactement de la même manière que l'hostie est adorée à Rome. "Blé, pain des élus, aie pitié de nous", telle est l'une des prières formelles de la litanie romaine adressées à l'hostie dans la célébration de la messe<sup>32</sup>. Et l'une des conditions exigées pour pouvoir prendre l'hostie est exactement la même que celle qui était en vigueur dans l'ancien culte de la déesse babylonienne. Ceux qui y prenaient part devaient absolument être à jeun. C'est une condition strictement exigée. L'évêque Hay, expliquant cette loi, dit qu'il est indispensable que nous soyons à jeun depuis minuit, c'est-à-dire que depuis une nuit avant de recevoir l'hostie, nous n'ayons pris aucun aliment, aucune boisson, aucun remède<sup>33</sup>. Si on considère que Notre-Seigneur Jésus-Christ institua la sainte communion immédiatement après que ses disciples eurent pris le repas pascal, une condition si formelle de jeûne doit sembler inexplicable. Mais considérez cette précaution concernant le sacrifice non sanglant de la messe à la lumière des mystères d'Eleusis, et tout cela s'explique aussitôt; car la première question qu'on posait à ceux qui voulaient être initiés était celle-ci: êtes-vous en état de jeûne<sup>34</sup>? Et s'ils ne répondaient pas affirmativement

122

on ne pouvait les initier. Sans doute dans certaines circonstances le jeûne chrétien est un devoir, mais tandis que ni la lettre ni l'esprit de l'institution divine n'imposent une règle aussi sévère que celle dont nous parlons, la formalité des mystères babyloniens nous en montre clairement l'origine. Quoique le dieu enfanté par Isis ou Gérés qui leur était offert sous le symbole d'une hostie ou d'un gâteau mince et rond, représentant le pain de vie, fût en réalité le soleil terrible, redoutable et brûlant, le terrible Moloch, néanmoins dans cette offrande, toute cette terreur était voilée, et tout ce qu'il y avait en lui de repoussant était rejeté dans l'ombre. C'est sous ce symbole consacré qu'il est offert à son indulgente mère qui, par sa miséricorde, adoucit ses jugements, et qui dispose de toutes les bénédictions spirituelles; béni par sa mère, il est donné de nouveau pour être célébré comme étant le soutien de la vie, la nourriture et l'âme de ses adorateurs. C'est ainsi que la mère était la divinité favorite. C'est ainsi et pour les mêmes raisons, que la madone de Rome éclipse entièrement son fils comme étant la mère de grâce et de miséricorde.

### **Les lettres "J. H. S." sur l'hostie**

Quant au caractère païen du sacrifice non sanglant de la messe, nous l'avons déjà suffisamment établi. Mais il y a encore à considérer un point qui montre encore mieux l'oeuvre du mystère d'iniquité. Il y a sur l'hostie des lettres qu'il vaut la peine de lire. Ces lettres sont J. H. S. Que veulent dire ces lettres mystiques? Pour un chrétien, ces lettres signifient Jésus Salvator, Jésus Sauveur des hommes. Mais qu'un adorateur romain d'Isis (car du temps des empereurs il y avait à Rome des adorateurs innombrables d'Isis) jette les yeux sur ces lettres, comment les expliquera-t-il? Il le fera naturellement d'après son propre système d'idolâtrie, système maintenant bien connu, et lira Isis, Horus, Seb, c'est-à-dire: la mère, l'enfant et le père des dieux, en d'autres termes, la Trinité Égyptienne.

Le lecteur s'imaginera-t-il que ce double sens soit accidentel? Certainement non. Le même esprit qui transforma la fête du païen Oannes et en fit la fête du chrétien Joannes, conservant en même temps tout son ancien paganisme, a habilement tracé les initiales J. H. S. pour payer un semblant de tribut au christianisme, tandis qu'en réalité c'est le paganisme qui a toute la substance de l'hommage qui lui est rendu.

Lorsque les femmes arabes commencèrent à adopter cette hostie et à offrir le sacrifice non sanglant, tous les vrais chrétiens virent tout de suite le vrai caractère de leur sacrifice. Elles furent traitées d'hérétiques et flétries du nom de Collyridiennes d'après le nom grec du gâteau qu'elles employaient. Mais Rome comprit que cette hérésie pourrait être utilisée; aussi, bien que condamnée par la partie fidèle de l'église, la coutume d'offrir et de manger le sacrifice non sanglant fut patronnée par la papauté; et maintenant, dans toutes les nations de la communion romaine, elle a remplacé le simple mais bien précieux sacrement du repas institué par le Seigneur lui-même.

La question de la transsubstantiation est étroitement unie au sacrifice de la messe; mais il convient mieux de l'examiner dans une autre partie de cet ouvrage.

123

<sup>1</sup> Sanchoniathon le donne aussi comme le nom du seigneur de l'huile.

<sup>2</sup> HÉRODOTE, liv. III, ch. 124.

### **Article 4 - Extrême-Onction**

La dernière fonction que l'Église de Rome remplit pour les vivants est l'extrême-onction; par cette cérémonie elle les oint au nom du Seigneur après les avoir confessés et absous, et elle les prépare ainsi pour leur dernier et mystérieux voyage. La raison de cette onction des mourants est ouvertement empruntée à l'ordre de l'apôtre Jacques au sujet de la visite aux malades; mais si on lit toute la péricope, on verra qu'un pareil usage ne pouvait jamais provenir d'un conseil apostolique, mais bien d'une origine entièrement

différente: "Quelqu'un est-il malade parmi vous, dit Jacques, qu'il appelle les anciens de l'Église et qu'ils prient pour lui, l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade et le Seigneur le relèvera." (*Jacques V*, 14). Or, il est évident que cette prière et cette onction avaient en vue la guérison des malades. Les apôtres, pour établir les fondements de l'Église chrétienne, étaient investis, par leur grand Roi et Maître, de pouvoirs miraculeux, pouvoirs qui n'étaient donnés que pour un temps et destinés à disparaître, comme les apôtres eux-mêmes le déclaraient en les exerçant (*I Corinthiens XIII*, 8). Ces pouvoirs étaient journalièrement exercés par les anciens de l'Église lorsque Jacques écrivait son épître, et cela pour la guérison des corps, à l'exemple de Notre Seigneur lui-même. L'extrême-onction de Rome, comme le montre l'expression elle-même, n'a en vue aucun objet de ce genre. Elle n'a pas en vue la guérison des malades ou leur résurrection, car on ne doit jamais l'administrer que lorsqu'il n'y a plus aucun espoir, et que la mort est imminente. Le but de l'extrême-onction étant donc complètement opposé à l'onction scripturaire, elle doit venir d'une autre source. Cette source est la même que celle où la papauté a puisé tout le paganisme qu'elle contient dans son sein corrompu. Il est évident que l'extrême-onction vient des Mystères Chaldéens. L'un des nombreux noms du dieu babylonien était Beël-Samen, le seigneur du ciel qui est le nom du soleil, et naturellement aussi du dieu Soleil. Mais Beël-Samen signifie aussi le seigneur de l'huile et c'était évidemment un synonyme du nom divin, le Messie. Nous trouvons dans Hérodote une déclaration que ce nom explique parfaitement. Il nous y est dit qu'un individu a rêvé que le soleil a oint son père. Que le soleil ait oint quelqu'un, voilà une idée qui ne s'est certainement pas présentée toute seule; mais comme le nom Beël-Samen, seigneur du ciel, signifie aussi seigneur de l'huile, il est aisé de voir comment cette idée a été suggérée. Cela explique aussi pourquoi le corps du Babylonien Bélus, flottant dans l'huile, avait été conservé dans son sépulcre à Babylone jusqu'à l'époque de Xerxès. Et c'était pour la même raison sans doute, qu'à Rome la statue de Saturne était creuse et qu'on la remplissait d'huile.

Le rameau d'olivier qui, nous l'avons déjà vu, était l'un des symboles du dieu chaldéen, avait évidemment eu la même signification hiéroglyphique, car de même que l'olive représentait l'olivier, ainsi le rameau d'olivier était un emblème qui signifiait le fils de l'huile, ou l'oint (*Zacharie IV*, 12, 14). Voilà pourquoi les Grecs venant devant leurs dieux dans l'attitude de suppliants cherchant à détourner leur courroux et implorant leur faveur, allaient au temple, en beaucoup d'occasions avec un rameau d'olivier à la main. Comme le rameau d'olivier était l'un des symboles consacrés de leur Messie dont la grande mission était de faire la paix entre Dieu et l'homme, de même en apportant la branche de celui qui était oint on venait pour obtenir la paix. Or, les adorateurs de ce Beël-Samen seigneur du ciel, ou le seigneur de l'huile, étaient oints au nom de leur dieu. Ce n'était pas assez de les oindre avec de la salive; on les frottait aussi avec des onguents magiques de l'espèce la plus efficace; et par ces onguents on introduisait dans leur corps des médicaments qui tendaient à exciter leur imagination et à augmenter le pouvoir des breuvages magiques qu'ils prenaient, afin de les préparer ainsi aux visions et aux révélations des mystères. Ces onctions, dit Salvétat, étaient très fréquentes dans les anciennes cérémonies. Avant de consulter l'oracle de Trophonius, on frottait tout le corps avec de l'huile. Cette préparation concourait certainement à produire la vision désirée. Avant d'être admis aux mystères des sages Indiens, Apollonius et ses compagnons furent frottés d'une huile si puissante qu'ils se sentaient comme trempés dans le feu. C'était là, ouvertement, une onction faite au nom du seigneur du ciel, et destinée à

124

<sup>3</sup> *Journal trimestriel de la Prophétie*, p. 6, jan. 1853.

<sup>4</sup> L'évêque Gibson dit qu'elle ne fut pas connue dans l'Église pendant un millier d'années. *Préservatif contre la papauté*, vol. VIII, p. 256.

préparer ceux qu'on allait admettre à la vision de la terrible divinité. La même raison qui suggérait cette onction avant l'initiation, devait démontrer plus éloquemment encore la nécessité d'une onction spéciale, lorsque l'individu était appelé non plus en vision, mais en réalité, à contempler le mystère des mystères lors de son introduction dans le monde invisible et éternel. Ainsi le système païen se complétait naturellement de lui-même par l'Extrême-onction<sup>3</sup>. Ses sectateurs étaient oints pour leur dernier voyage afin que sous la double influence de la superstition et des stimulants énergiques introduits dans leur corps par le seul moyen possible, les esprits pussent être fortifiés à la fois contre le sentiment du péché et contre les assauts du roi des épouvantements. C'est évidemment de cette source, et de cette source unique, que vient l'extrême-onction de la papauté, entièrement inconnue des chrétiens jusqu'au jour où la corruption se fut largement développée dans l'Église chrétienne<sup>4</sup>.

125

<sup>1</sup> PLATON, *Phèdre*, p. 249. A. B.

<sup>2</sup> Virgile, *Enéide*, liv. VI, 730-747.

### Article 5 - Le Purgatoire et les prières pour les morts

Cependant l'extrême-onction n'était, après tout, qu'une misérable ressource pour une âme angoissée en présence de la mort. Rien d'étonnant, dès lors, que ceux qui avaient reçu des prêtres tout ce que l'orgueil de ces derniers consentait à leur accorder, éprouvassent le besoin de quelque chose de meilleur pour les rassurer dans l'attente de l'éternité. Aussi dans tous les systèmes, excepté dans celui de la Bible, la doctrine d'un purgatoire après la mort, et les prières pour les morts, ont-elles toujours occupé une place. Allez où vous voudrez, dans les temps anciens comme dans les temps modernes, vous trouverez que le paganisme laisse de l'espoir après la mort, aux pécheurs qui, au moment de leur départ, ne se sentaient pas prêts pour les demeures des élus.

On a donc imaginé un état intermédiaire dans lequel, au moyen de peines expiatoires, on expierait dans un monde futur les péchés qui n'auraient pas été remis à temps sur la terre, et l'âme serait ainsi préparée pour la béatitude finale. En Grèce, la doctrine d'un purgatoire était enseignée par le chef lui-même des philosophes. Ainsi Platon, parlant du futur jugement des morts, croit à une délivrance finale, mais il affirme que parmi ceux qui sont jugés, les uns doivent aller d'abord dans un lieu souterrain, où ils recevront le châtement qu'ils ont mérité, tandis que les autres, après un jugement favorable, étant élevés aussitôt dans un certain lieu céleste, passeront leur temps d'une manière appropriée à la vie qu'ils ont menée sous une forme humaine<sup>1</sup>. Dans la Rome païenne, le purgatoire était aussi enseigné aux païens; mais il semble que là il n'y eût aucun espoir d'échapper à aucune de ses peines.

Voici comment Virgile s'exprime, dans sa description de ces diverses tortures: "Enfermées dans les ténèbres de leur obscure prison, les âmes ne regardent plus les cieus; et même lorsqu'au dernier jour la vie s'est retirée, les malheureux ne peuvent se dégager entièrement des maux et des souillures du corps; car dans cette longue union avec la matière, les vices en s'invétérant, ont laissé des traces presque ineffaçables: elles subissent donc des châtements, et expient dans les supplices leurs anciennes fautes; les unes, suspendues dans les airs, sont le jouet des vents, les autres lavent dans un vaste gouffre les taches infectes de leurs crimes, ou s'épurent par le feu. Chacun de nous est soumis au châtement réservé à ses mânes. Ensuite nous sommes envoyés dans le vaste Élysée dont les riantes campagnes n'ont que peu d'habitants; là ils sont heureux, et après la succession des âges, après mille années révolues, le temps efface les souillures des âmes et ne leur laisse que les simples éléments du feu et la pure essence éthérée<sup>2</sup>."

En Égypte on enseignait la même doctrine du purgatoire. Mais dès qu'elle eut une fois pénétré dans l'esprit

populaire, la porte fut ouverte à toute espèce d'extorsions sacerdotales. Les prières pour les morts ont toujours marché de pair avec le purgatoire; mais aucune prière ne peut être entièrement efficace sans l'intervention des prêtres; et aucune fonction du prêtre ne peut être accomplie sans un salaire spécial. Aussi voyons-nous dans tous les pays le clergé païen dévorer les maisons des veuves, et faire trafic des sentiments affectueux des parents désolés, dont la grande préoccupation est le bonheur éternel de leurs morts bien-aimés. De tous les côtés s'élève un témoignage unanime sur le caractère odieux et les dépenses de ces dévotions posthumes. Une de ces oppressions sous lesquelles gémissent les malheureux catholiques de l'Irlande, ce sont les dévotions périodiques spéciales, pour lesquelles ils sont tenus de payer lorsque la mort a enlevé un des habitants de leur maison. Non seulement il y a des services funèbres et des frais de funérailles pour le repos de celui qui est parti, au moment de l'ensevelissement, mais le prêtre visite plusieurs fois la famille dans le même but, ce qui amène des dépenses énormes. Ces dépenses commencent avec ce qu'on appelle "l'esprit du mois", c'est-à-dire un service en l'honneur du défunt un mois après sa mort. Quelque chose d'entièrement semblable se faisait en Grèce, cela est bien évident; Muller en effet, dit dans son histoire des Doriens, que "les Argiens sacrifiaient

126

<sup>3</sup> *Les Doriens*, vol. II, p. 405. Muller dit que les Argiens sacrifiaient également aussitôt après le décès.

<sup>4</sup> *Recherches Asiatiques*, vol. VII, p. 239-240.

<sup>5</sup> *Journal Asiatique*, vol. XVII, p. 143.

<sup>6</sup> SUIDAS, vol. II, p. 879. B.

<sup>7</sup> PLATON, vol. n, p. 364-365.

<sup>8</sup> WILKINSON, vol. II, p. 94.

<sup>9</sup> *ibid.* vol. V, p. 383-384.

<sup>10</sup> Voir p. 250.

le 30<sup>e</sup> jour après la mort à Mercure conducteur des morts<sup>3</sup>". Dans l'Inde, les services du Sràddhà, ou services funèbres pour le repos des morts, sont nombreux et onéreux; et pour en assurer l'efficacité, on enseigne que "des offrandes de bétail, de terres, d'or, d'argent ou d'autres objets doivent être faites par la personne elle-même aux approches de la mort, ou si elle ne le peut pas, par une autre qui agit en son nom<sup>4</sup>".

Partout où nous jetons les yeux le cas est à peu près le même. En Tartarie, les Gurjumi ou prières pour les morts, dit le "Journal Asiatique" sont fort dispendieuses<sup>5</sup>. En Grèce, dit Suidas<sup>6</sup>, le sacrifice le plus grand et le plus coûteux était le sacrifice mystérieux appelé le "Téléété", sacrifice qui, d'après Platon, était offert pour les vivants et les morts, et qui, pensait-on, les délivrait de tous les maux auxquels sont exposés les méchants lorsqu'ils ont quitté cette terre<sup>7</sup>. En Égypte, les exactions des prêtres pour les frais des funérailles et des messes pour les morts étaient loin d'être une bagatelle. "Les prêtres, dit Wilkinson, entraînaient leurs fidèles à dépenser de grosses sommes pour la célébration des rites funèbres, et beaucoup de personnes, qui avaient à peine assez pour se procurer les choses indispensables à leur existence, s'efforçaient d'économiser quelque chose pour payer les dépenses de leur ensevelissement. En effet, outre les frais de l'embaumement, qui s'élèvent parfois à un talent d'argent, c'est-à-dire environ 4 000 francs, le tombeau lui-même coûtait fort cher; et on faisait beaucoup de questions sur la position de fortune du défunt, avant de faire des prières et autres services pour le repos de son âme." Les cérémonies, nous dit-il ailleurs, consistaient en un sacrifice semblable à celui qu'on offrait dans les temples; on l'accomplissait, pour le bénéfice du défunt, en l'honneur d'un ou de plusieurs dieux (Osiris, Anubis et autres dieux infernaux); on lui offrait de l'encens et des libations; on lisait quelquefois une prière, et les parents, les amis étaient là comme pleureurs. Ils joignaient même leurs prières à celles du prêtre. Celui qui officiait au service funèbre était choisi parmi les pontifes qui portaient une peau de léopard; mais l'un des prêtres inférieurs accomplissait d'autres rites variés pour les momies avant de les descendre dans le tombeau. On les célébrait aussi à certains intervalles, aussi longtemps que la famille payait pour ces cérémonies<sup>9</sup>.

Telle était dans la pratique la doctrine du purgatoire et des prières pour les morts chez les païens reconnus et déclarés. Sur quels points essentiels diffère-t-elle de la même pratique dans la Rome pratique? Il y a dans l'une les mêmes extorsions que dans l'autre. La doctrine du purgatoire est purement païenne, et ne peut résister un seul instant à la lumière de l'Écriture. Pour ceux qui meurent en Christ il n'y a point de purgatoire et il n'y en a pas besoin; car "le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché" (*I Jean I, 7*). Si cela est vrai, comment peut-on avoir besoin d'une autre purification? D'un autre côté, pour ceux qui meurent sans être unis personnellement à Christ, et par conséquent sans être purifiés, sans être justifiés, sans être sauvés, il ne peut pas y avoir d'autre purification; car si "celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie" (*I Jean V, 12*), et ne pourra jamais l'avoir! Étudiez les Écritures, et vous verrez que pour ceux qui meurent dans leurs péchés le décret de Dieu est irrévocable. "Que celui qui est injuste le demeure encore, et que celui qui est souillé demeure encore souillé!" (*Apocalypse XXII, 11*). Ainsi la doctrine du purgatoire est un système de pure imposture, impudente et païenne, offensante pour Dieu, trompant les hommes qui vivent dans le péché, en leur laissant l'espoir de l'expier avant leur mort, et en leur dérobant dès maintenant leurs privilèges et leur salut. Dans le purgatoire païen, le feu, l'eau, le vent, étaient représentés (ainsi que l'indiquent les vers de Virgile<sup>10</sup>) comme s'unissant pour enlever les souillures du péché. Dans le purgatoire de la papauté, même

127

<sup>11</sup> *Catéchisme romain*, P. I., art. 5, sect. 5, p. 50.

depuis l'époque de Grégoire, le feu lui-même a été le grand moyen de purification<sup>11</sup>. Ainsi, tandis que les feux du purgatoire dans le monde à venir sont exactement le développement du principe symbolisé par les feux purificateurs de Baal la veille de Saint-Jean, ils forment une autre chaîne qui identifie le système de Rome avec le système de Zoroastre ou Tammuz, le grand dieu des anciens adorateurs du feu.

Si donc la régénération baptismale, la justification par les oeuvres, la pénitence envisagée comme satisfaction à la justice de Dieu, le sacrifice non sanglant de la messe, l'extrême-onction, le purgatoire et les prières pour les morts sont dérivés de Babylone, n'avons-nous pas le droit de dire que le système général de Rome peut s'appeler Babylonien? Et si les raisons que nous avons données déjà sont justes, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu qui, par notre glorieuse déformation, nous a délivrés d'un système pareil!

Quelle faveur pour nous d'être délivrés de cette confiance en les mensonges qui ne pouvaient pas plus que le "sang des taureaux ou des boucs, nous purifier de nos péchés"! Quelle bénédiction de sentir que le sang de l'Agneau, approprié par l'Esprit de Dieu à la conscience la plus souillée, la purifie entièrement des souillures du péché! Comme notre reconnaissance devrait être profonde quand nous savons que dans toutes nos épreuves et nos détresses, "nous pouvons venir avec confiance au trône de grâce, non pas au nom d'une créature, mais au nom du Fils éternel et bien-aimé de Dieu; et que ce Fils nous est présenté comme le sacrificeur le plus tendre et le plus compatissant, sensible à nos infirmités, ayant été semblable à nous en toutes choses, excepté le péché"! Certainement, tout en nous inspirant une vive compassion pour les pauvres esclaves de la tyrannie papale, cette pensée devrait nous "maintenir fermes dans la liberté à laquelle nous avons été appelés, et nous aider à nous conduire comme des hommes, afin que ni nous ni nos enfants ne retomptions jamais sous le joug de la servitude".

128

<sup>1</sup> KNOX, vol. I, p. 265.

<sup>2</sup> *ibid.* p. 258.

<sup>3</sup> KNOX, vol. I, p. 259.

<sup>4</sup> *ibid.* p. 260.

